LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

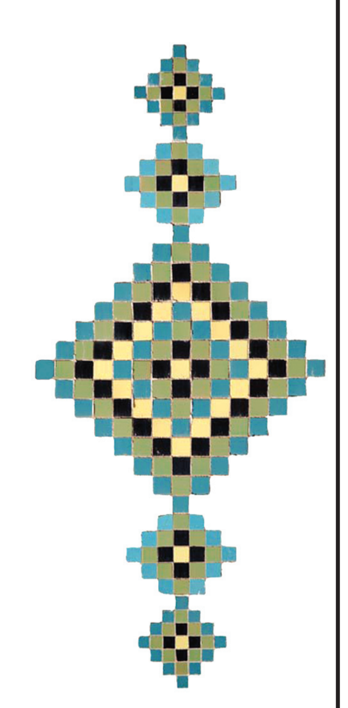
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 124, Mars 2016, 11e ANNEE
2000 TOMANS
5 €



Retour sur huit siècles de relations irano-britanniques, entre intrigues politiques et échanges économiques et culturels

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**
Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Fath' Ali Shâh recevant Harford Jones pour une audience, 1809

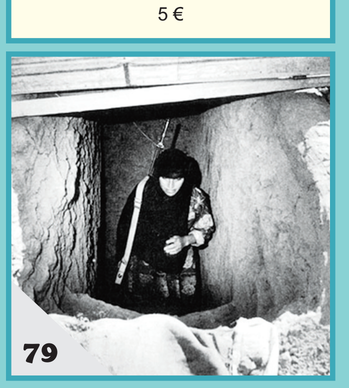



12

LA REVUE DE
TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 124 - Esfand 1394
Mars 2016
Onzième année
Prix 2000 Tomans
5 €

www.teheran.ir


50


79

Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Repères

Littérature

LECTURE

Récit

Aperçu historique sur les relations anglo-iraniennes

Afsâneh Pourmazâheri

Les premiers contacts entre la Grande-Bretagne et la Perse remontent au XIIIe siècle. Leur discontinuité empêcha cependant la mise en place d'une véritable interaction jusqu'à l'époque safavide. Le premier contact officiel établi entre le roi de Perse et la cour d'Henri III date de 1238 et avait pour objectif de mettre en place une coalition contre les envahisseurs mongols; tentative qui s'avéra infructueuse. On ne trouve aucun autre signe de contact entre les deux pays jusqu'à la période safavide, période durant laquelle les marchands anglais, envoyés par les entreprises nouvellement fondées, cherchaient à développer le commerce avec la Perse.

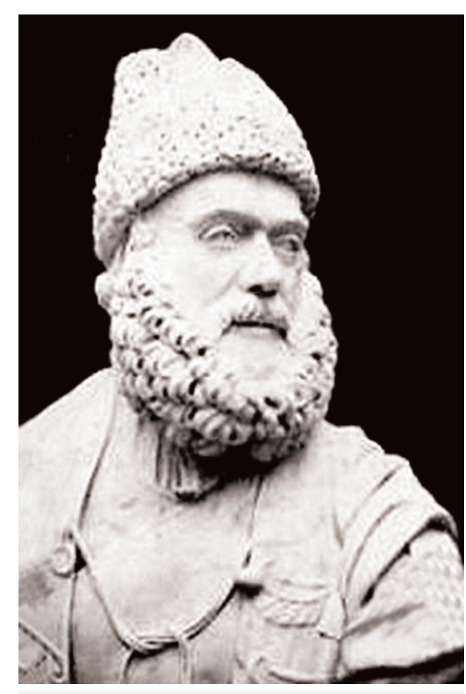
▲ *Mirzâ Abol-Hassan Khân Shirâzi*

En 1562, Sir Anthony Jenkinson, émissaire anglais, effectua le voyage Londres-Qazvin via Moscou pour le compte de la Compagnie Moscovite. Son but était d'obtenir la garantie d'un commerce fondé sur des relations privilégiées auprès de Shâh Tahmâsb; tentative qui échoua. La Compagnie Moscovite dépêcha cinq autres missions en Perse, mais malgré les avantages proposés à la Perse par ces derniers en vue de faciliter les transactions commerciales, ils n'eurent d'autres choix que d'abandonner, en 1581, tout espoir d'établir des relations commerciales sérieuses avec la Perse. D'autres tentatives infructueuses eurent lieu sous le règne de Nâder Shâh, notamment avec la venue de John Elton et Jonas Hanway dans l'espoir d'améliorer le commerce anglo-iranien en passant surtout par la mer Caspienne. Ces derniers échouèrent cependant, principalement à cause de l'opposition radicale de la Russie. Ultérieurement, la Compagnie du Levant, dont le siège était à Alep, tenta à plusieurs reprises de promouvoir le commerce anglo-iranien en passant par la Turquie, sans parvenir non plus à atteindre ses objectifs en raison des guerres récurrentes entre la Turquie et la Perse.

La Compagnie des Indes Orientales, avec l'acquisition du statut royal en 1600, était assurément en meilleure position pour devenir le fer de lance du commerce avec la Perse. En 1615, ils dépêchèrent Richard Steel et John Crowther qui, partis de leur base indienne à Surat, arrivèrent en Perse dans le but d'étudier les différentes possibilités d'établir des relations plus étroites avec la Perse. Le marché qu'ils ciblaient était plus particulièrement celui de l'importation de draps fins et l'exportation de la soie.

Grâce aux efforts de Robert Sherely (qui s'était auparavant, en 1598, mis à la disposition de Shâh Abbâs I), de son frère Anthony et de quelques autres parmi les plus aventuriers de leurs compagnons, un *farmân* (ou ordre) du roi fut décrété selon lequel certaines facilités étaient accordées en vue de développer le commerce anglo-américain. Encouragée par ce geste du roi iranien, la Compagnie des Indes Orientales expédia, sous la surveillance d'Edward Connock, une cargaison de Surat à Jâsk avec six hommes à son bord. Ce dernier se présenta devant le roi en 1617 et réussit à obtenir un deuxième *farmân* qui l'autorisait à séjourner de manière permanente à la cour de Perse et à prolonger le premier *farmân* qui avait si bien préparé la mise en place d'un commerce prometteur entre l'Orient et l'Occident.

Des comptoirs commerciaux furent ainsi établis à Jâsk, Shirâz, Ispahan et Kermân. Plus tard, en 1622, après avoir aidé le roi iranien à expulser les Portugais de l'île d'Hormoz, la Compagnie obtint le droit de s'établir en permanence à Bandar Abbâs, qui de la sorte, devint le principal port iranien du golfe Persique jusqu'en 1763 (date du transfert du siège de la Compagnie à Boushehr). Compte tenu de l'absence de relations diplomatiques, la résidence de la compagnie faisait en ce temps office de siège principal pour les rencontres et négociations entre les deux pays. Quant à la présence permanente des représentants iraniens à Londres, elle devint effective avec la mission de Mirzâ Ja'far Khân Moshir-od-Dowleh, envoyé du roi, en 1860. De nombreuses missions discontinues avaient précédemment été dépêchées à Londres, notamment celle de Mirzâ Abol-Hassan Khân Shirâzi (1809-1810), Mirzâ Sâleh Shirâzi (1822-1823), Hossein Khân Nezâm-od-Dowleh (1839), et celle de Farrokh Khân Amin-ol-Molk (1857-1858).



▲ *Mirzâ Sâleh Shirâzi*

La Compagnie des Indes Orientales, avec l'acquisition du statut royal en 1600, était assurément en meilleure position pour devenir le fer de lance du commerce avec la Perse. En 1615, ils dépêchèrent Richard Steel et John Crowther qui, partis de leur base indienne à Surat, arrivèrent en Perse dans le but d'étudier les différentes possibilités d'établir des relations plus étroites avec la Perse.

Avant l'arrivée de Charles Alison en 1860, ministre plénipotentiaire à Téhéran, les diplomates étaient recrutés parmi les personnes travaillant déjà à la Compagnie des Indes Orientales. Après cette date, le Bureau des Affaires Etrangères prit en

charge les relations diplomatiques. Il va sans dire que la Compagnie continua à jouer un rôle de premier plan dans les relations politiques et commerciales des deux parties.

En 1800, le capitaine Sir John Malcolm fut envoyé en Inde avec pour instruction d'encourager l'Iran à attaquer l'Afghanistan et de promettre à l'Inde de l'assister dans sa résistance face à la France. Un accord fut signé entre l'Angleterre et l'Iran, mais il ne dura pas car lorsque quelques années plus tard, le gouvernement indien refusa de soutenir le roi d'Iran contre les Russes, celui-ci préféra se tourner vers les Français.



▲ *Photo de Mirzâ Abou Tâleb Farrokh Khân Ghaffâri surnommé Amin-od-Doleh prise en 1857, alors qu'il était à Paris lors de négociations de paix avec l'Angleterre*

L'arrivée d'une expédition française au large des côtes iraniennes, avec le général Gardane à sa tête, galvanisa les responsables anglais à Londres et à Calcutta et les incita à expédier en Perse une mission sous la supervision de Harford Jones et de Sir John Malcolm. L'objectif était clair: contrecarrer la tentative des Français. Harford Jones réussit là où Sir John Malcolm avait échoué. En effet, il parvint à signer un accord préliminaire de paix avec le roi de Perse stipulant une alliance d'amitié en 1809, et remanié plus tard en 1812 pour devenir un accord définitif de paix. En 1814, il prit le nom d'"Accord de Téhéran" et tint lieu d'accord-cadre pendant un demi-siècle pour l'ensemble des relations anglo-iraniennes. Le roi rompit avec la France et remplaça les instructeurs militaires français par autant d'officiers anglais sous la supervision d'Abbâs Mirzâ à Tabriz. Conformément au traité de paix, le roi iranien entreprit d'autoriser le passage des armées anglaises en Inde et de fournir assistance à l'Angleterre au cas où les Afghans ou d'autres nations ou pouvoirs seraient tentés de s'y installer militairement. En contrepartie, au roi iranien avait été promise une assistance militaire ou une subvention importante en cas d'hostilités et d'attaques éventuelles des pays européens.

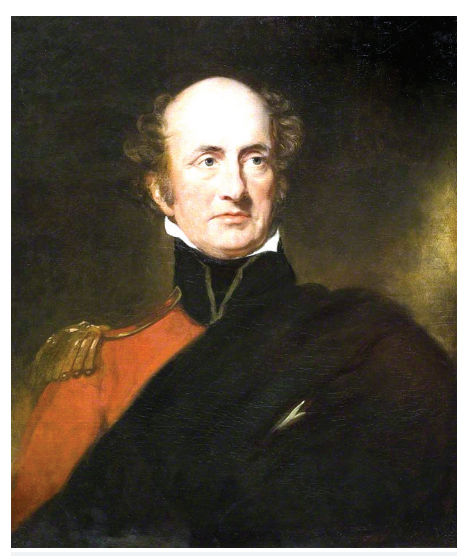
Aux débuts des années 1830, la politique expansionniste de la Russie fut considérée par la Grande-Bretagne comme une menace pour ses possessions anglaises, mais également pour son allié persan en sa qualité d'avant-poste pour la défense de l'Inde. Jusqu'à l'année de l'indépendance de l'Inde en 1947, la Perse resta le centre d'intérêt principal de la Grande-Bretagne au Moyen-Orient. Son importance était apparente à travers la rivalité anglo-russe.



▲ *Fath' Ali Shâh recevant Harford Jones pour une audience, 1809*

Au cours du XIXe siècle, les intérêts économiques et commerciaux de la Grande-Bretagne augmentèrent de manière considérable, en raison de la révolution industrielle et de l'acquisition de précieuses concessions de par le monde. L'accès au marché de Tabriz et d'Azerbaïdjan devint plus facile via la Turquie avec l'ouverture de la Mer Noire. En outre, l'ouverture du canal de Suez en 1869 permit de réduire considérablement l'ancienne route de Bombay-Boushehr. Poussé par les Anglais, le roi iranien fit par ailleurs ouvrir en 1888 la rivière Kâroun aux cargaisons maritimes. Les marchands anglais espéraient, de la sorte, défier la Russie sur le plan commercial.

Les frères Charles et Edward Burgess et Edward Bonham tentèrent de s'établir en Perse afin de monopoliser le commerce du pays. En 1830, ils furent à l'origine de l'augmentation des importations anglaises en Iran (notamment celles du coton), principalement à Tabriz, et cela malgré l'absence de tout nouveau traité commercial favorisant ce genre d'importations. D'autre part, les traités de Golestân et de Torkamanchaï avaient cédé à la Russie des droits capitulaires au détriment des intérêts de la Perse et du commerce qu'elle entretenait avec



▲ *Sir John Malcolm*

l'Angleterre. A la suite de la dispute d'Herat en 1841, la Grande-Bretagne s'engagea à garantir des relations commerciales avec la Perse moyennant certaines restrictions qui rendaient ces derniers vulnérables vis-à-vis de la Russie.

Aux débuts des années 1830, la politique expansionniste de la Russie fut considérée par la Grande-Bretagne comme une menace pour ses possessions anglaises, mais également pour son allié persan en sa qualité d'avant-poste pour la défense de l'Inde. Jusqu'à l'année de l'indépendance de l'Inde en 1947, la Perse resta le centre d'intérêt principal de la Grande-Bretagne au Moyen-Orient.

Par exemple, ils avaient uniquement le droit d'ouvrir leurs consulats à Téhéran et à Tabriz, et nulle part ailleurs. Plus tard, au cours du même siècle, les considérations politiques et commerciales conduisirent à l'ouverture des consulats anglais partout en Perse à commencer par Rasht, puis à Astarâbâd et Mashhad en 1889. Il s'agissait pour l'Angleterre de contrer, autant que possible, l'avancée de la Russie.

Après sa défaite dans la guerre anglo-persane en 1856-1857, le roi iranien se vit obligé d'abandonner sa revendication sur Herat et de reconnaitre la rivière Hari-Roud comme frontière avec l'Afghanistan. Quelques années plus tard, entre 1870 et 1905, une série de négociations compliquées entre la Grande-Bretagne et la Perse aboutirent à une nouvelle démarcation de la frontière orientale de la Perse au Sistân et Balouchistân.

Le premier investissement important de la Grande-Bretagne en Perse date de 1862, lorsque le gouvernement anglais convint d'un accord avec un roi de Perse réticent conformément auquel l'Angleterre s'engageait à édifier le réseau des lignes télégraphiques de Kanaqin, sur la frontière perso-ottomane, de



▲ *Délégation anglaise à la cour de Fath'Ali Shâh en 1808: John Malcolm, Harford Jones et Gore Ouseley*



▲ *Les pertes territoriales iraniennes à la suite du traité de Golestân en 1813 et du Traité de Turkmanchai en 1828*

Téhéran vers Boushehr comme partie d'un projet de grande envergure de Londres jusqu'en Inde. Ainsi, Nâssereddin Shâh et son premier ministre Mirzâ Hossein Khân Moshir-od-Dowleh espéraient qu'en accordant cette faveur économique à l'Angleterre, cette dernière s'engagerait à maintenir l'indépendance de la Perse contre la pression des Russes. Ce projet n'aboutit cependant pas car il scandalisa la Russie et d'autres pays européens, au point que le roi iranien ne vit d'autre solution que son annulation pure et simple l'année suivante.

Le 28 décembre 1891, face aux nombreuses réactions négatives apparues partout dans le pays et nourries principalement par les personnalités religieuses de l'époque, le Shâh de Perse revint sur une autre de ses concessions, celle du tabac accordée antérieurement à Gerald Talbot. Deux autres concessions aboutirent en revanche grâce aux efforts de Reuter en 1889 et de William d'Arcy en 1901 qui obtinrent les concessions du pétrole et celle de la Banque Impériale de Perse. Cette dernière, ainsi que la Compagnie anglo-iranienne du pétrole,



▲ *Signature du Traité de Turkmanchai*



▲ *William d'Arcy*

avaient leur siège principal à Londres. L'Angleterre accapara ainsi l'industrie du pétrole et l'ensemble du système bancaire iranien. Le gouvernement de la Grande-Bretagne utilisa cette emprise économique comme levier politique face à l'influence de la Russie en Perse.

Ainsi, sous les Qâdjârs, les deux nouvelles concessions, celle du pétrole et de la banque iranienne, conférèrent une dimension politique aux relations anglo-iraniennes qui étaient jusqu'alors surtout d'ordre commercial. Les sentiments contre la montée en puissance de la présence de la Grande-Bretagne en Iran ne cessèrent pas d'éveiller en Perse, toujours sous les Qâdjârs, de multiples réactions, notamment à la suite de la signature de la convention Anglo-Russe en 1907, de l'occupation de la Perse par les forces anglaises durant la Première Guerre mondiale, et de la révocation de l'entente anglo-persane en 1919. Malgré cela, les relations commerciales continuèrent à se développer entre les deux pays et les voyages des rois qâdjârs Nâssereddin Shâh, Mozaffareddin Shâh et Ahmad Shâh à Londres contribuèrent à améliorer, en apparence du moins, les relations entre les deux pays. La Grande-Bretagne continua donc à fournir le capital et l'expertise pour les lignes de télégraphe entre Londres et l'Inde via la Perse et n'abandonna pas ses industries florissantes de pétrole ni son contrôle sur le système bancaire en Perse.

Sous les Pahlavis (1925-1979), la détermination de Rezâ Shâh pour unifier le pays, déjà manifeste avant son accession au pouvoir, entraîna de sérieuses frictions entre les deux pays. Leurs relations se détériorèrent bien plus lorsque les forces de la Grande-Bretagne et de la Russie occupèrent le pays en août 1941.

Sous les Pahlavis (1925-1979), la détermination de Rezâ Shâh pour unifier le pays, déjà manifeste avant son accession au pouvoir, entraîna de sérieuses frictions entre les deux pays. Leurs relations se détériorèrent bien plus lorsque les forces de la Grande-Bretagne et de la Russie occupèrent le pays en août 1941. L'abdication et l'exil de Rezâ Shâh laissèrent à son fils, Mohammad Rezâ Shâh, son successeur, des sentiments ambigus qui ne facilitèrent pas son positionnement vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Le différend entre les deux pays à propos de la nationalisation de l'industrie du pétrole en 1951 marqua une étape de réaction iranienne dans le bilan des relations anglo-iraniennes. Ces événements conduisirent au renversement de Mosaddeq en 1953 et le terrain devint propice à l'établissement, au grand malheur des Iraniens, d'une période de relations exceptionnellement harmonieuses entre les deux pays pendant



▲ *Nâssereddin Shâh à Londres, 1873*

plus de vingt ans. Une coopération rapprochée s'établit ainsi dans un grand nombre de domaines, notamment concernant les programmes politiques, économiques, militaires, culturels sans oublier l'expansion du commerce grâce aux revenus du pétrole et les projets ambitieux de Mohammad Rezâ Shâh surtout dans les domaines de l'industrie et de l'armée. Malgré quelques différends, le gouvernement anglais voyait dans le Shâh d'Iran un allié précieux et un facteur stabilisant pour les troubles survenus au Moyen-Orient.

A la suite de la Révolution de 1979, les relations anglo-iraniennes furent fondamentalement remises en question par l'établissement de la République Islamique d'Iran que les Britanniques ne pouvaient accepter en raison de la volonté d'indépendance de la jeune république par rapport à l'influence des puissances impérialistes. L'ambassadeur anglais et le personnel de l'Ambassade au grand complet quittèrent Téhéran en septembre 1980. Les choses empirèrent et les efforts subséquents des deux parties pour améliorer la situation furent voués à l'échec du fait d'une série d'incidents survenus ultérieurement. Les relations diplomatiques furent restaurées en septembre 1990 mais restèrent sous haute surveillance des deux côtés jusqu'à ce qu'en 1999, Nicola Browne soit nommé le premier ambassadeur anglais en Iran après la Révolution. ■

Bibliographie:

- Agheli, Bâghern, *Târikh-e Irân az Mashrouteh tâ enghelâb eslâmi* (Histoire de l'Iran, de la Révolution constitutionnelle à la révolution), Téhéran, Namak, 8e éd., 2008.
- Bamberg, James H., *The History of the British Petroleum Company*, II, *The Anglo-Iranian Years, 1928-1954*, Cambridge, 1994.
-Ferrier, Ronald W., "British-Persian relations in the 17th Century", thèse de doctorat, Université de Cambridge, 1970.
- Ferrier, Ronald W., *The History of the British Petroleum Company*, Vol. 1, Cambridge, UK, 1982.
- Mahmoud, Mahmoud, *Târikh-e ravâbet-e siâsi-e Irân va Englis dar gharn-e 19* (Histoire des relations politiques entre l'Iran et la Grande Bretagne au XIXe siècle), 4e éd., Namak, 1974.

Tableau de la Perse à travers les récits de voyage anglais

Khadidjeh Nâderi Beni

I. Introduction

Le récit de voyage est un genre littéraire généralement basé sur le réel dans lequel l'auteur rapporte ses observations et ses propres expériences lors de son ou ses voyages. Tout récit de voyage est capable d'éclairer l'histoire politique, culturelle et sociale des régions décrites par le voyageur/écrivain.



▲ *Robert Shirley*

L'Iran est depuis longtemps une destination de voyage prisée par un bon nombre de voyageurs, d'aventuriers et de chercheurs étrangers épris de la culture et de la civilisation orientales. De ce fait, on peut voir l'apparition d'un grand nombre de carnets de voyage rapportant la vie et la culture persanes. Certains de ces ouvrages ont été traduits et sont de nos jours accessibles pour les lecteurs d'expression persane. Les Anglais sont le peuple d'Europe ayant voyagé le plus en Orient, ce qui fait d'eux les voyageurs les plus actifs à avoir visité l'Iran.

II. Etude générale

Depuis la dynastie safavide jusqu'à l'époque pahlavi, près de soixante carnets de voyage ont été rédigés par soixante-quatre voyageurs anglais. Ces ouvrages, dont la version persane est accessible aux Iraniens, portent sur la vie et la culture iraniennes et forment une source d'informations précieuses pour les études historique et sociale des époques concernées. Un classement thématique de ces ouvrages permet de mettre en lumière les grands thèmes abordés: la description des villes et villages traversés, le système social du pays, les monuments historiques, les attractions naturelles, les personnalités célèbres, les tribus et les ethnies, les us et coutumes traditionnels, le commerce, l'industrie et la politique.

Les données historiques attestent que plus de la moitié des voyageurs britanniques ont visité la Perse pour des motifs professionnels, notamment des raisons diplomatiques, des activités commerciales, des recherches scientifiques, etc. Et effectivement, ces récits de voyage sont l'œuvre de diplomates britanniques en poste en Iran, de marchands,

d'écrivains et poètes voyageurs, de scientifiques en séjour de recherche, de chercheurs épris de la civilisation persane, etc.

Téhéran (comme capitale de l'Iran depuis le début de l'ère qâdjâre), Ispahan, Qazvin, Shirâz, la province du Khouzestân (en raison de la proximité du pétrole et du golfe Persique), la province de Kermânshâh, le Guilân et les deux provinces d'Azerbaïdjan (de l'est et de l'ouest) sont parmi les régions et villes iraniennes les plus visitées. Voici un bref retour sur quelques-uns des récits de voyage représentatifs de cette période:

1. Le récit de voyage des frères Shirley en Perse

C'est l'ouvrage le plus connu et le plus lu parmi les récits de voyage couvrant l'époque safavide. Ce récit de voyage rend compte de l'histoire des voyages et séjours des frères Shirley (Anthony et Robert) en Perse durant le règne de Shâh Abbâs Ier (1588-1629).

Grands voyageurs et diplomates anglais, Anthony et Robert Shirley voyagent à plusieurs reprises en Iran, où ils sont aimablement accueillis par le roi safavide. Ces frères sont des émissaires de la couronne britannique venus en Iran pour négocier une alliance irano-britannique contre l'Empire ottoman qui constitue à l'époque une vraie menace pour les intérêts de l'Etat britannique. Shâh Abbâs Ier, lui, a l'ambition de développer les relations étrangères de la Perse, notamment avec l'Europe. Dès la conclusion de cet accord, les frères Shirley sont chargés de réformer l'armée safavide, mission pour laquelle ils reçoivent des financements généreux.

En outre, Robert Shirley, le frère cadet d'Anthony, est chargé d'établir des relations amicales entre le gouvernement de Perse et les souverains européens.



▲ *Anthony Shirley*

Shâh Abbâs accorde une grande importance aux relations étrangères pour assurer le développement économique de l'Iran. En 1608, Robert, envoyé spécial du roi de Perse, se rend auprès des rois d'Ecosse, d'Irlande et d'Espagne avec lesquels il mène des négociations constructives.

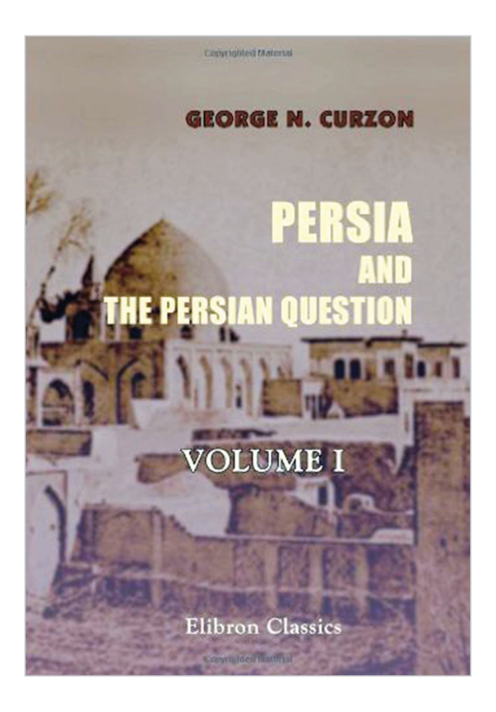
Depuis la dynastie safavide jusqu'à l'époque pahlavi, près de soixante carnets de voyage ont été rédigés par soixante-quatre voyageurs anglais. Ces ouvrages, dont la version persane est accessible aux Iraniens, portent sur la vie et la culture iraniennes et forment une source d'informations précieuses pour les études historique et sociale des époques concernées.

L'histoire des voyages des frères Shirley en Perse fut à l'époque rapportée par William Parry qui les accompagnait régulièrement dans leurs voyages. Dans cet ouvrage, qui fut publié en 1607 en



▲ *George Nathaniel Curzon*

Angleterre, l'auteur décrit d'une manière très détaillée l'aventure des voyages, les villes traversées, les lieux visités, les peuples rencontrés et les informations rassemblées concernant les us et coutumes iraniens, etc.



A l'époque qâdjâre, Avance Ma'essiân[1] découvrit, à la Bibliothèque du British Museum, la version manuscrite de l'ouvrage dont il ramena une copie pour le traduire en persan. A l'époque d'Ahmad Shâh[2], une deuxième traduction de l'ouvrage fut préparée grâce à l'aide financière de Sardâr As'ad[3]; cette version fut rééditée en 1979 grâce aux efforts d'Ali Dehbâshi[4]. Ce récit de voyage est considéré comme l'une des sources historiques les plus précieuses concernant l'époque safavide. Il illustre bien la situation sociale et politique de l'Iran à l'époque de Shâh Abbâs Ier. Cet ouvrage comprend également d'intéressantes informations sur la vie privée du roi.

2. La Perse et la question persane

Cet ouvrage est le carnet des voyages de George Nathaniel Curzon en Orient et plus particulièrement en Perse. Curzon fut député du parti conservateur britannique à partir de 1886 et gouverneur général des Indes de 1899 à 1905. En 1889, il voyage en Iran en tant que correspondant officiel du Journal *The Times.* Il est chargé d'établir un rapport détaillé concernant la situation politique à la cour qâdjâre. A son retour en Angleterre, Curzon se sert des données collectées pour rédiger en 1892 son récit de voyage intitulé *Persia and the Persian question*. Outre ses propres acquis, l'auteur y rapporte de nombreuses informations glanées au fil de ses lectures de récits de voyage aussi bien que de manuscrits historiques concernant l'Iran. Cet ouvrage, compilé en deux volumes, finit sur un inventaire très détaillé de tous les ouvrages anglais d'iranologie jusqu'à l'époque de sa première publication. Les sujets abordés dans les trente chapitres du livre sont la géographie, les us et coutumes iraniens, l'économie et le commerce, les vêtements iraniens,

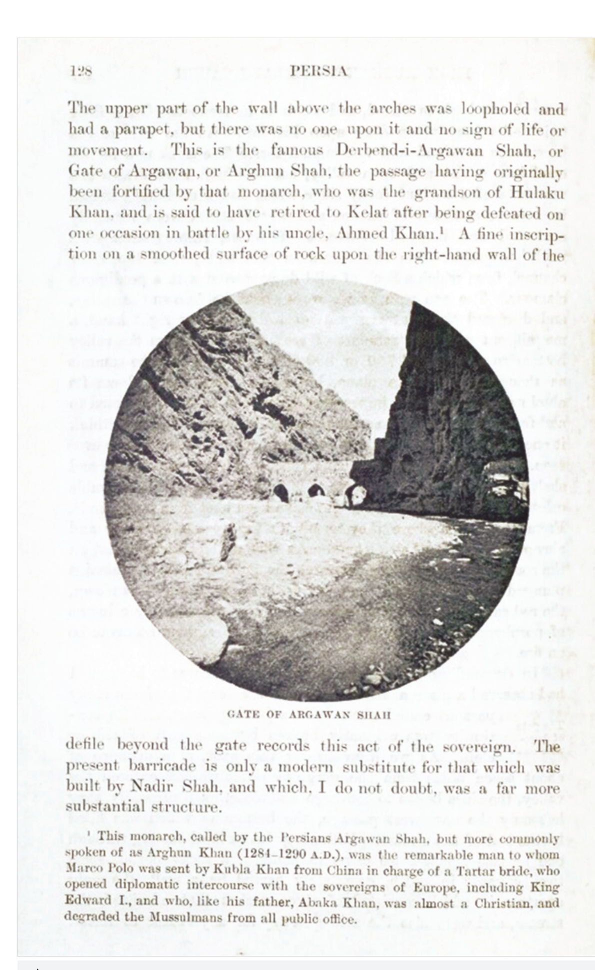
l'artisanat pratiqué dans les différentes régions, les ressources naturelles et minérales, etc.

En 1894, le livre fut traduit en persan par un certain Mirzâ Mohammad. De nos jours, on n'a accès qu'à un manuscrit de cette traduction, conservé à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale iranienne (*Madjles-e shourâ-ye eslâmi*).

3. La voyageuse de Téhéran

Née en 1892, Vita Sackville-West était une poétesse, traductrice et essayiste anglaise. Son mariage avec Harold Nickelons, consul britannique à Téhéran, lui fournit l'occasion de voyager en Iran à plusieurs reprises. Elle relate l'histoire

A son retour en Angleterre, Curzon se sert des données collectées pour rédiger en 1892 son récit de voyage intitulé *Persia and the Persian question*. Outre ses propres acquis, l'auteur y rapporte de nombreuses informations glanées au fil de ses lectures de récits de voyage aussi bien que de manuscrits historiques concernant l'Iran. Cet ouvrage, compilé en deux volumes, finit sur un inventaire très détaillé de tous les ouvrages anglais d'iranologie jusqu'à l'époque de sa première publication.



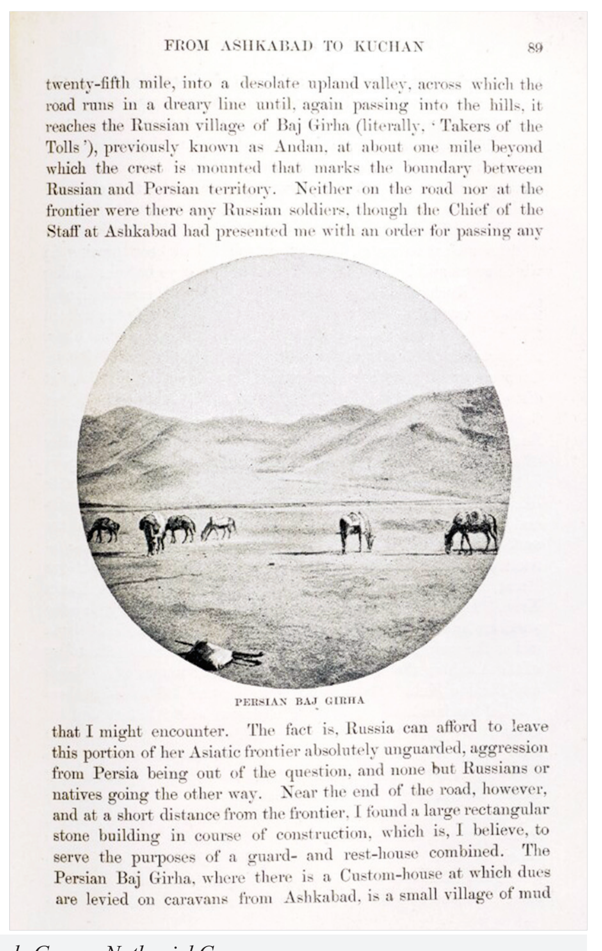
128 PERSIA

The upper part of the wall above the arches was loopholed and had a parapet, but there was no one upon it and no sign of life or movement. This is the famous Derbend-i-Argawan Shah, or Gate of Argawan, or Arghun Shah, the passage having originally been fortified by that monarch, who was the grandson of Hulaku Khan, and is said to have retired to Kelat after being defeated on one occasion in battle by his uncle, Ahmed Khan.[1] A fine inscription on a smoothed surface of rock upon the right-hand wall of the

GATE OF ARGAWAN SHAH

defile beyond the gate records this act of the sovereign. The present barricade is only a modern substitute for that which was built by Nadir Shah, and which, I do not doubt, was a far more substantial structure.

[1] This monarch, called by the Persians Argawan Shah, but more commonly spoken of as Arghun Khan (1284–1290 A.D.), was the remarkable man to whom Marco Polo was sent by Kubla Khan from China in charge of a Tartar bride, who opened diplomatic intercourse with the sovereigns of Europe, including King Edward I., and who, like his father, Abaka Khan, was almost a Christian, and degraded the Mussulmans from all public office.



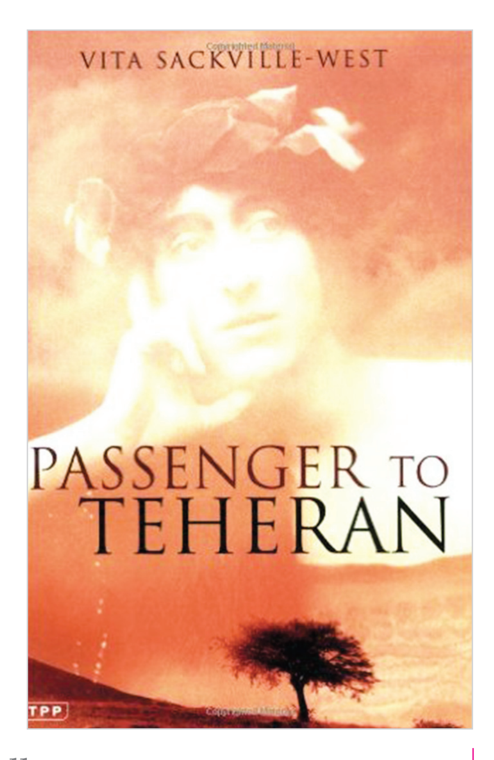
FROM ASHKABAD TO KUCHAN 89

twenty-fifth mile, into a desolate upland valley, across which the road runs in a dreary line until, again passing into the hills, it reaches the Russian village of Baj Girha (literally, 'Takers of the Tolls'), previously known as Andan, at about one mile beyond which the crest is mounted that marks the boundary between Russian and Persian territory. Neither on the road nor at the frontier were there any Russian soldiers, though the Chief of the Staff at Ashkabad had presented me with an order for passing any

PERSIAN BAJ GIRHA

that I might encounter. The fact is, Russia can afford to leave this portion of her Asiatic frontier absolutely unguarded, aggression from Persia being out of the question, and none but Russians or natives going the other way. Near the end of the road, however, and at a short distance from the frontier, I found a large rectangular stone building in course of construction, which is, I believe, to serve the purposes of a guard- and rest-house combined. The Persian Baj Girha, where there is a Custom-house at which dues are levied on caravans from Ashkabad, is a small village of mud

▲ *Pages du récit de voyage intitulé* Persia and the Persian question *de George Nathaniel Curzon*



de sa présence en Iran dans son récit de voyage intitulé *Passenger to Tehran*. C'est un ouvrage de qualité littéraire comprenant les observations sociologiques et ethnographiques de son auteure sur la population iranienne, en particulier sur la dimension folklorique de la culture persane. Sackville-West est avant tout une ethnographe qui tente son talent en littérature et plus particulièrement en poésie. De ce fait, dans son récit de voyage, les descriptions prennent une teinte esthétique. Il faut souligner que Sackville-West n'est pas une voyageuse, ni une orientaliste, mais une femme de lettres et une chercheuse qui accompagne son mari dans ses missions diplomatiques en Iran. Son premier voyage se fit à l'époque du couronnement de Rezâ Shâh, le fondateur de la dynastie pahlavie en 1926. Durant ce séjour, elle arrive à visiter quelques villes et provinces iraniennes dont le Kurdistan, Hamedân et Qazvin. Son récit de voyage ne porte pas sur la politique, ni même la vie sociale des Iraniens mais s'inscrit plutôt dans une vision anthropologique généraliste et suivant

Sackville-West est avant tout une ethnographe qui tente son talent en littérature et plus particulièrement en poésie. De ce fait, dans son récit de voyage, les descriptions prennent une teinte esthétique.



▲ *Sur la route de la ville de Rasht, province de Guilân, Vita Sackville-West,* Passenger to Tehran

cette perspective, l'auteure apporte dans son livre un ensemble des proverbes et expressions populaires persanes.

Parmi d'autres ouvrages du genre, on peut citer le nom d'un récit de voyage intitulé *A year among the Persians* du grand iranologue anglais Edward Brown (1865-1926). Le livre décrit les événements politiques de l'époque qâdjâre et plus particulièrement la Révolution constitutionnelle persane (1905-1912).

III. Bibliographie

Pour finir, nous apportons la bibliographie détaillée de certains autres livres qui pourraient être inclus dans notre étude; les ouvrages sont listés selon leur date de parution.

- **(1831)** Isabelle Lucie Bird Pishop, *Kudistan and Persia in journeys*, traduit en persan par Mehrâb Amiri, Téhéran, Sahand, 1996.
- **(1834)** Alexander Burnes, *Travels into Bukhara, Being an account of a journey from India to Kabul, Tartary and Persia*, traduit en persan par Hassan Soltânifar, Mashhad, Ghods-e Razavi, 1987.
- **(1848)** Charles Francis Mackenzie, *Astar Abâd*, traduit en persan par Mansoureh Etehâdieh, Téheran, Gostareh, 1980.
- **(1851)** Henry Rowlinson Crewicke, *The Cuneiform inscription at Behistun*, traduit en persan par Eskanadar Amânollâhi, Téhéran, Agâh, 1983.
- **(1856)** George Passman Tate, *Sistân: A Memoir on the history, topography and people on the country*, traduit en persan par Gholâm Ali Zâkerin, Téhéran, Ershâd, 1983.
- **(1875)** Charles Metcalfe Macgregor,



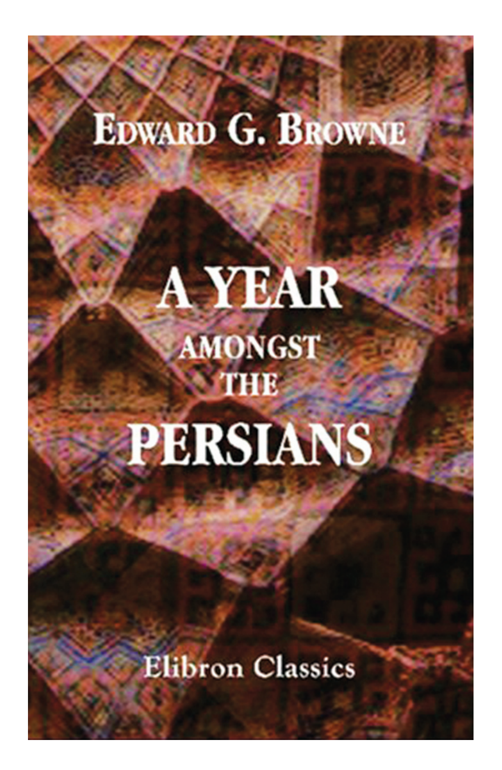
▲ *L'une des portes de l'ancienne ville, Téhéran,* Passenger to Tehran



▲ *Porte de Qazvin dans l'ancien Téhéran,* Passenger to Tehran



▲ *Vue de la chaîne de montagnes Alborz de Doshan Tapeh,* Passenger to Tehran




▲ *Edward Brown (1865-1926)*

Narrative of a journey through the province of Khorasan, traduit en persan par Madjid Mehdizâd, Mashhad, Ghods-e Razavi, 1987.

- **(1893)** Edward Brown, *A Year among the Persians*, traduit en persan par Zabihollâh Mansouri, Téhéran, Saffâr, 1996.

- **(1887)** Austen Henry Layard, *Early adventures in Persia, Susiana and Babylonia*, traduit en persan par Mehrâb Amiri, Téhéran, Vahid, 1989.

- **(1894)** Charles Darlymple Belgrave, *The pirate coast*, traduit en persan par Hossein Zolghadr, Téhéran, Anâhitâ, 1990.

- **(1900)** Charles Edward Yate, *Khorasan and Sistan*, traduit en persan par Ghodratollâh Roshani, Téhéran, Yazdân, 1987.

- **(1902)** E. R. Durand, *An autumn tour in western Persia*, traduit en persan par Ali Mohammad Sâki, Khorram Abâd, Mohammadi, 1967.

- (1905) Hyaninth Louis Robino, *Mazandaran,* traduit en persan par Gholâm Ali Vahid Mâzandarâni, Téhéran, Elmi Farhangui, 1981.

- **(1914)** Arnold Wilson Talbot, *Persia: letters and diary of a young political officer*, traduit en persan par Sa'âdat Nouri, Téhéran, Vahid, 1984.

- **(1920)** Frederick Charles Richards, *A Persian journey,* traduit en persan par Mohsen Sabâ, Téhéran, 1964.

- (1921) Elisabeth Macbeau Ross, *A lady doctor in bakhtiâri land*, traduit en persan par Mehrâb Amiri, Téhéran, Anzân, 1964.

- **(1925)** Edward Denison Ross, *The Persians*, traduit en persan par Shâygân Malâyeri, Téhéran, Ferdowsi, 1930.

- **(1929)** Hermann Norden, *Under Persian skies,* traduit en persan par Simin Sami'i, Téhéran, Université de Téhéran, 1977.



▲ *Traversée du fleuve Kâroun, Isabelle Lucie Bird Pishop,* Kurdistan and Persia in Journeys

- (1929) Spring Rice Cicel, *The letters and friendship of Sir Cicel R., a Record*, traduit en persan par Djavâd Sheikholeslâmi, Téhéran, Ettelâ'ât, 1976.

- (1931) William Frederick Travers O'Connor, *On the frontier and beyond: a record of thirty year's service*, traduit en persan par Hassan Zanganeh, Téhéran, Shirâzeh, 1997.

- (1933) Robert Byron, *The road to Oxiana*, traduit en persan par Leila Sâzegâr, Téhéran, Sokahn, 2002.

- (1934) Stark Freya Madeleine, *The valley of the assassin and other Persian travels,* traduit en persan par Ali Mohammad Sâki, Téhéran, Elmi, 1979.

- (1941) Cynthia Helms, *An ambassador's wife in Iran,* traduit en persan par Esmâ'il Zand, Téhéran, Alborz, 1992.

- (1942) Gertrude Lowthian Bell, *Persian pictures, a book of travel,* traduit en persan par Bozorgmehr Riâhi, Téhéran, Khârazmi, 1984.

- (1950) Smith Anthony John Francis, *Travels to Iran*, traduit en persan par Mahmoud Nabi Zâdeh, Téhéran, Gostareh, 1990.

- (1976) William Hollingbery, *A journal of observations mode during the British embassy to the court of Persia in the years 1799, 188 and 1801*, traduit en persan par Houshang Amini, Téhéran, Ketâbsarâ: 1984.

- (1981) Paul Hunt, *Inside Iran*, traduit en persan par Hossein Aboutorâbiân, Téhéran, Ettelâ'ât, 1985. ■

---

1. Membre de la minorité arménienne d'Iran, Ma'essiân (1862-1931) fut le traducteur de la cour qâdjâre à l'époque de Nâssereddin Shâh.
2. Le dernier roi qâdjâr, qui régna de 1909 à 1925.
3. Ali Gholi Khân Sardâr As'ad (1857-1917) est un révolutionnaire et homme politique, chef de la tribu Haft Lang Bakhtiâri. Pour en savoir plus voir notre article «Bibi Maryam», publié in n° 112, mars 2015, consultable sur: http://www.teheran.ir/spip.php?article2043
4. Journaliste et auteur contemporain.

Sources:

- Bani Eghbâl N., Heydari A., «Tahlil-e safarnâmeh-hâye sayyâhân-e englissi darbâreh-ye Irân» (Etude sur les récits des voyages des Anglais en Iran), in la Revue *Dânesh Shenâssi*, n° 6, automne 2009.
- Khal'atbari, Mostafâ, *Jelveh-hâye farhang-e Irân dar safarnâmeh-hâ* (Image de la culture persane dans les récits de voyage), Téhéran, Elshan, 2008.

Les études iraniennes en Grande-Bretagne

Hamideh Haghighatmanesh

Les Britanniques commencent à s'intéresser de façon plus systématique au savoir venu d'Iran à l'époque safavide, avec la traduction en anglais des grandes œuvres de savants iraniens comme Râzi, Fârâbi, Avicenne, Ghazâli, etc. Ces traductions attisent à leur tour une plus grande curiosité des Britanniques vis-à-vis de la Perse, entraînant une augmentation des études consacrées à l'art, la culture et la science iraniens ainsi que la création d'une discipline nouvelle, l'iranologie (*iranshenâsi*). De façon parallèle, l'intérêt des Anglais pour le persan est renforcé par leur présence en Inde, étant donné que cette langue y était parlée notamment à la cour et employée pour les correspondances administratives.

Les premières traductions ne sont pas toutes les œuvres d'érudits, et ont pour certaines été réalisées par des membres de l'armée britannique. Ainsi, la première traduction de *Hadighat-ol-Haghigha* de Sanâ'i fut réalisée par un colonel britannique à la retraite. Les traductions étaient motivées soit par des intérêts personnels et intellectuels, soit par des raisons politiques visant à mieux connaître la Perse et l'Inde pour y développer l'influence britannique. Au XVIIe siècle, une chaire d'iranologie est créée dans les universités de Cambridge et Oxford, et des premiers professeurs "spécialistes" de la Perse commencent à y enseigner. De nombreuses œuvres iraniennes sont traduites en anglais. Parallèlement, à la fin du XVIIIe siècle, la Compagnie des Indes orientales, alors sous le contrôle direct des Britanniques, lance un programme consacré aux études persanes, qui contribue à une large diffusion des œuvres de nombreux poètes persans auprès des lecteurs anglais. L'influence la plus profonde de la poésie persane sur la vie et la littérature anglaises vient incontestablement des *Robâiyât* (quatrains) de Khayyâm, traduits par Edward Fitzgerald. La popularité de cette traduction est telle qu'elle suscite une vague d'intérêt pour la poésie persane en général. Suivent alors rapidement des traductions anglaises de *ghazals* de Hâfez, des vers didactiques de Sa'di, ou encore d'une partie de l'œuvre des poètes mystiques Attâr, Molânâ, et Jâmi. Reynold A. Nicholson et son successeur à Cambridge, Arthur J. Arberry, ont consacré une bonne partie de leur temps à la traduction et à l'édition des œuvres de Molânâ.

En 1826, le professeur iranien Mirzâ Mohammad Ebrâhim commence à enseigner la langue persane à l'université de la Compagnie des Indes orientales à Haileybury et continue son travail jusqu'en 1844. Avant cette période, de nombreux hauts fonctionnaires iraniens ayant immigré en Inde et exporté par la même occasion la culture ainsi que les usages administratifs d'Iran, ont joué un rôle de premier plan à la cour des Mongols en Inde. Avant que l'Inde ne devienne une colonie anglaise, le persan était la deuxième langue officielle de ce pays, en plus d'être celle de la culture et des sciences. Cette langue y était entrée huit siècles auparavant à l'époque des Ghaznavides, atteignant son apogée sous l'empire mongol en devenant langue officielle du pays. Le persan régna donc environ 700 ans sur la politique, l'économie, la culture et les relations de l'Inde avec les autres pays. Il exerça également une influence conséquente sur la littérature de ce pays, donnant naissance au style indien dans la poésie persane et à de grands poètes comme Bidel Dehlavi, Amir Khosro Dehlavi et Eghbâl Lâhouri. Etant donné la forte présence de la langue et de la culture persanes à la cour et auprès des élites indiennes, les Anglais ressentirent aussi la nécessité de maîtriser la langue persane pour mieux asseoir leur domination dans ce pays.

A la fin du XVIIIe siècle, les gouverneurs anglais en Inde envoient des Indiens maîtrisant parfaitement

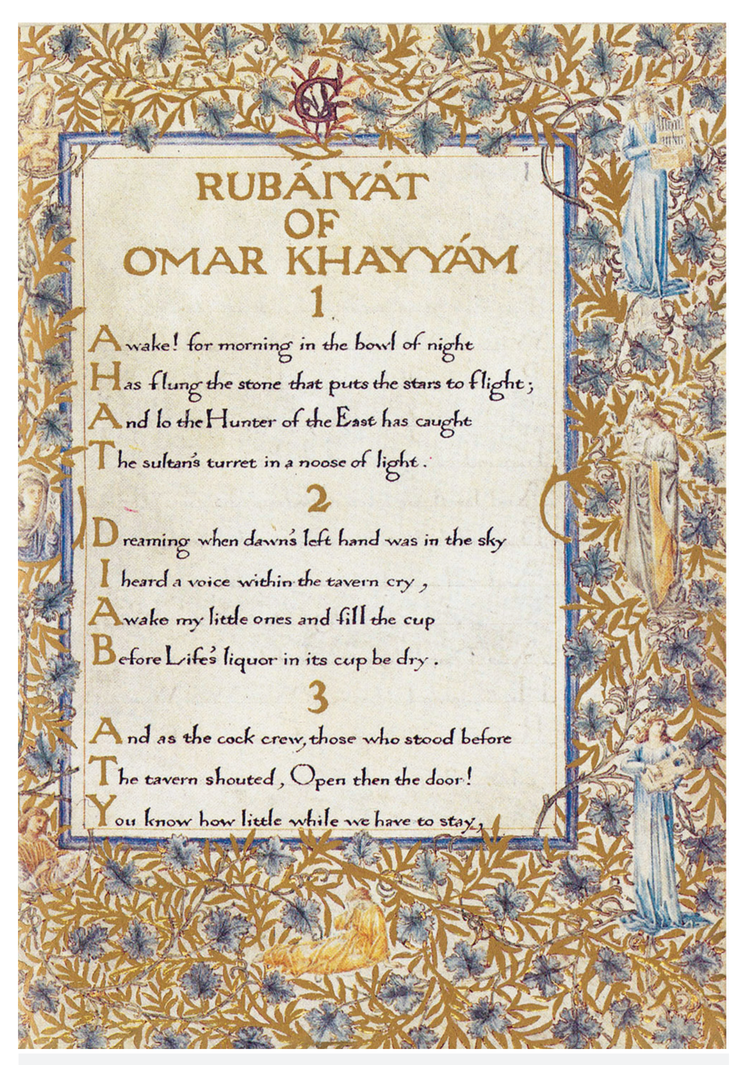
20

le persan en Angleterre en vue d'enseigner la langue et la culture persanes aux Anglais. Jusqu'au moment où les cadres officiels anglais sont obligés d'utiliser la langue persane en Inde dans leurs relations administratives et diplomatiques, les cours de persan prodigués par des professeurs asiatiques ne désemplissent pas. Ces cours étaient dans leur grande majorité prodigués au sein de deux facultés universitaires au nord et au sud de Londres, à Haileybury et à Addiscombe; chacune employant de dix à douze professeurs à temps plein.

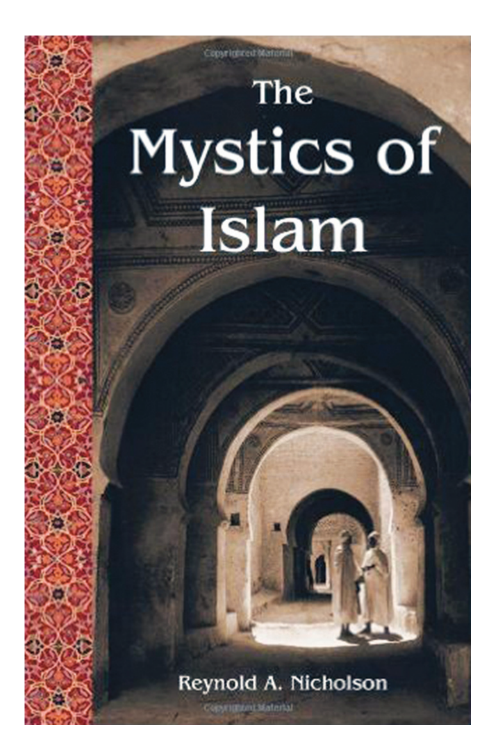
Au XIXe siècle, l'iranologie est une discipline en plein essor en Angleterre. Un nombre conséquent de chercheurs anglais se lancent dans des recherches sur la langue persane, les plus connus étant Fitzgerald, Edward Brown, ou encore Matthew Arnold. Des universités comme Cambridge, Oxford, Manchester, ou Durham possèdent encore des chaires de langue persane, et de nombreux instituts d'études iraniennes ont été fondés depuis cette époque.

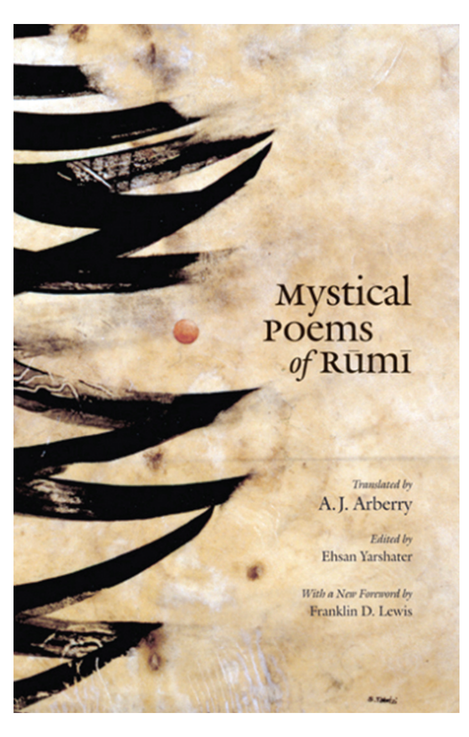
Selon Seyyed Salmân Safavi, directeur de l'Académie des Etudes Iraniennes de Londres (LAIS), si l'ensemble de la Grande-Bretagne rassemble des universités et instituts consacrés à l'étude de l'Iran et de l'islam, la plupart des études islamiques ont été, quant à elles, réalisées en Ecosse et en Angleterre. En 1916, le ministère des Affaires étrangères de l'Angleterre fonde la School of Oriental Studies qui, destinée à former les cadres envoyés au Moyen Orient, en Asie et en Afrique, marque un tournant important dans les études iraniennes. Après la Seconde Guerre mondiale, dans le contexte nouveau de l'affaiblissement économique de la Grande-Bretagne et de la perte progressive de ses colonies, cette école continue ses activités de façon indépendante, en se séparant du ministère des Affaires étrangères. Elle étend progressivement ses activités et domaines de recherche et est rebaptisée «School of Oriental and African Studies» ou

Etant donné la forte présence de la langue et de la culture persanes à la cour et auprès des élites indiennes, les Anglais ressentirent aussi la nécessité de maîtriser la langue persane pour mieux asseoir leur domination dans ce pays.



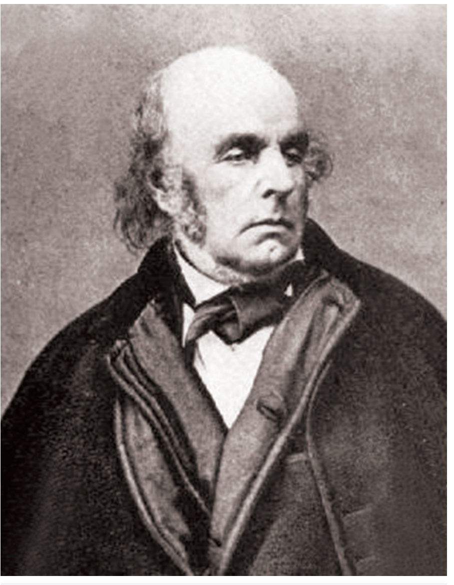
▲ *Quatrains de Omar Khayyâm, traduits du persan en anglais par Edward J. Fitzgerald, avec des enluminures de Morris.*






«SOAS».

Cette université est l'une des plus importantes dans le domaine des études consacrées au Moyen-Orient, à l'Asie et à l'Afrique. Elle rassemble trois facultés: Art et Sciences humaines, Langue et Culture, et enfin Droit et Sciences sociales. Chaque faculté possède à son tour plusieurs départements: religions, art et archéologie, sociologie et anthropologie, musique et histoire, etc. Le centre des études irano-islamiques fait partie intégrante du complexe scientifique de la SOAS. Le centre des études iraniennes de cette école a été fondé en 2010 et dépend de l'institut des études du Moyen-Orient. On y enseigne et fait des recherches sur la langue persane, l'art, la littérature, la culture et la politique de l'Iran, et des séminaires y sont régulièrement organisés.

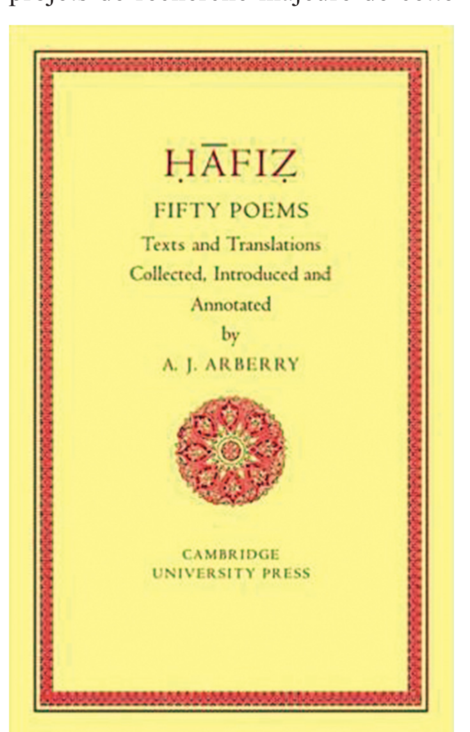

▲ *Edward Fitzgerald*

Le British Institute of Persian Studies (BIPS) est un autre organisme important de Grande-Bretagne consacré à l'iranologie. Fondé en 1976, il réalise de nombreuses recherches sur l'Iran, organise des séminaires consacrés à ce pays et publie la revue *Iran*. Près de 400 chercheurs dans divers domaines et issus de diverses universités sont membres honoraires de cet institut. Une grande

conférence annuelle y est également organisée pour aborder différentes thématiques concernant l'Iran. De nombreux autres instituts et centres privés sont actifs en Grande-Bretagne dans le domaine des études irano-islamiques comme The Institute of Ismaili Studies fondé par Aghâ-Khân, consacré aux études islamiques et chiites, ou encore la London Academy of Iranian Studies, institut de recherche publiant de nombreux ouvrages sur l'iranologie ainsi que des sujets comparatifs et présentant les idées des penseurs iraniens et occidentaux. Nous pouvons ainsi citer l'ouvrage *Soul from the perspective of Mulla Sadra'a philosophy* comparant notamment les idées philosophiques de Mollâ Sadrâ avec celles de Descartes et d'autres philosophes. Une conférence annuelle consacrée aux idées irano-islamiques et à leur rencontre avec l'Occident est organisée chaque année par cette académie à Londres. L'un des projets de recherche majeure de cette institution est aussi la rédaction d'une encyclopédie coranique contemporaine; près de 40 auteurs universitaires collaborent à ce projet. Un autre institut, le Iran Heritage Foundation, organise des conférences liées à la culture et à la civilisation iraniennes. Enfin, il convient de citer le International Institute for Strategic Studies dont une partie des recherches est consacrée à l'iranologie et qui a notamment pour objectif de réaliser des recherches sur les questions politiques, économiques, sécuritaires, etc., liées à ce pays. Les résultats de ces recherches sont notamment destinés à la sphère politique, afin d'orienter la politique anglaise vis-à-vis de l'Iran. ■



▲ *Arthur J. Arberry*



Sources:

- http://iec-md.org/farhangi/farsi_gharb_taal.html
- http://www.iranicaonline.org/articles/english-2-persian-influences
- http://www.ettelaathekmatvamarefat.com/new/index.php?option=com_content&view=article&id=764:1392-06-09-08-07-01&Itemid=56
- H. Fischer, (2004) "Amouzesh-e zabân-e fârsi dar Engelestân" in revue *Irân-Nâmeh*, nº 83, pp 313-336.

Retour sur les relations bilatérales entre l'Iran et la Grande-Bretagne, de l'époque safavide à nos jours

Shahâb Vahdati

Après l'invasion arabe de l'Iran et l'effondrement de l'Empire sassanide, l'Iran perd son indépendance pour une durée de 850 ans. Durant cette période allant de 651 à 1502, le pays est donc privé d'une pleine indépendance, d'une unité nationale et de son intégrité territoriale, étant d'abord sous la gouvernance des califes de Damas et Bagdad, puis soumis aux souverains étrangers ou aux dirigeants locaux. Pendant cette période, l'Iran n'entretient pas de relations politiques ni commerciales indépendantes avec l'étranger. Après la chute de l'Empire romain, et l'entrée de l'Europe dans la période médiévale, les relations avec l'Orient, dont l'Iran, sont réduites à une portion congrue. Après l'émergence de la dynastie safavide, des relations politiques et commerciales reprennent entre l'Iran et les pays européens sur un rythme régulier. De 1502 à 1800, les relations avec les pays européens s'effectuent avant tout dans le but de promouvoir les échanges commerciaux. A cette époque, en dépit de la concurrence entre ces pays, toute tentative de manipulation politique en vue de développer une certaine influence est encore exclue.



▲ *Shâh Abbâs Ier, roi de Perse, portrait de Thomas Herbert, 1627.*

A la suite de la politique agressive de la Russie vis-à-vis des pays l'environnant, dont l'Iran, l'Angleterre se tourne vers l'Asie et tend la main à l'Iran dans l'espoir d'une union stratégique. Cette politique a notamment pour objectif la protection des frontières de l'Inde. La majeure partie de la politique interventionniste de la Grande-Bretagne, qui se reflète dans la vision négative des Iraniens dans leur mémoire historique et dans l'esprit de l'élite politique iranienne, s'est déroulée aux XIXe et XXe siècles, durant les règnes qâdjâr et pahlavi.

Les Safavides

Les premiers contacts entre l'Iran et la Grande-Bretagne datent de 1561. Anthony Jenkinson, l'envoyé de la reine Elizabeth I à la cour du roi d'Iran, Shâh Tahmâsp Safavi, a pour objectif de développer les échanges commerciaux entre les deux pays, mais la réponse du monarque iranien est négative: «Nous n'avons pas besoin de l'amitié des

24

infidèles». Ainsi, le représentant de la reine d'Angleterre est exclu de la cour du Shâh avec cette anecdote: un serviteur court après lui, tenant un plateau plein de cendres à verser sur ses pas pour purifier symboliquement la terre.

Cependant, la politique iranienne change avec le règne de Shâh Abbâs. En octobre 1611, Robert Shirley, un Anglais, est choisi par Shâh Abbâs comme ambassadeur d'Iran dans le nord de l'Europe. Il est chaleureusement accueilli, notamment par les Britanniques. Durant cette mission, il présente les projets, approuvés par Shâh Abbâs, d'échanges commerciaux entre les deux pays, projets refusés par les Anglais que la grande distance décourage. Shirley repart à Londres en 1623 afin de poursuivre les négociations et cette fois, les Britanniques se montrent intéressés. Il semble donc que les Iraniens aient été alors plus désireux de favoriser les échanges que les Britanniques, hypothèse qui paraît consolidée par les avantages commerciaux et financiers que l'Etat iranien met à la disposition des



▲ *Shâh Tahmâsp Safavi*



▲ *Une des cartes de la Russie réalisée par Jenkinson en 1562, qui dépeint les régions entourant la mer Caspienne.*

commerçants britanniques actifs dans la région. Citons notamment le décret de Shâh Abbâs concernant le commerce de la soie.

Les études historiques montrent que les facteurs les plus importants influant sur le développement des relations entre les deux pays dans la période safavide sont les efforts de Shâh Abbâs Ier pour favoriser la présence britannique dans le golfe Persique afin de contrer la menace portugaise, et la création de la Compagnie des Indes orientales jouissant du soutien massif du gouvernement britannique. Ainsi, Shâh Abbâs Ier, faisant preuve de diplomatie, réussit à forger des alliances irano-britanniques, qui mènent à l'expulsion des Portugais et leur départ définitif de la zone, ce qui a un impact positif sur la politique étrangère iranienne.

La politique iranienne change avec le règne de Shâh Abbâs. En octobre 1611, Robert Shirley, un Anglais, est choisi par Shâh Abbâs comme ambassadeur d'Iran dans le nord de l'Europe. Il est chaleureusement accueilli, notamment par les Britanniques. Durant cette mission, il présente les projets, approuvés par Shâh Abbâs, d'échanges commerciaux entre les deux pays, projets refusés par les Anglais que la grande distance décourage.

Parallèlement, l'Angleterre, envoyant des émissaires à la cour de l'empereur Moghol Jahangir, fait son possible pour consolider l'existence de la Compagnie des Indes. Dans les années qui suivent, ladite compagnie prend une telle importance pour le gouvernement britannique qu'il fait tout pour la maintenir et renforcer sa position. Elle crée à son tour un terrain favorable à l'assise de l'immense domination politique de l'Angleterre pour les trois siècles à venir. Les orientations de la politique étrangère de la Grande-Bretagne



▲ *Une fresque de la Chambre des Communes montrant Sir Thomas Roe, envoyé du roi James Ier d'Angleterre, présentant sa lettre de créance au roi moghol Jahânguir*

seront dans une large mesure influencées par les impératifs de soutien des intérêts commerciaux de cette compagnie coloniale.

Ayant envoyé un premier ambassadeur britannique en Iran à la cour de Shâh Abbâs, la Grande-Bretagne essaie d'obtenir des privilèges, effort qui échoue provisoirement face au refus de l'Iran d'accorder les privilèges exigés. Deux événements historiques, l'exécution de Charles Ier d'Angleterre et la mort de Shâh Abbâs Ier en 1649, sont à l'origine d'une baisse significative des relations bilatérales. Elles connaissent cependant une certaine reprise à partir de 1689, due notamment à la diminution de la concurrence entre les Pays-Bas et le Royaume-Uni pour développer leur influence en Iran.

Le bilan de la période safavide - en particulier sous le règne de Shâh Abbâs Ier - montre que la Grande-Bretagne ne réussit pas à préparer le terrain pour une politique expansionniste vis-à-vis de l'Iran. Quant aux Iraniens, ils mettent à profit l'expérience britannique en matière de navigation et de batailles navales pour déloger les Portugais et établir une résistance optimale contre les puissances coloniales de l'époque. Par conséquent, cette période peut être considérée comme une réussite dans le domaine de la diplomatie entre les deux pays. L'intérêt, très récemment perçu dans les milieux politiques britanniques pour l'établissement de solides relations anglo-iraniennes sous le règne de Shâh Abbâs, permet de redéfinir les relations entre les deux pays sur la base de l'interaction garantissant les intérêts des deux parties par l'utilisation optimale des ressources réciproques. À cet égard, il faut voir comment ce changement de perspective va conduire au changement dans la politique de la Grande-Bretagne à l'encontre de l'Iran.



▲ *Gravure tirée d'un ouvrage de Jonas Hanway datant de 1753 dépeignant le roi guerrier Nâder Shâh durant les dernières années de son règne.*

Les Afsharides

Après le renversement de la dynastie safavide, Nâder Shâh réalise la nécessité urgente d'organiser une force navale efficace et prend les initiatives nécessaires pour la créer. En 1735, il demande au représentant de la Compagnie des Indes orientales de mettre un nombre de navires de guerre à la disposition de l'Iran, mais la Compagnie rejette cette demande. Ce refus contribue à envenimer les relations entre l'Iran et la Grande-Bretagne, Nâder Shâh assumant dès lors une politique commerciale anglophobe.

Les Zands

La période zand est celle où les Britanniques ont redoublé d'efforts pour développer leur présence dans la région et en Iran. Elle témoigne aussi d'un changement radical dans le regard des Britanniques sur l'Iran, car ce dernier perd progressivement son importance commerciale pour devenir une forme de clôture protégeant les frontières de l'Inde.

Au début de son règne, Karim Khân Zand est intéressé par un rapprochement avec la Grande-Bretagne, mais prenant conscience de la dimension colonialiste de la collaboration souhaitée par les Britanniques, il prend ses distances et refuse de recevoir les délégations anglaises. L'échec quasi volontaire de la marine britannique à chasser les bandits de l'île de Kharg et un pessimisme croissant de la part des Iraniens conduisent à la fermeture de la représentation du commerce britannique à Boushehr, puis à l'expulsion de tous les membres de la Compagnie des Indes accompagnée de la confiscation de l'un de leurs navires.

La période zand est celle où les Britanniques ont redoublé d'efforts pour développer leur présence dans la région et en Iran. Elle témoigne aussi d'un changement radical dans le regard des Britanniques sur l'Iran, car ce dernier perd progressivement son importance commerciale pour devenir une forme de clôture protégeant les frontières de l'Inde.

Suite à cet événement, les Britanniques se tournent vers le port de Bassora, désormais territoire ottoman, qui devient le pivot de leur commerce dans la zone, mais aussi la base depuis laquelle ils fomentent des provocations contre l'Iran. Après la mort de Karim Khân et le renversement de la dynastie des Zands, la Grande-Bretagne focalise sa politique sur la préparation de tensions en Iran afin



▲*Le siège politique de la Compagnie des Indes orientales à Boushehr.*



▲ *Le roi Nâssereddin Shâh Qâdjâr en Angleterre, assis entre la princesse de Galles et une princesse russe.*

de développer son influence dans le golfe Persique. A partir de la fin du XVIIIe siècle, l'Iran devient une base pour le contrôle de l'Inde. Ainsi, la politique de la Grande-Bretagne consistera désormais à soutenir le gouvernement central de l'Iran et à faire de son mieux pour mettre sous tutelle son intégrité afin d'empêcher d'autres puissances européennes telles que la France et la Russie de pénétrer dans la région.

Les Qâdjârs

La période qâdjâre est, pour ce qui est des affaires étrangères iraniennes, l'ère la plus sombre pour l'Iran. Non seulement cette époque est le témoin de la poursuite des politiques coloniales et expansionnistes menées par la Grande-Bretagne et la Russie, mais aussi celle où l'influence britannique s'étend sur le corps décisionnel du pouvoir iranien avec une hégémonie sans précédent. Compte tenu de l'importance de cette période, nous examinerons la politique britannique pendant cette période selon trois axes différents: le début de la chancellerie d'Amir Kabir, la Révolution constitutionnelle, et la fin du règne des Qâdjârs.

Au début du règne de Fath Ali Shâh, les relations entre les deux pays connaissent des fluctuations en fonction de la situation régionale et internationale. Durant cette période, les relations bilatérales sont cordiales, en raison du besoin de l'Angleterre de conserver une relation avec le pays et sa peur d'une attaque de l'Inde par Napoléon Bonaparte ainsi que le besoin urgent des Iraniens d'avoir un allié contre les invasions de la Russie. A cette époque, la Grande-Bretagne est devenue une puissance mondiale principalement en raison des revenus du commerce provenant d'autres



▲ *Nâssereddin Shâh lors de son premier voyage européen, en Grande-Bretagne.*

pays, notamment de l'Inde.

Il ne faut pas oublier que pendant les guerres russo-persanes de 1804 à 1813, la Grande-Bretagne a organisé une alliance contre la Russie pour empêcher la défaite totale de l'Iran et la domination russe sur l'ensemble du pays, ce qui aurait rendu la Russie potentiellement apte à menacer l'Inde et l'Afghanistan contrôlés par les Britanniques. A cette période, la Russie et la Grande-Bretagne étaient unies en Europe contre Napoléon Ier, et la tendance du gouvernement iranien à s'unir avec les Anglais pour contrer la Russie témoigne de sa méconnaissance de la situation politique mondiale de l'époque.



▲ *Amir Kabir*

Après la défaite de Napoléon Ier, la politique britannique est poursuivie. Elle consiste en la préservation de l'indépendance et de la souveraineté de l'Iran face à la Russie et en même temps, à l'affaiblissement de l'Iran pour que celui-ci ne puisse représenter une menace pour les intérêts britanniques en Inde et en Afghanistan. C'est à cette époque que la Grande-Bretagne sépare Herat et une partie du Baloutchistan de l'Iran afin de créer une nouvelle zone de sécurité pour l'Inde, tout en oeuvrant à opposer les Afghans à l'Iran.

La perte du droit inaliénable de l'Iran d'avoir ses navires dans le golfe Persique au profit du Royaume-Uni à la suite de la signature du gouverneur de la province de Fârs en 1819, sous le prétexte que la Grande-Bretagne devait assurer la sécurité du golfe Persique, constitue un événement majeur de cette période.

Avec l'arrivée du pro-russe Mohammad Shâh - ouvertement appuyé par les Russes - au pouvoir, les relations diplomatiques anglo-iraniennes sont rompues en juin 1838 par les Anglais. Mohammad Shâh souhaite reprendre Herat, mais un pacte russo-britannique conclu au dernier moment le prive du soutien russe et il ne peut atteindre son objectif. Ainsi déçu par la traîtrise de la Russie qu'il considérait comme un pays allié, il finit par consentir à l'établissement de relations irano-britanniques, selon les

termes voulus par les Anglais.

Dans l'histoire contemporaine de l'Iran, le nom d'Amir Kabir, précurseur de la modernisation de l'Iran, évoque un politicien soucieux et clairvoyant. Parmi les innombrables services qu'il a rendus au pays figurent la modernisation et la restructuration de l'armée grâce à des collaborations avec des pays neutres comme l'Autriche et l'unification des tribus féodales du Turkestân et de l'Asie centrale contre le colonialisme britannique, qui eurent pour résultat d'attirer l'attention de la Grande-Bretagne contre sa personne complotant dès lors pour son élimination. Pour garantir leurs intérêts résidant dans l'assujettissement de l'Iran et limiter la présence d'autres nations européennes dans ce pays, les Anglais planifient par conséquent son assassinat avec la complicité de la mère du Shâh alors très jeune et de Mirza Aghâ Khân Nouri, qui convoite le poste de chancelier. La reine mère convainc ainsi le jeune roi de destituer Amir Kabir et de donner l'ordre de son assassinat, ordre qui est promptement exécuté dans le Jardin de Fin à Kâshân, mettant fin à l'existence de cet homme patriote et compétent.

Peu après l'assassinat d'Amir Kabir, une nouvelle phase de tensions croissantes entre l'Iran et la Grande-Bretagne sur la question de Herat aboutit à la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays en décembre 1855.

Après la révocation du chancelier Mirzâ Aghâ Khân Nouri par Nâssereddin Shâh et l'évolution et la révolte en Inde, la Grande-Bretagne, étant politiquement en position de faiblesse, adopte une attitude souple envers l'Iran. De façon générale, la politique de la Grande-Bretagne est alors sujette à des variations et des volte-faces en fonction de sa position et des événements régionaux et internationaux.



▲ *La nouvelle de la dernière visite du roi Nâssereddin Shâh en Angleterre.*

La négociation des Britanniques avec les sheikhs de la région, dont ceux de Bahreïn et la signature de protectorats avec certains d'entre eux (qui datent de 1861), le soutien apporté au Sistân sur la question de sa séparation de l'Iran (en 1872), l'obtention d'un monopole sur le marché du tabac pour la compagnie britannique The Tobacco Régie (en 1890) sont les événements les plus importants de cette période. Il convient de noter que depuis 1894, des changements radicaux se font jour dans la politique britannique au Moyen-Orient, comme la répartition des sphères d'influence dans la région, entre autres en Iran et dans l'Empire ottoman.

La période constitutionnelle et la chute des Qâdjârs

Les nombreux et coûteux voyages en Europe de Nâsseraddin Shâh sont



▲ *Mozzafereddin Shâh Qâdjâr, roi de Perse et Edward VII, roi d'Angleterre.*

financés à travers de nouvelles et lourdes taxes imposées par le chancelier Eyn-od-Dowleh et mènent finalement à des révoltes sociales et urbaines. Parallèlement, les idées libertaires et démocratiques, notamment diffusées par les révolutionnaires et combattants de la liberté russes réfugiés dans le Caucase après la révolution manquée de 1905, encouragent la lutte contre le régime autoritaire. Face à cette situation, les Anglais, inquiets pour leurs intérêts, estiment qu'il est temps d'impulser un changement fondamental à la situation politique en Iran gouverné par le roi et son premier ministre autocrate et manipulé par la Russie.

C'est ainsi qu'ils appuient en partie les demandes des 12 000 personnes qui se réfugient dans leur ambassade en juin 1906 à Téhéran lors d'une attaque des forces de sécurité. C'est notamment grâce à cet appui britannique que les mécontentements mènent à l'acceptation d'une monarchie parlementaire par Mozaffareddin Shâh en août 1906.

Malgré son opposition aux constitutionnalistes et la chaîne des événements ayant mené à la Révolution, sous la pression de la Grande-Bretagne et de la Russie qui essaient de le convaincre de se soumettre aux aspirations des constitutionnalistes, Mohammad Ali Shâh, le successeur au tempérament despotique de Mozaffereddin Shâh, consent à la mise en place du nouveau parlement, bien que les événements ultérieurs aient mené à son abdication au profit de son fils, héritier du trône Ahmad Mirzâ (devenant Ahmad Shâh).

La protection partielle offerte par les Britanniques aux révolutionnaires durant la Révolution leur attire une certaine bienveillance populaire, qu'ils perdent très rapidement dès 1907 en partageant l'Iran en zones d'influence, notamment avec la Russie.

L'inquiétude de la Grande-Bretagne, durant la période constitutionnelle, d'une éventuelle alliance entre l'Allemagne et la Russie la pousse à ne pas réagir face à la plupart des mesures adoptées par la Russie en Iran. Pendant cette période nommée celle de la Paix Armée, la politique de la Grande-Bretagne consiste

▲ *Ahmad Shâh Qâdjâr et le Britannique Lord Curzon, secrétaire d'Etat des Affaires étrangères.*

à soutenir ses politiciens favoris surtout dans les provinces du sud où l'industrie pétrolière nouvellement instaurée acquiert une importance progressive.

Outre les événements issus de la Première Guerre mondiale, avec la Révolution bolchévique en 1917 et le retrait ultérieur des forces militaires russes de l'Iran en 1918, la Grande-Bretagne devient la puissance inégalée en Iran contre une armée ottomane qui ne peut plus être considérée comme un dangereux adversaire. Ainsi, la position de puissance de la Grande-Bretagne atteint un niveau sans précédent et elle essaie d'être le maître incontesté de l'Iran.

Après la Première Guerre mondiale et la chute de la Russie tsariste, l'Angleterre, ayant gagné la guerre mondiale, devient l'empire le plus puissant du monde, étendant considérablement sa sphère d'influence notamment en Iran, au Moyen-Orient et dans le Caucase et le Turkestan. Durant cette période, Lord Curzon, secrétaire britannique aux Affaires étrangères, parfois considéré comme le politicien anglais personnifiant le mieux la quintessence de la politique coloniale britannique, propose des plans ambitieux pour asseoir la domination totale de la Grande-Bretagne sur l'Asie. A ce moment-là, les efforts de la Grande-Bretagne consistent à mettre l'Iran sous protectorat britannique, suivant l'accord Vossough-od-Dowleh et Percy Cox.

Les Pahlavi

Le règne de Rezâ Shâh Pahlavi

Dans la mémoire historique de la nation iranienne, le rôle de la Grande-Bretagne dans la prise du pouvoir par Rezâ Pahlavi est clair. De nombreux facteurs internationaux et régionaux conduisent les Britanniques à l'idée de soutenir un changement de régime en Iran au profit d'un pouvoir centralisé. L'objectif principal des Anglais est alors de créer un barrage contre le communisme. La Grande-Bretagne est ainsi le premier pays à reconnaître la nouvelle dynastie iranienne, à condition que celle-ci respecte les contrats et les obligations de l'Iran à son encontre.

Même si Rezâ Shâh doit son accession au pouvoir au soutien de l'Angleterre, il existe des indices permettant d'affirmer qu'après avoir stabilisé son règne en supprimant la noblesse féodale et les dissidents favorables au régime constitutionnel antérieur dans le but de fonder un pouvoir central despotique, il a néanmoins parfois adopté des mesures qui ont déplu aux Anglais. Parmi ces questions, on peut citer celle qui concerne le pétrole iranien dont le règlement en 1932 nécessite l'intervention du secrétaire général de la Société des Nations.

> La protection partielle offerte par les Britanniques aux révolutionnaires durant la Révolution leur attire une certaine bienveillance populaire, qu'ils perdent très rapidement dès 1907 en partageant l'Iran en zones d'influence, notamment avec la Russie.

Il convient de noter que certains historiens estiment que Rezâ Shâh avait l'intention, à partir de 1925, de développer la coopération avec l'Allemagne avec l'avis favorable des Britanniques, qui craignaient de voir l'Allemagne plonger dans le communisme.

Le règne de Mohammad Rezâ Shâh Pahlavi

Les relations entre les deux pays se

déroulent avec en toile de fond un nouveau contexte historique. D'une part, cette ère voit l'émergence d'une nouvelle puissance mondiale (les Etats-Unis) et de l'autre, la victoire des mouvements populaires contre la colonisation en Asie après la Seconde Guerre mondiale. Ces mouvements mènent à l'indépendance de l'Inde, du Pakistan, de la Birmanie en été 1947, et initient dans cette partie du monde l'effondrement de l'empire colonial britannique déjà très affaibli par la guerre. Parmi les événements de cette période, on peut citer la nationalisation de l'industrie pétrolière iranienne et le rôle du Premier ministre libéral et nationaliste, Mohammad Mossadegh.

Dans la mémoire historique de la nation iranienne, le rôle de la Grande-Bretagne dans la prise du pouvoir par Rezâ Pahlavi est clair. De nombreux facteurs internationaux et régionaux conduisent les Britanniques à l'idée de soutenir un changement de régime en Iran au profit d'un pouvoir centralisé. L'objectif principal des Anglais est alors de créer un barrage contre le communisme.

La politique de l'équilibre négatif adoptée par Mossadegh, qui consiste à ne pas être favorable ni aux aspirations coloniales de l'impérialisme américain ni aux ambitions soviétiques visant à faire de l'Iran un pays satellite communiste, se concrétise à travers ses positions intransigeantes, en particulier concernant l'exploitation des ressources énergétiques iraniennes. Le mouvement de nationalisation du pétrole qu'il entame avec succès est confronté dès le départ à une très forte résistance britannique, suivie par d'autres puissances impérialistes qui veulent garder leur mainmise sur le pétrole iranien.

L'intransigeance de Mossadegh, issue de sa politique d'équilibre négatif, génère l'antagonisme des Britanniques qui tentent par divers moyens de l'éliminer avant de passer aux mesures suivantes: le forcer à démissionner pour le remplacer par des politiciens pro-britanniques, faire appel aux instances internationales qu'ils contrôlent en partie afin de faire plier le gouvernement iranien, concevoir et appliquer des sanctions et un embargo économique accompagnés d'intimidations militaires, organiser un coup d'Etat pour renverser le gouvernement.

Ce qui est important à noter sur ce point est que les Etats-Unis soutiennent dans un premier temps la nationalisation de l'industrie pétrolière iranienne, même s'il s'agit pour eux de se donner la possibilité d'intervenir sous le prétexte de médiation. Mais l'influence britannique est alors suffisamment importante outre-Atlantique pour convaincre les Américains de la nécessité d'un coup d'Etat en Iran.

Après la stabilisation de son pouvoir



▲ *Shâpour Reporter, responsable exécutif du coup d'Etat de 1953 et antenne locale de la Secret Intelligence Service, et Sir Denis Wright, le Consul britannique, accueillant la délégation de la compagnie Shell venue en Iran pour signer un consortium pétrolier, avril 1954.*

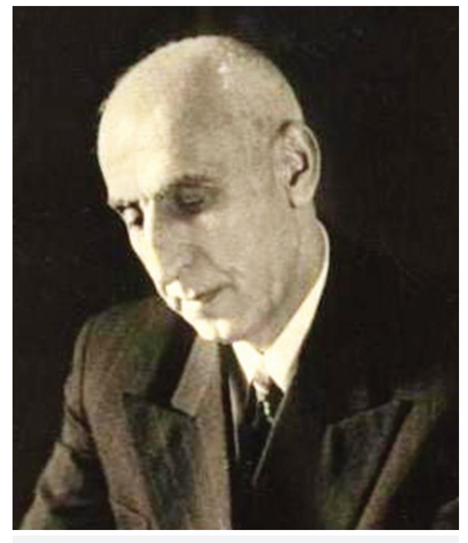
après le coup d'Etat anglo-américain de 1953, Mohammad Rezâ Pahlavi développe prioritairement les relations multilatérales avec ces deux pays (en particulier avec les Etats-Unis). Sa politique appelée nationalisme positif et qui consiste à être optimiste dans les relations avec le monde extérieur, notamment les puissances occidentales, et à chercher à assurer la sécurité nationale au travers d'une proximité croissante avec le bloc de l'Ouest, rapproche l'Iran de la Grande-Bretagne. Cependant, ses prises de position concernant les ressources pétrolières engendrent progressivement un malaise du côté britannique.

Après la Seconde Guerre mondiale et pour des raisons économiques, les Britanniques se voient forcés de se retirer militairement du golfe Persique et de devoir se préparer à accorder leur indépendance aux émirats arabes de la région. L'Iran du Shâh Pahlavi proteste contre le retrait des forces britanniques, arguant de l'incertitude de l'avenir de la région au vu du danger communiste et celui représenté par les partisans de Nasser en Egypte, mais il est rassuré par les Anglo-Américains qui lui attribuent le rôle de gendarme régional.

Précisons cependant que vers la fin de son règne, lors des débuts de la Révolution islamique, le Shâh attribue l'instabilité de son règne aux Britanniques, en raison de son opposition à la politique de la Grande-Bretagne pendant les dernières années de son règne.

La République islamique d'Iran et le Royaume-Uni

Après la Révolution islamique, les relations anglo-iraniennes se tendent en raison de l'absence d'acceptation de la nouvelle réalité politique et sociale de l'Iran par les Britanniques, et leur inimitié à l'égard de la jeune République.



▲ *Mohammad Mossadegh*

Parmi les principaux thèmes de cette période, on peut citer la politique du gouvernement britannique pour soutenir l'Irak pendant la guerre Iran-Irak. Certains des documents publiés au Royaume-Uni ont confirmé l'importance de ces efforts, basés sur les déclarations notamment de Ben Valys du Parti conservateur. Une autre question ayant été source de troubles dans les relations entre les deux pays est celle de l'écrivain britannique d'origine indienne Salman Rushdie.

> Les Etats-Unis soutiennent dans un premier temps la nationalisation de l'industrie pétrolière iranienne, même s'il s'agit pour eux de se donner la possibilité d'intervenir sous le prétexte de médiation. Mais l'influence britannique est alors suffisamment importante outre-Atlantique pour convaincre les Américains de la nécessité d'un coup d'Etat en Iran.

En outre, toujours après la Révolution, l'histoire des relations bilatérales entre

l'Iran et la Grande-Bretagne a été, plusieurs fois, marquée par des ruptures dont la reprise fut parfois à l'initiative iranienne, parfois anglaise. La dernière grande tension suit les événements de l'ambassade britannique à Téhéran en novembre 2011 pour offrir de réels motifs de la suspension des relations avec la Grande-Bretagne, conduisant également à l'expulsion du nouvel ambassadeur britannique à Téhéran. En résumé, durant les trois dernières décennies, les relations entre l'Iran et le Royaume-Uni sont globalement marquées par la dimension conflictuelle de l'approche britannique envers la République islamique, due en particulier à la capacité d'influence de l'Iran contre les intérêts de la Grande-Bretagne dans la région. Par conséquent, la Grande-Bretagne a toujours investi des efforts visant à saper la République islamique ou intensifier la pression pour la perpétuation de rapports hostiles entre les deux pays.

La Grande-Bretagne: une tendance au déclin

Pour comprendre l'évolution de la puissance britannique dans l'arène internationale, il faut d'abord noter que, fondamentalement, le pouvoir, l'influence et la position du Royaume-Uni ont sérieusement fluctué, puis décliné tout au long de la période abordée dans cet article. Au XXe siècle, la Seconde Guerre mondiale et ses séquelles, la montée d'une grande puissance comme les Etats-Unis et l'obsolescence de sa stratégie de présence directe dans les colonies, forcent la Grande-Bretagne à changer sa politique. En outre, le retrait de ses forces militaires d'un peu partout dans le monde, entre autres du golfe Persique et de l'est de Suez, la déclasse de son rang de puissance coloniale mondiale. Plus récemment, la montée en puissance d'autres pouvoirs européens et la création de l'Union Européenne ont contribué à davantage éclipser la présence et l'influence de la Grande-Bretagne sur la scène internationale.

En période actuelle de crise économique et financière profonde, le Royaume-Uni connaît une nouvelle phase d'amoindrissement de son influence. La crise économique internationale a conduit les décideurs britanniques à investir dans



▲ *Préparation pour la parade militaire russo-britannique conjointe à Téhéran.*

la recherche d'une solution pour la reconstruction de l'économie britannique. L'une des raisons pour lesquelles la Grande-Bretagne souffre particulièrement de la crise économique est sa structure non-industrielle, qui a transformé Londres en centre international d'activités commerciales, alors que des pays comme l'Allemagne et la France ont su conserver en partie leur économie basée sur leur production nationale. Il existe bien entendu une relation directe entre situation économique et puissance politique internationale. On peut voir dans les discours des membres du parti conservateur, avant et après leur ascension au pouvoir, des allusions à cette équation, entre autres quand ils déclarent qu'au regard de sa situation économique, la Grande-Bretagne ne possède plus les moyens de maintenir sa présence en Afghanistan, ni de continuer ses autres programmes hasardeux sur la scène internationale.

La solution de pointe: une diplomatie active

L'étude des relations historiques et contemporaines entre la Grande-Bretagne et l'Iran permet de dégager deux points fondamentaux les caractérisant: le premier est l'impérialisme et la vision utilitairiste britannique vis-à-vis de l'Iran, et la seconde, conséquence de la première, est un pessimisme très fort et la méfiance des Iraniens, qu'il s'agisse du gouvernement ou de ses habitants, envers les objectifs déclarés ou non de la Grande-Bretagne. Ces sentiments trouvent leurs racines dans le passé historique des relations entre deux pays et peuvent être considérés comme constituant un obstacle au rétablissement de relations saines et pérennes.

Cependant, les relations de ces dernières années entre les deux pays ont été marquées par une volonté d'ouverture, particulièrement dans un contexte post-sanction, et à un refus partagé de prises de positions extrêmes. L'attitude souvent négative de la Grande-Bretagne à l'encontre de la République Islamique de l'Iran également suivie par d'autres membres de l'Union européenne est entre autres motivée par les investissements britanniques dans les monarchies du golfe Persique, lesquels se positionnent généralement en adversaires sur le plan politique et économique de l'Iran, notamment au travers de la question des ressources énergétiques ou des conflits confessionnels. Il n'est pas difficile de constater que ces Etats qui, en échange d'offres et d'opportunités d'investissement pour les Britanniques, exigent en contrepartie de la Grande-Bretagne de faire pression sur l'Iran. Ces facteurs géopolitiques sont à prendre en compte pour une analyse sérieuse des perspectives concernant le rétablissement de véritables relations bilatérales à l'heure actuelle. ■



▲ *L'invasion d'Abâdân par les troupes britanniques et leur entrée dans la raffinerie de la ville.*

Bibliographie:

- Houshang Mahdavi, Abdolrezâ, *Târikh-e ravâbet-e khâreji-e Irân* (Histoire des relations étrangères de l'Iran), éd. Amir Kabir, Téhéran, 2006.
- Clawson Patrick, *Eternal Iran*, Palgrave, 2005.
- Sahbi, Mohammad, "Ravâbet-e Irân va Britâniâ, tchâlesh-hâye gozashteh va hâl" (Les relations irano-britanniques: les défis du passé et du présent", *Faslnâmeh-ye siâsat-e khâreji* (Revue trimestrielle de politique étrangère), été 2012.



Les écoles anglaises en Perse au cours de l'histoire*

Roshanak Danaei

Présentes dès le XIXe siècle, les écoles anglaises en Perse ont été principalement fondées par des organisations missionnaires, et plus particulièrement la Church Missionary Society (CMS). En 1869, le missionnaire Robert Bruce et son épouse, en route vers l'Inde, décident de rester quelque temps en Perse en vue d'approfondir leur connaissance du persan. Ils demeurent à Jolfâ, à la périphérie d'Ispahan, où les étrangers étaient autorisés à résider. Pendant leur séjour en Perse, le pays est touché par une famine sévère en 1871 et 1872. Avec l'aide financière de l'Allemagne, Bruce et sa femme décident de fonder un petit orphelinat et une école ouverte à la fois aux musulmans et aux chrétiens arméniens. L'établissement devient un internat pour jeunes garçons chrétiens en 1895, avant d'être fermé deux ans plus tard. Parallèlement, à la demande de la communauté arménienne, les Bruce fondent plusieurs autres écoles pour garçons et filles. La première école pour garçons est gérée par des Arméniens, tandis que la première école pour filles est dirigée par Emily Bruce jusqu'en 1884. Cette même année, Isabella Read, de la Société de la Promotion de l'Education des Femmes en Orient, la rejoint. La CMS commence officiellement à développer ses activités en Perse à partir de 1875 d'abord à Jolfâ, puis à Ispahan même, et ensuite dans les villes de Kermân, Yazd et Shirâz.

Avant de fonder des écoles, les Bruce donnent des cours informels ouverts aux garçons et filles iraniens, mais du fait de l'interdiction des dignitaires religieux locaux faite aux garçons musulmans de s'inscrire, leur présence reste sporadique jusqu'en 1895. A partir de cette année, pour la première fois, 35 garçons suivent les cours pendant une année entière sans interruption. La présence de garçons musulmans au sein de ces établissements continue de susciter agitations et troubles pendant plusieurs décennies. En 1904, l'école des garçons est transférée à Ispahan tandis que l'école des filles, où l'on dispense une éducation classique ainsi que des cours de couture et de cuisine, continue ses activités à Jolfâ jusqu'en 1912, date à laquelle elle est également transférée à Ispahan dans de nouveaux bâtiments. Un an plus tard, une section lycée et un pensionnat viennent compléter l'école des garçons. Un dénommé William Thompson vient en Iran et occupe les fonctions de principal de cet établissement en 1914. Il assume cette responsabilité jusqu'en 1935, date à laquelle il est nommé évêque de l'Eglise anglicane en Iran. Peu de temps après son arrivée en Iran, l'école des garçons déménage dans de nouveaux bâtiments en 1915 et est rebaptisée Stuart Memorial College (SMC) en mémoire de l'évêque Stuart, premier évêque anglais missionnaire en Iran. En l'absence des missionnaires du fait de la Première Guerre mondiale, les bâtiments sont saccagés entre 1915 et 1916, suscitant de nombreuses plaintes de la part des ecclésiastiques restés sur place. Le SMC, qui comprend alors à la fois une école primaire, un collège et un lycée, est de nouveau ouvert en 1921 et voit se développer ses activités et son influence à la fois en Perse et à l'étranger, où il était considéré comme étant l'école missionnaire dispensant un enseignement de qualité. En 1939, le collège est incorporé, avec d'autres écoles étrangères, au système éducatif de la Perse et continue ses activités en tant que lycée Adab. Il est réorganisé selon le système persan, et l'ensemble des professeurs et personnels anglais sont remplacés par des Iraniens. L'école pour filles connait un important développement de ses activités en 1923 sous l'impulsion de Mademoiselle Jessie Biggs, et donne des emplois consistant essentiellement en des travaux artisanaux à de nombreuses jeunes femmes pour la plupart issues de l'orphelinat dépendant de la même école.

A la fin du XIXe siècle, la CMS commence



▲ *Ecole catholique de Tabriz*

également à ouvrir des établissements dans d'autres villes. En 1900, le révérend Malcolm Napier inaugure ainsi une école pour garçons à Yazd, tandis que Mademoiselle Mary Bird y ouvre une école primaire pour filles peu de temps après. Avant 1907, ces deux écoles accueillent à la fois des élèves zoroastriens et musulmans. A Kermân, une école pour garçons ouvre peu après l'arrivée des missionnaires en Iran en 1897. Mais l'enseignement peine à continuer du fait de certaines oppositions locales et du manque récurrent de personnel. Une école pour filles est ouverte en 1921 sous la direction de Mademoiselle Janet Woodroffe, qui continue de diriger l'école en tant que principale jusque dans les années 1940. Le révérend Walter Rice, qui encadre les missionnaires présents à Shirâz au début du XXe siècle, ouvre une école pour garçons dans cette même ville en 1900. L'école reste active jusqu'en 1911, année où la présence de missionnaires sur place prend momentanément fin. La CMS recommence ses activités à Shirâz en 1923, et trois ans plus tard, Mademoiselle Ella Gerrard, une Anglaise vivant en Iran, y ouvre une école pour filles.

Ces écoles doivent faire face à divers types d'opposition selon les époques et le contexte politico-religieux de la Perse. Cependant, la majorité continue son



▲ *Le missionnaire Robert Bruce*



▲ *Stuart Memorial College à Ispahan*

Avec l'aide financière de l'Allemagne, Bruce et sa femme décident de fonder un petit orphelinat et une école ouverte à la fois aux musulmans et aux chrétiens arméniens. L'établissement devient un internat pour jeunes garçons chrétiens en 1895

activité et le travail éducatif de la CMS est en plein essor en 1920. En 1923, les missionnaires envisagent de définir plus précisément les règles et examens afin de pouvoir maintenir une haute qualité d'enseignement face aux écoles gouvernementales nouvellement ouvertes. Cependant, à la fin des années 1920, certaines inquiétudes se font jour en raison de la nouvelle loi gouvernementale prévoyant d'inclure l'enseignement de la religion musulmane dans les programmes des écoles étrangères. Au même moment, le nationalisme, les sentiments anti-étrangers en Perse ainsi que la centralisation accrue de la politique éducative du gouvernement imposent des restrictions sévères aux écoles étrangères et les menacent même de fermeture. Au cours des années suivantes, les sections primaires de ces écoles étrangères sont fermées sous la contrainte. Cette mesure a particulièrement affecté la SMC qui



▲ *Gravure d'une école anglaise en Iran, avec le maître arménien Napier Malcom et des élèves musulmans, oeuvre de Mirzâ Abolghâssem Yazdi*



▲ *Eglise anglicane Simon le Zélote, Fârs*

avait, depuis 1931, agrandi son école primaire et ses activités. Les collèges continuent leurs activités jusqu'en 1941, date où les politiques de nationalisation du gouvernement aboutissent à la fermeture complète de la plupart des écoles étrangères, y compris de la SMC.

Ainsi, au début des années 1940, la quasi totalité des écoles étrangères sont fermées hormis les trois écoles de filles d'Ispahan, de Yazd et de Shirâz dont les principaux étaient tous des ressortissants persans. À Ispahan, le Stileman Memorial College, mieux connu sous le nom de Dabirestân-e Behesht Ayin, et à Yazd le Dabirestân-e Izad-Peymân sont rachetés par le gouvernement. Cependant, ces écoles continuent leurs activités sous la direction de deux sœurs missionnaires, Armenouhie et Nevarth Aïdine. Enfin, le Dabirestân-e Mehr-e Âyin à Shirâz est racheté par son principal, Ella Gerrard, et l'Etat le reconnaît ensuite comme une école indépendante. Ces établissements continuent à dispenser leur enseignement jusqu'à l'époque des crises liées à la nationalisation du pétrole au début des années 1950. A cette époque, il règne au sein de la société un fort sentiment antibritannique, en conséquence de quoi les deux sœurs Aïdine sont révoquées de leurs fonctions, et Ella Gerrard se voit contrainte de vendre Mehr-e Âyin.

> Ces écoles doivent faire face à divers types d'opposition selon les époques et le contexte politico-religieux de la Perse. Cependant, la majorité continue son activité et le travail éducatif de la CMS est en plein essor en 1920. En 1923, les missionnaires envisagent de définir plus précisément les règles et examens afin de pouvoir maintenir une haute qualité d'enseignement face aux écoles gouvernementales nouvellement ouvertes.

A la suite de l'iranisation des missions religieuses étrangères en 1961, écoles primaires, écoles secondaires et lycées se retrouvent tous sous la direction



▲*Lycée Adab à Ispahan*

d'Iraniens. Une importante aide sociale est alors apportée notamment aux hommes et aux femmes aveugles par les chrétiens persans, qui emploient aussi des missionnaires allemands, hollandais, et anglais pour les aider. La maison Nour-e Âyin à Ispahan, qui était destinée aux jeunes filles et femmes aveugles, reste sous le contrôle d'une mission chrétienne anglaise jusqu'en 1987, date à laquelle le gouvernement islamique la prend sous sa houlette.

A part la CMS, d'autres organisations missionnaires anglaises ont également dirigé des écoles en Iran. Par exemple, une mission établie dans le nord-ouest de l'Iran en 1886 était à la charge de l'archevêque de Canterbury. Il existait également un certain nombre d'écoles à Ourmia et dans les régions environnantes avant 1888. Cependant, cette mission n'a jamais connu un important développement; ses ressources étant limitées, elle a été fermée au début de la Première Guerre mondiale. Une autre organisation religieuse anglaise importante de l'époque était la Churches Mission to the Jews (Mission d'Eglises des Juifs) qui a commencé ses activités en Perse en 1844. La CMJ était alors la seule organisation à avoir fondé des écoles anglaises à Téhéran. A part ces dernières, il n'y avait à Téhéran aucune école anglaise hormis celle de l'ambassade qui n'était destinée qu'aux enfants étrangers. Cette école ouverte au XXe siècle accueillait les enfants des hauts fonctionnaires gouvernementaux et d'autres employés britanniques en Perse, et l'éducation y était conforme aux normes britanniques. Le travail éducatif de la CMJ dirigé par Mirzâ Nourollâh et le révérend James Garland a commencé d'abord à Téhéran et à Ispahan (Jolfâ et Joubârâ) à partir de 1890. L'existence des écoles à Ispahan était précaire et finalement, les politiques défavorables du gouvernement ont abouti à leur fermeture à la fin des années 1920. Cependant, les écoles de garçons de la CMJ et de filles à Téhéran, respectivement dirigées par le révérend Jalinous Hakim et Mademoiselle Gertrude Nourollah, ont continué leurs activités même sous la révolution islamique de 1979. Actuellement, une école anglaise située au sein de l'ambassade poursuit ses activités éducatives en Iran. ■

▲ *Mesdames Ardalân, Aïdin et Isak au sein d'un pensionnat anglais pour filles en Iran*

* http://www.iranicaonline.org/articles/great-britain-xv

Téhéran/Londres: Perspective d'une ouverture économique?

Babak Ershadi

La Grande-Bretagne était l'un des interlocuteurs de Téhéran dans le marathon des négociations portant sur le nucléaire civil iranien. Les accords de Vienne conclus en juillet 2015 et la mise en application de ces accords dès janvier 2016 semblent changer la donne de la possibilité d'une détente et d'une coopération (d'ailleurs inscrite dans le texte des accords de Vienne) dans divers domaines : nucléaire, économique, politique et sécuritaire.

Dans le présent article, nous nous dispenserons de reprendre les déclarations des ministres des Affaires étrangères lors des conférences de presse conjointes, et essaierons d'écouter les acteurs économiques et les représentants des entreprises qui estiment globalement qu'une ouverture économique et commerciale dépend, certes, d'une bonne entente politique, mais aussi peut, à long terme, la renforcer à son tour.

Au-delà des enjeux nucléaires, l'accord signé à Vienne entre l'Iran et les six grandes puissances (dont la Grande-Bretagne) ouvre de nouvelles opportunités commerciales et économiques, non seulement pour l'Iran mais pour tout le monde. **Le 14 juillet 2015**, un accord historique a été signé entre l'Iran et les six pays du P5+1. Ce groupe de pays (les cinq membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU + l'Allemagne) était engagé depuis 2006 dans d'âpres négociations avec l'Iran au sujet de son programme nucléaire pacifique, soupçonnant à tort l'existence d'un volet militaire dans les activités atomiques de l'Iran.

Finalement, en échange de la levée des sanctions injustement imposées à son économie, Téhéran a donné des garanties concernant le caractère non militaire de son programme nucléaire. Cet accord sera vérifié et contrôlé pendant la durée de ce contrat par l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA), organisme onusien chargé, entre autres, de la sûreté atomique internationale.

Mais au-delà de la question de la sécurité nucléaire, la levée des sanctions entraîne une redistribution des cartes au niveau diplomatique, économique et commercial. Les puissances qui essayaient de mettre l'Iran à l'écart se mettent désormais à le courtiser, conscientes du poids que le pays représente sur divers plans. En effet, Téhéran a réussi à s'imposer comme un pilier géopolitique à la fois d'un point de vue économique et géopolitique.

La levée des sanctions liées au programme nucléaire iranien a eu lieu en janvier 2016, et à l'unique condition que l'Iran respecte ses engagements. Mais l'Iran ne sera pas seul à profiter de cette ouverture. Devant les opportunités nouvelles qui s'ouvrent, tous les pays souhaitent une part. L'Iran dispose de ressources naturelles, d'un emplacement stratégique, de ressources humaines hautement qualifiées par comparaison avec ses voisins régionaux, mais aussi d'un marché de 80 millions d'habitants.

Tous les pays n'ont pas vécu le régime des sanctions anti-iraniennes de la même manière. Le retour vers l'Iran sera certainement le plus difficile pour les Etats-Unis, les relations diplomatiques entre Téhéran et Washington étant interrompues depuis 1979. Dans ce contexte, la diplomatie américaine devra donc prendre son temps en espérant pouvoir éventuellement regagner la confiance perdue des Iraniens, pour pouvoir

retisser d'une manière limitée des liens diplomatiques et commerciaux fiables avec l'Iran.

L'Iran ne sera pas seul à profiter de cette ouverture. Devant les opportunités nouvelles qui s'ouvrent, tous les pays souhaitent une part. L'Iran dispose de ressources naturelles, d'un emplacement stratégique, de ressources humaines hautement qualifiées par comparaison avec ses voisins régionaux, mais aussi d'un marché de 80 millions d'habitants.

En ce qui concerne la Chine, entre 2011 et 2015, les parts de marchés chinoises en Iran sont passées de 1 à 11%.[1] Leur retard en la matière sera difficile à rattraper pour les pays européens qui étaient depuis longtemps partenaires économiques et commerciaux de différents secteurs iraniens. Mais l'Europe a tout de même des atouts sur le marché iranien. Car même si elles ont beaucoup perdu à la suite du régime des sanctions, les entreprises européennes ont une grande histoire commerciale avec l'Iran, qui devrait faciliter leur retour.

Après les accords du 14 juillet 2015, le Royaume-Uni a très vite rouvert son ambassade à Téhéran. Il faut dire que la diplomatie anglaise était prête d'avance pour l'ouverture iranienne. Les diplomates et hommes d'affaires anglais sont représentés dans toutes les institutions qui sont au centre des négociations commerciales avec l'Iran, sous forme des fameuses «délégations politiques et commerciales» qui accompagnent les ministres lors de leurs déplacements officiels.

Norman Lamont, ancien ministre des Finances, préside aujourd'hui la Chambre de commerce irano-britannique (British Iranian Chamber of Commerce). Récemment nommé par le Premier ministre David Cameron comme émissaire commercial de la Grande-Bretagne auprès de l'Iran, M. Lamont a déclaré récemment, dans une interview avec *The Independent*, que le marché iranien est le plus grand marché émergeant depuis l'effondrement de l'Union soviétique il y a 25 ans.[2] Dans cette



▲ *Conclusion des accords nucléaires à Vienne le 14 juillet 2015.*

interview, le président de la Chambre de commerce irano-britannique a précisé que l'Iran possède la quatrième grande réserve mondiale de pétrole et la deuxième grande réserve mondiale de gaz naturel, d'où son potentiel de devenir une superpuissance dans le domaine de l'énergie. Cependant, il a souligné que l'économie nationale de l'Iran ne se limitait pas au secteur de l'énergie, en évoquant notamment la capacité iranienne de fournir du cuivre, du zinc et de l'aluminium, et n'a pas manqué de préciser que contrairement à la plupart des producteurs de pétrole dans la région, l'Iran s'est doté d'infrastructures économiques et industrielles plus variées. Mais Norman Lamont estime que les relations commerciales et économiques de son pays avec l'Iran sont très restreintes et rappelle que la valeur des échanges irano-britanniques ne représente actuellement qu'un vingtième des échanges entre l'Iran et l'Allemagne. "*Nos échanges avec Téhéran sont même inférieurs à ceux des Etats-Unis avec l'Iran. Or, c'était Washington qui nous avait interdit les échanges avec nos partenaires iraniens*"[3], déplore le président de la Chambre de commerce irano-britannique.

D'après lui qui représente, en raison de son poste à la tête de la British Iranian Chamber of Commerce, les intérêts des entreprises commerciales, industrielles et de service désireuses de développer leurs activités en Iran, l'économie a été longtemps otage des considérations d'ordre politique. Il rejette les accusations des milieux politiques et médiatiques à propos d'un quelconque rôle négatif de l'Iran par rapport aux évolutions du Moyen-Orient: "*Pour moi, la version que l'Occident suggère est inadmissible. On accuse Téhéran d'intervention dans les affaires intérieures d'autres pays. Or, personne ne dit la même chose à propos de Riyad, quant à l'intervention militaire au Yémen ou le soutien financier aux rebelles syriens* (…) *Ce n'est pas la faute des Iraniens s'ils ont de bonnes relations avec leurs voisins irakiens. L'influence régionale accrue de l'Iran s'explique par diverses raisons dont le comportement des Occidentaux qui ont, par exemple, attaqué l'Irak de Saddam Hussein en 2003.*"[4] Il estime que les entreprises britanniques attendent avec enthousiasme l'établissement de liens avec des partenaires iraniens.

Norman Lamont estime que les relations commerciales et économiques de son pays avec l'Iran sont très restreintes et rappelle que la valeur des échanges irano-britanniques ne représente actuellement qu'un vingtième des échanges entre l'Iran et l'Allemagne. "*Nos échanges avec Téhéran sont même inférieurs à ceux des Etats-Unis avec l'Iran. Or, c'était Washington qui nous avait interdit les échanges avec nos partenaires iraniens*".

D'après le président de la Chambre de commerce de la République islamique d'Iran, la question de la relance des échanges économiques et commerciaux avec la Grande-Bretagne est difficile et complexe par rapport aux autres pays. M. Mohsen Jalâlpour, élu en juin 2015 à la tête de la Chambre de commerce iranienne, rappelle que pendant les années de l'intensification des sanctions imposées avec injustice à l'Iran en raison du développement de son programme nucléaire civil, le gouvernement de Londres a exercé plus de pression sur l'économie iranienne par rapport aux autres pays européens, d'où la difficulté aujourd'hui d'une reprise de relations

normales avec les entreprises britanniques. Dans une interview avec le journal économique de Téhéran *Forsat-e Emrouz*, M. Jalâlpour a insisté sur un coût plus élevé à payer pour rétablir des liens économiques et commerciaux avec la Grande-Bretagne, mais il estime que malgré cette difficulté, le commerce avec les entreprises britanniques serait rentable pour les acteurs iraniens, à condition que dans le développement des affaires avec la Grande-Bretagne, l'accent soit mis sur les capacités effectives des deux parties.

"Avant de passer à tout autre chose, il vaut mieux nous concentrer sur le point fort des partenaires britanniques, c'est-à-dire les finances. Londres est l'un des plus grands centres financiers du monde, et nous avons besoin de nouvelles sources pour le financement de nos projets. A mon avis, pendant les années qui viennent, les acteurs iraniens devront concentrer leurs activités à la City."

"*D'abord, nous devons bien prendre en compte nos capacités. Notre pays est le point stable et sûr pour le développement des investissements dans une région dont la population s'élève à 400 millions d'habitants (dont 80 millions d'Iraniens). Nos contrats doivent être conclus selon une position de force étant donné l'importance de nos atouts*"[5], a-t-il souligné. En effet, après la réouverture des ambassades des deux pays à Londres et à Téhéran et la reprise des activités des services consulaires, bientôt, les hommes d'affaires iraniens et anglais n'auront plus besoin de faire une demande de visa dans un pays tiers et pourront bénéficier facilement de services consulaires directs.

D'après le président de la Chambre de commerce iranienne, dès mars 2016, les premières délégations d'hommes d'affaires et d'industriels iraniens se rendront à Londres pour examiner le terrain pour la reprise des affaires avec les entreprises britanniques. Dans ce domaine, il apparaît que la partie iranienne souhaite d'abord profiter des services dans lesquels les Anglais excellent: les finances. "*Avant de passer à tout autre chose, il vaut mieux nous concentrer sur le point fort des partenaires britanniques, c'est-à-dire les finances. Londres est l'un des plus grands centres financiers du monde, et nous avons besoin de nouvelles sources pour le financement de nos projets. A mon avis, pendant les années qui viennent, les acteurs iraniens devront concentrer leurs activités à la City*."[6] [7], a-t-il déclaré. C'est aussi l'opinion de certains hommes d'affaires iraniens qui estiment qu'il serait possible de coopérer avec les partenaires britanniques dans le domaine du financement de projets à l'intérieur de l'Iran, compte tenu du grand potentiel du marché financier de Londres, avant de passer à l'idée de l'application de projets industriels ou miniers conjoints avec les sociétés anglaises. Mais contrairement au président de la Chambre de commerce de la République islamique d'Iran, tous les acteurs économiques iraniens ne sont pas aussi optimistes concernant la perspective du



▲ *Norman Lamont, président de la British Iranian Chamber of Commerce.*

développement des affaires avec la Grande-Bretagne. Certains experts estiment qu'il est vrai que le développement des relations financières avec les grandes puissances économiques comme le Royaume-Uni serait bénéfique, mais soulignent que l'économie britannique est, d'un certain point de vue, une économie fermée aux investissements étrangers, car Londres fixe un plafond très strict à la présence du capital étranger sur son territoire. Par conséquent, toute activité financière en Grande-Bretagne devrait être définie de manière bien ciblée, d'où la nécessité d'une «feuille de route» précise et détaillée pour les transactions financières et économiques avec Londres. En ce qui concerne la présence britannique sur le marché iranien, les critiques mettent le doigt sur la fragilité éventuelle d'une économie nationale qui dépend encore des importations face à la participation d'une économie puissante comme celle de la Grande-Bretagne. C'est pour répondre à cette inquiétude que le gouvernement iranien élabore sa nouvelle stratégie de l'économie extérieure sur la base du transfert de capital, du savoir-faire, de la technologie et des services à l'intérieur du pays, sous la forme d'un partenariat avec les secteurs public et privé iraniens, au lieu de développer l'importation de produits manufacturés finis.

Par ailleurs, le vice-président de la Chambre de commerce anglo-iranienne à Téhéran, M. Amir Houshang Amini, croit que l'existence des relations économiques entre l'Iran et la Grande-Bretagne depuis cinq siècles peut servir de base solide à la reprise des affaires entre Téhéran et Londres. Il estime que la relance des relations économiques entre les deux pays permettra à l'Iran de renforcer également ses liens économiques et commerciaux avec les 56 pays membres du Commonwealth. "*L'inquiétude de la dépendance éventuelle aux importations ne s'est pas dissipée par le choix de la Grande-Bretagne, de la France ou de l'Allemagne en tant que principal partenaire économique au sein de l'Union européenne. Pour dissiper cette inquiétude, le choix doit être fait à l'intérieur du pays, dans la mesure où nous devons renforcer les infrastructures de la productivité nationale. Ce but ne*



▲ *Mohsen Jalâlpour, président de la Chambre de commerce iranienne.*

Le vice-président de la Chambre de commerce anglo-iranienne à Téhéran, M. Amir Houshang Amini, croit que l'existence des relations économiques entre l'Iran et la Grande-Bretagne depuis cinq siècles peut servir de base solide à la reprise des affaires entre Téhéran et Londres. Il estime que la relance des relations économiques entre les deux pays permettra à l'Iran de renforcer également ses liens économiques et commerciaux avec les 56 pays membres du Commonwealth.

sera certainement pas réalisé d'un jour à l'autre. Pour faciliter cette tâche, nous pouvons compter sur nos moyens intérieurs, mais aussi sur le transfert de capital et de savoir-faire de l'étranger. Cela prendra du temps, mais la poursuite du statu quo n'est pas non plus souhaitable"[8], a-t-il déclaré.

Un mois après la conclusion des accords nucléaires entre l'Iran et les grandes puissances en juillet 2015, le ministre britannique des Affaires étrangères, Philip Hammond, s'est déplacé à Téhéran le 23 août 2015. La presse internationale a qualifié cette visite officielle d'«historique» en faisant allusion au fait que c'était la première fois depuis douze ans (2003) qu'un secrétaire du Foreign Office se rendait en Iran. Pendant son déplacement à Téhéran, M. Hammond a rouvert officiellement l'ambassade de son pays dans la capitale iranienne. M. Hammond était accompagné par une délégation économique, et outre ses rencontres diplomatiques, il s'est entretenu avec le ministre iranien du Pétrole et le gouverneur de la Banque centrale de la République islamique d'Iran, des modalités d'une ouverture économique et commerciale entre les deux pays.

Le 3 février 2016, le ministre iranien des Affaires étrangères, Mohammad Javâd Zarif, a voyagé à Londres à l'invitation du Premier ministre britannique, David Cameron, pour participer à la Conférence des donateurs pour la Syrie. Là encore, la visite du ministre iranien - une première depuis douze ans - a été considérée par les médias comme «historique» et constituant un signe encourageant pour l'augmentation du volume des échanges commerciaux et des investissements bilatéraux dans le contexte prévalant après la levée des sanctions anti-iraniennes.[9]

Pendant les années de l'intensification du régime des sanctions occidentales contre l'Iran, les échanges entre l'Iran et les pays membres de l'Union européenne ont considérablement diminué. A présent, la Grande-Bretagne n'occupe pas une place significative dans le commerce extérieur de l'Iran avec les 28 pays membres de l'Union européenne. Selon les statistiques publiées par Eurostat[9], en 2011, la Grande-Bretagne avait importé des marchandises iraniennes pour une valeur totale de 420 millions d'euros. Après le renforcement du régime des sanctions contre l'Iran, ce chiffre a diminué pour atteindre 39 millions d'euros en 2014. Les importations britanniques vers l'Iran étaient de l'ordre de 203 millions d'euros en 2011 et ont baissé à 113 millions d'euros en 2014.

D'après les chiffres du fonds monétaire international (FMI), de 1980 à 2014, le PIB[10] iranien est passé de 101 à près de 404 milliards de dollars. Le FMI estime que le renforcement des liens entre l'Iran et l'international, ainsi que l'application de réformes structurelles dans le système économique pourraient faire augmenter le PIB iranien pour lui faire atteindre plus de 2500 milliards de dollars. Pour réaliser un tel objectif, l'Iran devra réduire le taux de dépendance de son économie nationale au pétrole et moderniser son industrie, son agriculture ainsi que ses autres secteurs économiques. Contrairement à la plupart des pays exportateurs de pétrole, l'économie iranienne se démarque depuis quelques années de l'économie de monoproduction. Le pays possède d'importantes infrastructures dans divers secteurs industriels, bien qu'ils aient besoin de modernisation et de développement pour renforcer leur compétitivité : automobile, ciment, acier,



▲ *MM. Zarif et Hammond, 30 septembre 2015 au siège de l'ONU à New York.*

construction, textile, électroménager, électronique, électricité, télécommunication, tourisme...

Les statistiques du FMI confirment que le PIB britannique est passé de 566 milliards de dollars en 1980 à 2945 milliards de dollars en 2014. Le commerce extérieur de la Grande-Bretagne a enregistré en 2014 près de 503 milliards de dollars pour les exportations et 802 milliards de dollars pour les importations (dont la majeure partie à l'intérieur de l'Union européenne). ■

1. *Iran Restarts Relationships With European Oil Clients*, in: *www.bloomberg.com*, 6 février 2016.
2. *L'Iran est le plus grand marché émergeant depuis l'effondrement de l'Union soviétique*, in: *www.irna.ir*, 25 janvier 2016.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Le commerce avec le Royaume-Uni est difficile mais bien rentable*, in: *www.tnews.ir*, 9 février 2016.
6.La rive nord de la Tamise, plus précisément l'actuelle City, a constitué l'origine de Londres. Quartier des affaires et de la finance, la City de Londres est l'une des places de marché les plus importantes au monde avec New-York et Tokyo.
7. *Op.cit.*, in: *www.tnews.ir*, 9 février 2016.
8. *Ibid.*
9. *Visit by Iran's foreign minister shows 'warming' relations with UK*, in: *www.theguardian.com*, 5 février 2016.
10. Eurostat est une direction générale de la Commission européenne chargée de l'information statistique à l'échelle communautaire.
11. Le produit intérieur brut (PIB) est un indicateur économique qui vise à quantifier (pour un pays et une année donnés) la valeur totale de la production de richesse effectuée par les agents économiques résidant à l'intérieur de ce territoire (ménages, entreprises, administrations publiques). Le PIB reflète donc l'activité économique interne d'un pays et la variation du PIB d'une période à l'autre est censée mesurer son taux de croissance économique.

Archéologie et fouilles archéologiques en Iran

avec un aperçu sur les relations archéologiques irano-britanniques des débuts au XXe siècle

Fâtemeh Dargazi*
Zeinab Golestâni

En tant que berceau de la civilisation humaine, le Moyen-Orient, et en particulier l'Iran, constitue l'un des principaux centres d'intérêt des explorateurs et des archéologues. Pendant presque trois siècles (1501-1786), la forte présence des Européens en Iran, ainsi que la méconnaissance des Iraniens de leur précieux héritage historique ont mené à la perte d'une grande partie des vestiges archéologiques iraniens qui ont été, généralement sans aucune autorisation, sortis de l'Iran. Pourtant, la Grande-Bretagne, avec sa longue présence en Iran, ne représente qu'une faible part de ce pillage. Malgré l'atteinte aux patrimoines matériels et immatériels culturels en Iran et en Mésopotamie, la présence étrangère, notamment européenne, a joué un rôle important dans la construction de l'identité culturelle des habitants de ces régions au travers des fouilles archéologiques et recherches historiques qu'elle a menées. De plus, tous les mouvements libéraux des époques suivantes, y compris le mouvement Constitutionnel iranien, se sont réclamés de l'identité millénaire à laquelle ils devaient leur gloire.



▲ *Découverte réalisée à Persépolis*

Aperçu historique sur l'archéologie en tant que science

L'archéologie, au sens actuel du terme, est vieille de moins de cent ans.[1] Même si une attention particulière est portée depuis longtemps aux antiquités[2], c'est après la Renaissance qu'une première perspective scientifique de ce sujet prend forme grâce au début des recherches historiques sur les origines des différentes civilisations. Les études archéologiques se divisent normalement en fouilles scientifiques et non-scientifiques. Ainsi, les documents les plus

50

anciens de l'archéologie non-scientifique, qui visent à l'accumulation des biens et des trésors cachés, renvoient aux VIe et VIIe siècles[3]. Durant la période romaine, l'Empire romain incitait son peuple à visiter les monuments historiques et consacrait un budget à la restauration de ces antiquités. On portait une attention si importante à ces patrimoines que l'on vota, lors des dernières années de l'Empire byzantin, une loi permettant aux habitants de démolir des bâtiments défigurant le paysage des antiquités.[4] Les études et les fouilles des touristes et des missionnaires appartiennent à cette catégorie d'archéologie non-scientifique.[5] En Europe, c'est à partir de la Renaissance, marquée par la rationalité et prenant ses distances avec l'Eglise, que l'intérêt croissant pour la découverte et la *mimésis* de l'Antiquité aboutissent à une valorisation progressive du patrimoine historique.[6] Au fil du temps, les efforts en vue de rassembler et protéger ce patrimoine mènent à la constitution de grandes collections de ces œuvres, mais aussi d'importantes associations telles que la «Society of Antiquaries of London»[7].

Cependant, l'archéologie scientifique date, selon certains chercheurs, de la seconde moitié du XVIe siècle, au moment où des aventuriers tels que John Leland commencent à inventorier et à lister les monuments historiques qu'ils visitent. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, considérant les antiquités comme des objets appartenant au passé, on s'efforce uniquement de les enregistrer et de les sauvegarder. Néanmoins, l'intérêt croissant pour les études historiques modifie cette perspective au XVIIe siècle, avec un John Aubrey qui, au lieu de cartographier tel bâtiment, tente d'en étudier la structure propre, et cela en vue de le *reconnaître*.



▲ *Bahram Gour représenté sur une tuile découverte à Tagh Bostân datant d'environ 1270, Victoria & Albert Museum*

A la fin du XIXe siècle, à la suite d'événements géopolitiques majeurs, les pays européens ressentent plus que jamais le besoin d'unions nationales, reliées à une nouvelle identité européenne. C'est pourquoi durant cette période, on se concentre plus sur la construction et l'inauguration de musées nationaux que sur la constitution de collections privées. Les recherches d'un Heinrich Schliemann ou d'un Sir Arthur Evans lancent l'archéologie de cette époque dans une quête d'informations sur la manière d'être-au-monde des sociétés qui vivaient dans un passé lointain.[8] C'est en ce sens que cette archéologie du XIXe siècle est considérée comme constituant les prémisses de l'archéologie scientifique.[9]

Au XXe siècle, à l'ombre des recherches de grands scientifiques tels que Pitt Rivers qui s'est penché sur l'évolution des productions humaines et en a tiré de nouvelles méthodes de

L'archéologie scientifique date, selon certains chercheurs, de la seconde moitié du XVIe siècle, au moment où des aventuriers tels que John Leland commencent à inventorier et à lister les monuments historiques qu'ils visitent. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, considérant les antiquités comme des objets appartenant au passé, on s'efforce uniquement de les enregistrer et de les sauvegarder. Néanmoins, l'intérêt croissant pour les études historiques modifie cette perspective au XVIIe siècle, avec un John Aubrey qui, au lieu de cartographier tel bâtiment, tente d'en étudier la structure propre, et cela en vue de le *reconnaître*.

fouilles[10], l'archéologie se passe désormais du rassemblement des collections d'antiquités pour se focaliser sur l'étude analytique des patrimoines matériaux. Dans les années 50 et 60, en même temps que l'émergence de nouvelles approches scientifiques et philosophiques, de nouvelles approches sur l'archéologie apparaissent[11] et conduisent à d'importants progrès dans les méthodes et moyens de datation des objets découverts.[12] Parallèlement, dans le domaine des études anthropologiques sur l'Antiquité, on parvient à reconstruire théoriquement des sociétés anciennes sur la base des données des archéologies économique, sociologique, et culturelle.[13] C'était ainsi que l'archéologie, débutant avec le simple effort de rassembler des biens matériels anciens, se transforme en une science analytique possédant sa propre méthodologie et tentant de reconstituer les modes de vie des sociétés dans différents contextes spatio-temporels.

▲ *Bol, céramique vitrée peinte, 1260-1350, Victoria & Albert Museum*

Les grandes explorations maritimes ainsi que la découverte de nouvelles civilisations[14] telles que les civilisations maya, aztèque et inca au-delà de l'Océan Atlantique, ainsi que les nombreux échanges commerciaux entre l'Occident et l'Orient ont de plus en plus poussé les Européens à mener des recherches sur ces grandes civilisations, leur émergence et leurs relations avec l'extérieur. Avant cela, les continuels échanges entre les nations antiques et la lecture de la Bible avaient attiré l'attention des Occidentaux vers l'Orient: l'Egypte, la Mésopotamie, le Plateau iranien, etc. Les expéditions maritimes et la découverte de la richesse des patrimoines indiens et chinois par les Européens ont également, à la même époque, contribué à l'essor des activités archéologiques, qui ont alors atteint une telle dimension qu'elles ne pouvaient plus rester dans un cadre de strictes recherches individuelles. Elles ont dès lors pris une dimension plus scientifique pour être menées dans le cadre d'instituts archéologiques, de musées, d'universités et d'associations religieuses.[15] L'intérêt croissant pour l'histoire des civilisations

en Asie a en outre exercé une influence considérable sur l'histoire coloniale de ces territoires. Voyant la nation européenne en tant qu'héritière des grandes civilisations grecque et romaine et le seul souverain légitime de la civilisation, la pensée philosophique de l'époque, notamment chez Hegel et Spengler, a été à l'origine d'une vaste exploration européenne dans le monde entier qui a abouti, politiquement, à la colonisation.

L'archéologie en Iran

Les féconds échanges commerciaux et politiques entre l'Occident et l'Orient, ainsi que l'existence d'une forte rivalité pour en tirer profit ont conduit les Occidentaux à s'intéresser de façon croissante aux nations orientales. Les intenses activités européennes, notamment britanniques et françaises, en Egypte et en Mésopotamie, ont rapidement attiré l'attention des Occidentaux vers un autre grand foyer de civilisation en Asie de l'ouest, à savoir l'Iran.

Tout au long de l'histoire iranienne, du fait de la situation géographique privilégiée de l'Iran, diverses ethnies ont traversé ou se sont implantées dans ce pays, dont la culture les a influencées tout en l'imprégnant de la leur. D'où l'importance de l'Iran dans les explorations archéologiques en Orient. Les documents iraniens attestent la présence des archéologues anglais, français et allemands dans le pays depuis le XIXe siècle.[16] Les activités archéologiques poursuivies en Iran ont été à la fois scientifiques et non-scientifiques. Offrant des distractions aux personnes aisées, les fouilles non-scientifiques ne visaient que la collecte d'objets antiques.[17] Les antiquités se vendaient à l'étranger, pendant cette période connue plutôt sous le nom d'«ère de méconnaissance»; les courtiers gouvernementaux s'occupant souvent du commerce des patrimoines culturels du pays. Ces objets ouvraient ensuite un vaste champ de recherches permettant aux Européens de mieux connaître l'histoire de l'Iran. Cependant, des expressions telles que «l'excavation» ou «le blanchissage de l'or» traduisent bien la motivation principale des activités archéologiques en Iran d'alors, à savoir le profit matériel.[18]



▲ *Bouteille en verre, 800-1000 ap. J.-C., Victoria & Albert Museum*

Le roi Nâssereddin Shâh Qâdjâr s'intéressait particulièrement aux fouilles archéologiques et aux antiquités[19] pour cette raison, tant et si bien qu'on le surnommait «le Roi découvreur de trésors»[20]. Cette approche non-scientifique a non seulement entraîné la destruction d'une partie des antiquités et des monuments historiques[21] du pays,



▲ *Gravure d'un homme mède sur une plaque d'or, Ve-IVe siècles av. J.-C. (Empire achéménide), Victoria & Albert Museum*

mais elle s'est également mise au service des pouvoirs royaux pour enrichir les trésoreries personnelles ou royales par des objets découverts, des butins de guerre, et aussi des cadeaux aux souverains d'autres pays.[22]

Lors de ses voyages en Europe, Nâssereddin Shâh est subjugué par les progrès sociaux, économiques et surtout culturels des sociétés européennes. De retour en Iran, il commence à accorder une grande importance à l'archéologie et à la restauration des monuments historiques.[23] C'est donc dans les années 1875-1877 qu'apparaissent les premières pratiques scientifiques d'excavation visant à des explorations archéologiques dans la province de Fârs.[24] Imitant les Européens, Nâssereddin Shâh inaugure deux musées: le Musée de l'histoire naturelle et le Musée du Vieux Téhéran.[25] Cependant, ces musées n'ont, à l'époque, que très peu été visités, vu l'ignorance et du roi et de sa cour des raisons de l'existence des musées en Occident. C'est à l'époque de ce roi qâdjâr, appelée aussi «l'ère des concessions», qu'un ingénieur français, Marcel-Auguste Dieulafoy, signe en 1885 un contrat de fouilles archéologiques avec le gouvernement iranien. Les recherches des époux Dieulafoy dans les vestiges de Taq-e Kasrâ (l'Arc de Khosrow) ainsi qu'à Dârâb, près de Suse, aboutissent à la découverte d'une Apadana[26], ce qui attire de plus en plus l'attention des Français vers le Plateau Iranien. D'où la signature d'un certain nombre d'accords archéologiques, parmi lesquels le contrat datant de 1895 permettant aux époux Dieulafoy d'explorer tout le territoire iranien, occupe une place de choix. Il s'agit en effet de la première autorisation légale de fouilles archéologiques dans l'ensemble de l'Iran accordée à un Etat étranger.

Après Nâssereddin Shâh, les tensions politiques et les problèmes économiques du pays à l'époque de Mozaffareddin Shâh éloignent ce roi qadjâr des affaires culturelles, y compris des questions liées à l'archéologie et à la protection des monuments historiques. Cependant, au même moment, l'esprit nationaliste du mouvement constitutionnel est à l'origine d'un projet de loi proposé à l'Assemblée nationale cherchant à annuler les autorisations de fouilles françaises en Iran (1911).[27] C'est dans cette perspective qu'apparaissent de nouveaux livres d'histoire iranienne. Cependant, ces activités restent limitées en raison des agitations politiques de l'époque.

La première collection nationale

54

d'antiquités et d'objets d'art est rassemblée en 1916 par le Ministère de l'Education dans le «Musée d'Iran», un bâtiment proche du Dâr-ol-Fonoun (école polytechnique). En 1917, le Bureau des antiquités, dépendant du ministère de l'Education, commence ses activités qui restent néanmoins limitées.

L'association des patrimoines nationaux est créée en 1922 par un certain nombre de diplomates, parmi lesquels nous pouvons citer Ernst Emil Herzfeld[28] et Rezâ Khân, alors Chancelier, avec la volonté affichée de protéger l'héritage archéologique du pays. En 1927, on vote la préparation de l'annulation de l'autorisation des fouilles françaises sur l'intégralité du territoire iranien.[29] En 1930, un Code de 52 articles est élaboré. Ce Code est consacré à la protection des antiquités, la fouille et le commerce des objets d'art, et doit être respecté par les délégations étrangères dès 1932.[30] Les tendances paniranistes sont si fortes à l'époque pahlavi qu'à l'ouverture de l'Université de Téhéran en 1934, l'archéologie est l'une des disciplines principales de la Faculté des lettres et des sciences humaines.[31] C'est alors que, grâce à la formation des spécialistes iraniens, les activités archéologiques scientifiques nationales débutent en Iran.

L'Iran et les relations historiques avec les Etats Occidentaux

La perspective non-scientifique et pécuniaire a longtemps dominé en Iran les activités liées aux objets d'art et antiquités.[32] À l'époque safavide, contemporaine de la Renaissance européenne (1501-1722), les relations entre l'Iran et les pays étrangers sont essentiellement poursuivies à des fins commerciales. Tout en important massivement des produits étrangers, de nombreux missionnaires et voyageurs parcourent l'Iran où ils résident un certain temps, ce qui leur permet de découvrir la culture et les croyances iraniennes.

> Persépolis est visitée à l'époque safavide par de nombreux voyageurs, notamment les frères anglais, Sir Anthony et Sir Robert Shirley. Ce dernier accompagne lors de l'un de ces voyages Sir Thomas Herbert qui est, d'après les documents historiques actuels, le premier à avoir dépeint cet ensemble archéologique antique.

Certains de ces voyageurs présentent dans leurs récits de voyage de merveilleuses esquisses des lieux historiques en Iran. D'ailleurs, leur intérêt pour les épigraphies les mène parfois à transcrire l'inscription de certains monuments tels que ceux de Persépolis ou de Bisotoun. Connaissant un grand succès lors de leur publication dans les pays européens, ces œuvres attirent l'attention des milieux scientifiques de ces pays vers l'Iran.

Persépolis est visitée à l'époque



▲ *Bracelet en or, estampé et gravé de niello, quartzite vitré bleu, saphir, grenat et turquoise, 1100-1200 (Empire seldjoukide), Victoria & Albert Museum*

safavide par de nombreux voyageurs, notamment les frères anglais, Sir Anthony et Sir Robert Shirley. Ce dernier accompagne lors de l'un de ces voyages Sir Thomas Herbert qui est, d'après les documents historiques actuels, le premier à avoir dépeint cet ensemble archéologique antique.[33] Cependant, du fait de l'existence de troubles, la présence des Orientalistes en Iran tend à s'amenuiser dans les dernières années de l'empire safavide jusqu'à l'apparition de la dynastie qâdjâre (1798-1925). Ce n'est qu'à l'époque de Fath Ali Shâh Qâdjâr qu'un seul Etat contrôle tout le territoire iranien et que les relations étrangères du pays reprennent, en particulier avec la Grande-Bretagne.



▲ *Antiquités découvertes dans la région de Hassanlou.*

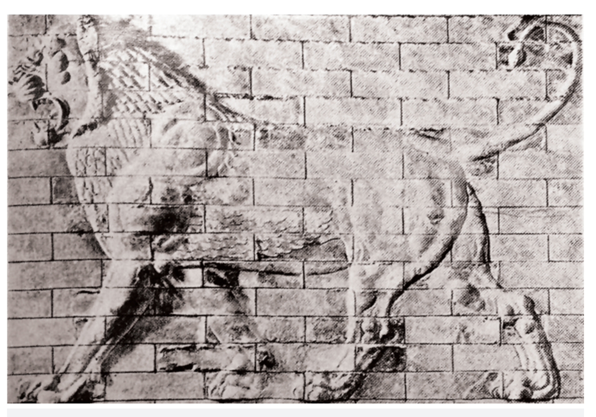
Parmi les délégués de l'Etat britannique en Iran se trouve Sir Gore Ouseley, dont l'un des compagnons de voyage est James Justinian Morier, l'auteur en 1824 de *The Adventures of Hajji Baba of Isphahan*. Pendant sa résidence en Iran, Sir Ouseley visite à plusieurs reprises Persépolis[34], et Robert Gordon, autre membre de cette délégation britannique, dirige pendant un certain temps des fouilles archéologiques à Persépolis.[35] Au même moment, des Anglais comme le Baron de Bode et Sir Henry Layard, l'un des archéologues les plus célèbres pour ses travaux en Mésopotamie, se livrent secrètement à des activités de terrorisme politique dans le sud de l'Iran, surtout dans la région du Khouzestân et parmi les tribus Bakhtiâries. Ces deux voyageurs se consacrent parallèlement, pendant les années 1840-1842, à la collecte d'informations archéologiques.

Une autre délégation anglaise séjourne en Iran dans les années 1840-1850, et cela dans le but secret de redessiner les frontières irano-ottomanes. William Kennett Loftus et Denis Wright, deux membres de cette délégation géologique, conduisent des fouilles scientifiques dans la ville ancienne de Suse, au sud-est de l'Iran, ce qui mène à l'excavation d'une apadana comportant des colonnes. Selon ses propres affirmations, Loftus cherchait lors de ces découvertes, à satisfaire sa

soif pour l'extraction des objets précieux méritant d'être exposés dans les musées.[36] De telles déclarations révèlent en effet les objectifs premiers de la plupart des explorateurs occidentaux de l'époque qui, profitant de la méconnaissance du peuple autochtone, pillent alors sans vergogne les biens nationaux d'un pays civilisé.

A la même époque, les efforts de Sir Henry Rawlinson (1810-1895) pour déchiffrer l'inscription de Bisotun, qui aboutissent au déchiffrage de l'écriture cunéiforme, marquent une nouvelle étape dans les études orientales. L'archéologie en Iran, au sens scientifique du terme, doit beaucoup aux découvertes du Britannique Loftus et du Français Dieulafoy. Mais impactant également le domaine culturel, la forte concurrence coloniale entre la Grande-Bretagne et la France conduisent le Musée du Louvre et le British Museum à rivaliser de stratégies pour entrer en possession, légale ou non, d'objets anciens et précieux. De ce fait, ces deux musées signent parfois d'obscurs contrats avec le gouvernement iranien.

Malgré l'annulation de l'autorisation des fouilles françaises en Iran, un archéologue français, André Godard, a été directeur du bureau iranien d'archéologie de 1929 à 1957.[37] Car en dépit des efforts des Britanniques, ce sont des ressortissants de la France et de l'Allemagne qui sont à l'origine des grandes découvertes archéologiques en Iran. Néanmoins, il faut souligner les activités ponctuelles mais importantes de plusieurs archéologues et orientalistes anglais: de 1900 à 1930, l'archéologue Sir Aurel Stein (1862-1943) dirige des fouilles en Iran, notamment dans le nord du golfe Persique[38]; dans les années 1974-1975, les études archéologiques d'une délégation anglaise à Siraf, au sud de l'Iran, aboutissent à la



▲ *Epigraphie retrouvée à Suse*

découverte d'une petite forteresse antique.[39] Peu après, une délégation américaine de l'Institut oriental de Chicago s'engage dans un projet de fouilles à Persépolis. Constituant la première concession attribuée à un Etat autre que la France, ce projet dure jusqu'en 1939.[40] Limités à des périodes de cinq ans, des contrats archéologiques sont signés à l'époque pahlavi sous la supervision des ministères de l'Education et des Finances dans le cadre d'une stratégie de lutte contre le pillage des biens nationaux.[41]

A cette époque, il faut souligner l'attention particulière de l'Etat pour le passé antique de l'Iran, attention qui se manifeste au travers de la mise en œuvre d'une politique de protection et de restauration de ces œuvres, ainsi que l'organisation de nombreuses conférences nationales et internationales visant à donner à l'Iran un statut archéologique en tant que l'un des foyers les plus importants de la civilisation en Mésopotamie. C'est grâce à ces activités que le monde aussi bien que les Iraniens eux-mêmes ont découvert la richesse du patrimoine culturel du pays. ■

---

*Doctorante en histoire de l'Iran à l'époque islamique, Université Shahid Beheshti

1. Negahbân, Ezzatollâh, *Morouri bar pandjâh sâl bâstânshenâsi-ye Irân* (Retour sur cinquante ans d'archéologie en Iran), Téhéran, Organisation Iranienne du Patrimoine Culturel, 1997, p. 19.
2. Dark, Ken R., *Mabâni-e nazari-e bâstânshenâsi* (Theoretical archaeology), traduit en persan par Abdi Kâmyâr, Téhéran, Markaz-e Nashr-e Dâneshgâhi (IUP), 2000, p. 6.
3. Notamment les fouilles de Nabonide, roi de Babylone, qui passait beaucoup de temps à faire des recherches ainsi qu'à restaurer les antiquités et les temples antiques. (Negahbân, E., *op. cit*., p. 19.)
4. Dark, Ken R., *op. cit.*, pp. 5, 6.
5. Malek Shahmirzi, Sâdeq, *Irân dar pish az târikh. Bâstân shenâsi-e Irân az âghâz tâ sepidedam-e shahrneshini* (L'Iran avant l'Histoire. L'archéologie iranienne du début jusqu'à l'aube de la civilisation), 2e éd., Téhéran, Organisation Iranienne du Patrimoine

57

Culturel, 2003, p. 17.
6. Dark, Ken R., *op. cit.*, p. 6.
7. Rafi'i Âtâni, Maryam, *op. cit.*, p. 39.
8. Adkins, Lesley, *Moghadameh-i bar bastânshenâsi* (An introduction to archaeology), traduit en persan par Saffârân Elyâs, Téhéran, Omid-e Dânesh, 2001, p. 17.
9. Dark, Ken R., *op. cit.*, p. 6.
10. Adkins, Lesley, *op. cit.*, pp. 10-13; Dark, Ken R., *op. cit.*, p. 7.
11. Alizâdeh, Abbâs, *Theori va amal dar bâstânshenâsi* (L'archéologie théorique et pratique), 2e éd., Téhéran, ministère de la Culture et de la Guidance islamiques, 2004, p. 12.
12. Adkins, Lesley, *op. cit.*, p. 14.
13. Dark, Ken R., *op. cit.*, p. 12.
14. *Ibid.*, p. 6.
15. Negahbân, Ezzatolllâh, *op. cit.*, p. 25.
16. Rafi'i Âtâni, Maryam, *op. cit.*, p. 9.
17. Malek Shahmirzâdi, Sâdeq, *Irân dar pish az târikh. Bâstân shenâsi-e Irân az âghâz tâ sepidedam-e shahrneshini* (L'Iran avant l'histoire. L'archéologie iranienne du début jusqu'à l'aube de la civilisation), 2e éd., Téhéran, Organisation Iranienne du Patrimoine Culturel, 2003, p. 20.
18. E'etemâd-os-Saltaneh, Mohammad Hassan Khân, *Rouznâmeh-ye Khâterât-e E'etemâd-os-Saltaneh* (Mémoires), corr. Afshâr Iradj, 3e éd., Téhéran, Amir Kabir, 1977, p. 1008; Malek Shahmirzâdi, Sâdeq, *op. cit.*, pp. 22-24.
19. E'etemâd-os-Saltaneh, Mohammad Hassan Khân, *op. cit.*, p. 725; Malek Shahmirzâdi, Sâdeq, *op. cit.*, p. 51.
20. Nâssereddin Shâh Qâdjâr, *Safarnâmeh-ye Nâssereddin Shâh be Karbalâ ve Nadjaf* (Récit de voyage de Nâssereddin Shâh à Karbala et Nadjaf), Téhéran, Sanâï, Bitâ, p. 25; E'etemâd-os-Saltaneh, Mohammad Hassan Khân, *op. cit.*, p. 92.
21. Malek Shâhmirzâdi, Sâdeq, *op. cit.*, p. 22.
22. *Ibid.*, p. 48.
23. Mostafavi, Mohammad Taghi, *Madjmou'eh maghâlât dar zamineh-ye bâstânshenâsi* (Recueil d'articles sur l'archéologie), rassemblé par Sadri Mahdi, Vol. II, Téhéran, Anjoman-e Âsâr va Mafâkher-e Farhangui (Association des œuvres et des personnalités culturelles), 2002, pp. 615, 616.
24. «Talâsh dar râh-e khedmat be âsâr-e melli va omid be âyandeh» (Au service des patrimoines nationaux et de l'espoir en l'avenir), in Mostafavi, Mohammad Taghi, *op. cit.*, Vol. I., p. 621.
25. Rafi'i Âtâni, Maryam, *op. cit.*, pp. 74-77.
26. Yazdâni, Marziyeh, «Hey'at-hâye bâstânshenâsi dar Irân» (Les délégations archéologiques en Iran), in *Ganjineh-ye Asnâd* (Trésor des documents), Téhéran, N°21-22, Printemps-Eté 1996, pp. 95-111, p. 96.
27. *Ibid.*, p. 97.
28. Ernst Emil Herzfeld (1879-1948) archéologue et iranologue allemand. C'est grâce à lui que démarrent des fouilles systématiques dans l'Iran contemporain. Résidant à Téhéran de 1925 à 1934, il effectua dans les années 1923-1925, des recherches inédites dans certaines parties de Pasargades et de Persépolis. (Vanden Berghe¡ Louis, *Bâstânshenâsi-ye Irân-e Bâstân* (L'Archéologie de la Perse antique), Téhéran, Editions de l'Université de Téhéran, 1966, p. 21)
29. «Bâstânshenâsi va khadamât-e marbout be âsâr-e târikhi-ye melli» (L'archéologie et les activités concernant les patrimoines nationaux), in Mostafavi, Mohammad Taghi, *op. cit.*, Vol. I., p. 103-108.
30. Negahbân, Ezzatollâh, *op. cit.*, p. 62.
31. Malek Shâhmirzâdi, Sâdeq, *op. cit.*, p. 51.
32. Le voyageur français Jean Chardin témoigne de la découverte des cadavres momifiés au cours des dernières années de l'époque safavide, dans la région du Khorâssân, à l'est de l'Iran. Ce qui passe inaperçu à cause des limitations religieuses. (Negahbân, Ezzatollâh, *op. cit.*, p. 34.)
33. Malek Shâhmirzâdi, Sâdeq, *op. cit.*, p. 28.
34. Mahmoud, Mahmoud, *Târikh-e ravâbet-e siyâsi-ye Irân va Englis dar gharn-e 19* (Histoire des relations politiques irano-britanniques au XIXe siècle), 4e éd., Téhéran, Eqbâl, 1974, pp. 131-132; Malek Shâhmirzâdi, Sâdeq, *op. cit.*, pp. 28-31.
35. Mousavi, Mahmoud, «Târikhtcheh mokhtasar-e fa'âliyat-hâye bâstânshenâsi dar Irân» (Aperçu historique des activités archéologiques en Iran), in *Namâyeh-ye Pajouhesh* (Exposition de la recherche), N°9-10, Printemps-Eté 1999, pp. 68-87; Karimi, Fâtemeh, «Bâshtânshenâsi» (Archéologie) in *Dâyerat-ol-ma'âref-e bozorg-e eslâmi* (Grande Encyclopédie Islamique), Téhéran, Edition de la Grande Encyclopédie Islamique, 2002, p. 173.



36. Malek Shâhmirzâdi, Sâdeq, *op. cit.*, pp. 31-33.
37. Negahbân, E., *op. cit*., p. 62; «Bâstânshenâsi va khadamât-e marbout be âsâr-e târikhi-ye melli» (L'archéologie et les activités concernant les patrimoines nationaux), in Mostafavi, Mohammad Taghi, *op. cit.*, Vol. I., p. 108.
38. Les archives sur les délégations archéologiques en Iran (1875-1966) (Téhéran, Archives Nationales Iraniennes, Institut des documents nationaux, 2001), le document n° 304, cité par Mortazavi, Mahdi, «Barresi-e masâ'el-e khalidj-e fârs az didgâh-e bâstânshenâsi» (Etude du golfe Persique d'un point de vue archéologique), in *Motâle'ât-e Khâvar Myâneh* (Les études du Moyen-Orient), Téhéran, Eté 2010, N° 61, pp. 41-70: 51, Page mise en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/775219.
39. Ibid., p. 47.
40. «Talâsh dar râh-e khedmat be âsâr-e melli va omid be âyandeh» (Au service des patrimoines nationaux et de l'espoir en l'avenir), in Mostafavi, Mohammad Taghi, *op. cit.*, Vol. I., p. 652.
41. Yazdâni, Marziyeh, *op. cit.*, p. 98.

Bibliographie:

- «Shammeh-i az pishineh-yeh omour-e bâstân-shenâsi dar Irân» (Aperçu historique sur l'expérience archéologique en Iran), in *Barresi-hâye târikhi* (Les études historiques), novembre-décembre 1976, N° 66, pp. 107-170, en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/527406.
- Adkins, Lesley, *Moghadameh-i bar bastânshenâsi* (An introduction to archaeology), traduit en persan par Saffârân Elyâs, Téhéran, Omid-e Dânesh, 2001.
- Alizâdeh, Abbâs, *Theori va amal dar bâstânshenâsi* (L'archéologie théorique et pratique), 2e éd., Téhéran, Ministère de la culture et de la guidance islamique, 2004.
- Curzon, George Nathaniel, *Irân va ghazieh-ye Irân* (Persia and the Persian question), traduit en persan par Vahid Mâzandarâni Gholâm-Ali, Téhéran, Elmi va Farhangui, 2008.
- Dark, Ken R., *Mabâni-e nazari-e bâstânshenâsi* (Theoretical archaeology), traduit en persan par Abdi Kâmyâr, Téhéran, Markaz-e Nashr-e Dâneshgâhi (IUP), 2000.
- E'etemâd-os-Saltaneh, Mohammad Hassan Khân, *Rouznâmeh-ye Khâterât-e E'etemâd-os-Saltaneh* (Mémoires), corr. Afshâr Iradj, 3e ed., Téhéran, Amir Kabir, 1977.
- Karimi, Fâtemeh, «Bâshtânshenâsi» (Archéologie) in *Dâyerat-ol-ma'âref-e bozorg-e eslâmi* (Grande Encyclopédie Islamique), Téhéran, édition de la Grande Encyclopédie Islamique, 2002.
- Mahmoud, Mahmoud, *Târikh-e ravâbet-e siyâsi-ye Irân va Englis dar gharn-e 19* (L'histoire des relations politiques irano-britanniques au XIXe siècle), 4e éd., Téhéran, Eqbâl, 1974.
- Malek Shâhmirzâdi, Sâdeq, *Irân dar pish az târikh. Bâstânshenâsi-e Iran az âghâz tâ sepidedam-e shahrneshini* (L'Iran avant l'Histoire. L'archéologie iranienne du début jusqu'à l'aube de la civilisation), 2e éd., Téhéran, Organisation Iranienne du Patrimoine Culturel, 2003.
- Mortazavi, Mahdi, «Barresi-e masâ'el-e khalidj-e fârs az didgâh-e bâstânshenâs » (Etude sur le Golfe Persique d'un point de vue archéologique), in *Motâle'ât-e Khâvar Miyâneh* (Etudes du Moyen-Orient), Téhéran, Eté 2010, N° 61, pp. 41-70, Page mise en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/775219.
- Mostafavi, Mohammad Taghi, *Madjmou'e maghâlât dar zamineh-ye bâstânshenâsi* (Recueil d'articles sur l'archéologie), rassemblé par Sadri Mahdi, Vol. I et II, Téhéran, Anjoman-e Âsâr va Mafâkher-e Farhangui (Association des œuvres et des personnalités culturelles), 2002.
- Mousavi, Mahmoud, «Târikh-cheh mokhtasar-e fa'âliyat-hâye bâstânshenâsi dar Irân» (Aperçu historique des activités archéologiques en Iran), in *Namâyesh-e Pajouhesh* (Exposition de la recherche), N°9-10, Printemps-Eté 1999, pp. 68-87.
- Nâssereddin Shâh Qâdjâr, *Safarnâmeh-ye Nâssereddin Shâh be Karbalâ va Nadjaf* (Récit de voyage de Nâssereddin Shâh à Karbala et Nadjaf), Téhéran, Sanâï, Bitâ.
- Negahbân, Ezzatollâh, *Morouri bar pandjâh sâl bâstânshenâsi-ye Irân* (Retour sur cinquante ans d'archéologie en Iran), Téhéran, Organisation Iranienne du Patrimoine Culturel, 1997.
- Rafi'i Âtâni, Maryam, *Târikhtcheh-ye sheklguiri va ravand-e tahavvol-e bâstân-shenâsi dar Irân* (Histoire de la fondation et de l'évolution de l'archéologie en Iran), Mémoire de maîtrise, Université de Shahid Beheshti, 2013.
- Vanden Berghe, Louis, *Bâstânshenâsi-ye Irân-e Bâstân* (L'Archéologie de la Perse antique), Téhéran, Editions de l'Université de Téhéran, 1966.
- Yazdâni, Marziyeh, «Hey'at-hâye bâstânshenâsi dar Irân» (Les délégations archéologiques en Iran), in *Ganjineh-ye Asnâd* (Trésor des documents), Téhéran, N°21-22, Printemps-Eté 1996, pp. 95-111.

Le rapport à l'autre dans le mot d'esprit

Elodie Bernard

Le mot d'esprit, c'est ce quelque chose qui fait saillie, qui échappe à la maîtrise pour que brusquement réémerge une autre forme de pensée. Une suspension de la pensée, avant sa réémergence. C'est l'esprit au sens du savoir qui doit advenir. Le «Witz» freudien, du verbe *wissen*, en allemand, qui signifie savoir.

On combine et condense des pensées hétérogènes, maladroitement le plus souvent, ce qui déclenche le rire de l'auditoire, allant même parfois jusqu'à surprendre son auteur. «*On est obligé de communiquer le mot d'esprit à autrui*», écrit Freud, alors que l'on peut rire de tout ce qu'il y a de comique, quand on le rencontre, poursuit-il. Le mot d'esprit engendre un lien social, un rapport entre son auteur et la personne qui le recueille. Le mot d'esprit devient alors trait d'esprit.

▲ *Le poète Heinrich Heine*

Le mot d'esprit a tous les caractères du mot. Mais il y a aussi quelque chose d'indéfinissable, d'insaisissable, un je-ne-sais-quoi propre au mot d'esprit. Dans son ouvrage *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, publié en 1905, Freud tente de formaliser ce je-ne-sais-quoi dans sa relation à l'inconscient. Mais en voulant décrypter le mot d'esprit, ne perd-on pas justement ce je-ne-sais-quoi d'insaisissable? Ayant examiné les rapports de l'esprit avec le rêve et l'inconscient, Freud note que ce sont les mêmes mécanismes qui sont à l'œuvre dans le mot d'esprit: «*processus de la condensation avec ou sans substitution, du déplacement, de la représentation par le contresens, par le contraire, de la représentation indirecte, etc.*» Lesquels mécanismes sont des moyens pour énoncer une vérité, cachée ou latente, de manière détournée ou déguisée. C'est l'exemple du fameux mot d'esprit du poète Heinrich Heine[1], mis dans la bouche du personnage de Hirsch-Hyacinthe pour qualifier de *famillionnaire* ses relations avec le baron de Rothschild.[2] Ils rigolent, non sans amertume, de sa situation d'homme pauvre au regard de ce richissime personnage. Le sous-entendu est évident: il l'a traité de manière familière, tout autant qu'il est possible de le faire pour un millionnaire. L'économie d'effort psychique (réalisée sur la dépense d'inhibition ou de répression), permise par le néologisme, en rapprochant deux idées logiquement éloignées, est source de plaisir.[3]

Le mot d'esprit provoque un effet d'hilarité chez l'autre, et non chez le faiseur de mots. L'autre occupe un rôle propre à cette occasion que Freud analyse sous un angle dynamique, voire économique. Freud précise ce qu'il en est, tant du côté du faiseur de mots que de celui qui le réceptionne: «*chez l'auditeur, une dépense d'investissement se trouve supprimée et déchargée, tandis que dans la formation du mot d'esprit, des embarras apparaissent, soit au niveau de la suppression, soit au niveau de la possibilité de*

décharge. […] Pour produire spontanément (la liaison entre des pensées) en tant que première personne, il lui aurait fallu fournir un effort propre, mettre en œuvre une dépense psychique au moins aussi grande que celle qui correspond à la force de l'inhibition, de la répression ou du refoulement affectant celle-ci.»[4]

Ainsi, lorsqu'une représentation inconsciente est refoulée, elle peut faire retour sous une forme qui la rend méconnaissable, pour déjouer la censure de l'esprit. Le double sens d'un mot constitue une forme de ce travestissement. L'inconscient peut se jouer des mots. Par conséquent, si le sujet est poussé à raconter son propre mot d'esprit, s'il est forcé de communiquer celui-ci, c'est parce qu'il n'est pas en mesure d'en rire lui-même. Pour le sujet, il s'agit de réussir une chose qui lui est impossible, à savoir en rire, et ce, par le détour de l'impression ressentie par la personne qu'il a fait rire. Il s'agit de rire *par ricochet*. Freud parle alors d'une pulsion de transmission, c'est-à-dire d'une nécessité à communiquer le mot: «Drang zur Mitteilung» et «Trieb zur Mitteilung», respectivement, poussée de transmission et pulsion de transmission.

C'est une exigence pulsionnelle qui pousse le sujet à adresser à l'Autre son mot d'esprit. Cette pulsion en appelle au partage avec l'Autre. Le produit qui fut élaboré tout seul se sépare de son auteur et devient «Witz» dans le partage: «*Le processus psychique de formation du mot d'esprit ne semble pas être achevé lorsque ce dernier vient à l'idée de son auteur, il subsiste quelque chose qui, en communiquant à autrui ce qui est venu à l'idée [de l'auteur du mot d'esprit], va mener à son achèvement ce processus inconnu qu'est la formation du mot d'esprit.*» En tant que réalisant la pulsion de transmission, le Witz se fait lien social.

Le non-sens, c'est justement cela qui

> Ayant examiné les rapports de l'esprit avec le rêve et l'inconscient, Freud note que ce sont les mêmes mécanismes qui sont à l'œuvre dans le mot d'esprit: «*processus de la condensation avec ou sans substitution, du déplacement, de la représentation par le contresens, par le contraire, de la représentation indirecte, etc.*» Lesquels mécanismes sont des moyens pour énoncer une vérité, cachée ou latente, de manière détournée ou déguisée.

provoque le plaisir dans un trait d'esprit. Il y a un écart soudain, une invention. Un effet de surprise créé par le Witz sur l'Autre. Si l'on entend le sens du trait d'esprit, on rit et la raison critique laisse passer, comme un jeu d'échecs qui se jouerait entre le mot d'esprit et la raison critique.



Dans le Séminaire V, Lacan écrit: «*Ce que (le faiseur de mot) produit avec cette séparation, c'est l'Autre.*» Cet Autre, il faut qu'il soit bien réel mais aussi quelque chose de quasi anonyme, nous dit Lacan.

> Le non-sens, c'est justement cela qui provoque le plaisir dans un trait d'esprit. Il y a un écart soudain, une invention. Un effet de surprise créé par le Witz sur l'Autre. Si l'on entend le sens du trait d'esprit, on rit et la raison critique laisse passer, comme un jeu d'échecs qui se jouerait entre le mot d'esprit et la raison critique.

Il est présent dans ce à quoi on se réfère pour l'atteindre et pour susciter son plaisir en même temps que le sien. «*Ce qui est entre les deux, entre ce réel et ce symbolique, c'est la fonction de l'Autre. C'est elle qui est, à proprement parler, mise en jeu. C'est l'Autre comme lieu du signifiant. Ce qui se produit entre moi et l'Autre lors du trait d'esprit, est comme une communion toute spéciale entre le peu-de-sens et le pas-de-sens. Sans doute est-elle plus spécifiquement humanisante qu'aucune autre.*»[5] L'Autre posé comme produit se distingue donc de l'Autre comme lieu. Adresse et sanction deviennent les produits mêmes du semblant de l'inédit.[6] Le travail d'élaboration de l'auteur du mot d'esprit provoque l'émergence d'un Autre comme fonction symbolique en tant que telle. C'est un Autre, non encore déjà là, comme neuf. Lacan écrit: «*La façon dont se constitue cet Autre au niveau du trait d'esprit, c'est ce que nous connaissons par l'usage de Freud, qui l'appelle censure, et qui porte sur le sens. L'Autre se constitue comme un filtre qui met en ordre et obstacle à ce qui peut être reçu ou simplement entendu.*» En effet, pour Freud, l'inconscient fait de la politique dans le sens où il tourne autour de ce que le sujet ne peut pas dire pour des raisons de contraintes extérieures, de refoulement ou de pressions sociales. Une instance de jugement critique est à l'intérieur du sujet lui-même, qui agit tel un persécuteur.

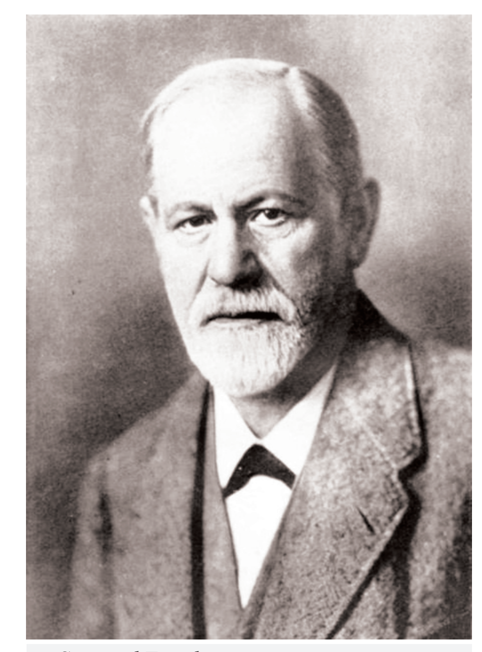


▲ *Jacques Lacan*

Avec Lacan, le mot d'esprit a tendance à donner le pas au son sur le sens. Il joue davantage sur la sonorité. Le sujet étant captif du sens, il joue avec le son pour se décoincer du sens dans la partie qui se joue. «*Ce qui est en jeu dans le trait d'esprit, ce sont ces images en tant qu'elles sont devenues des éléments signifiants plus ou moins usuels, et plus ou moins entérinés dans ce que j'ai appelé le trésor métonymique. Ce trésor, l'Autre l'a.*» Lacan continue ainsi: «*Toutes les implications métaphoriques sont d'ores et déjà empilées et comprimées dans le langage. Il s'agit de tout ce que le langage*

porte en lui, qui se manifeste dans les temps de création significative, et qui est déjà là à l'état non actif, latent.» La référence du mot d'esprit est immédiatement accessible à tous, et jusqu'à un certain point flatte en chacun le désir de reconnaissance en s'offrant là, comme un symbole commun dont tout le monde sait de quoi il s'agit. Ainsi Lacan poursuit: «*L'Autre est justement le lieu du trésor, disons de ces phrases, voire même de ces idées reçues sans lesquelles le trait d'esprit ne peut pas prendre sa valeur et sa portée.*» Ce trésor commun, nous dit Lacan, est «*cet élément de transmission qui fait qu'il y a là quelque chose qui, d'une certaine façon, est supra-individuel, et qui se relie par une communauté indéniable à tout ce qui se préparait depuis l'origine de la culture. Ce à quoi l'on s'adresse quand on vise le sujet au niveau des équivoques du signifiant, a, si l'on peut dire, un caractère singulièrement immortel.*»

Si avec un mot d'esprit, pour Freud, le sujet peut enfin prendre la parole, c'est qu'en provoquant le rire, il désarme l'Autre, qui pourrait le critiquer. Ainsi souligne-t-il l'importance du statut du tiers dans le mot d'esprit: une moquerie peut viser une personne, et elle est énoncée pour un tiers, lequel en riant va apporter la confirmation qu'elle est recevable. Ce tiers peut être considéré comme l'un des points d'ancrage d'origine du concept de l'Autre élaboré par Lacan, cette sorte d'instance devant laquelle nous cherchons à faire reconnaître notre vérité. Ce qui est fondamental dans le mot d'esprit, c'est donc le rapport à l'autre. Il n'existe que si l'autre intervient par son éclat de rire, lorsqu'il entendra la pointe de sens. Freud élabore ainsi une théorie du lien social. Car si l'autre rit, c'est qu'un pont est jeté entre émetteur et récepteur du mot d'esprit, et c'est que l'autre a compris de quoi il était question. Lacan nuancera en disant que c'est l'amour qui soutient ce lien social. ■



▲ *Sigmund Freud*

1. Heinrich Heine, *Reisebilder*, (III, 2ème partie, chapitre 8).
2.Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, [1905], Gallimard, Paris, p. 56.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre V: les formations de l'inconscient*, Seuil, Paris, 1998.
6. Cf. Pierre Thèves ««Witz», transmission et pulsion du lien social», Revue *Ornicar*, n°34, 1998.

Bibliographie:

-Naveau, Pierre, article rédigé à la suite d'un cours de Pierre Naveau dispensé dans le cadre de l'Université Paris 8, au premier semestre 2011.
-Freud, Sigmund, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, [1905], Gallimard, Paris.
-Lacan, Jacques, chapitres 1 à 7, *Le Séminaire V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, Paris, 1998.
-Lacan, Jacques, *Le Séminaire XX, Encore*, Seuil, Paris, 1975.
-Miller, Jacques-Alain, «La fuite du sens» (1995-1996), cours de l'Orientation lacanienne.
-Naveau, Pierre, *Ce que de la rencontre s'écrit*, Editions Michèle, Paris, 2014.
-Thèves, Pierre, ««Witz», transmission et pulsion du lien social», Revue *Ornicar*, n°34, 1998.

Zahra Nemati sera l'archère vedette des Jeux Olympiques et Paralympiques de Rio 2016

Babak Ershadi

Née le 30 avril 1985 à Kermân, Zahra Nemati était ceinture noire de taekwondo avant d'être blessée à la moelle épinière lors d'un tragique accident de la route en 2004. Deux ans après l'accident, Zahra, alors étudiante, a découvert le tir à l'arc. «*Après mon accident en 2004, j'ai dû faire mes adieux au taekwondo. Pendant deux ans, j'ai suivi des traitements médicaux, mais je me suis finalement résignée à accepter mon infirmité. J'ai voulu combler le vide avec d'autres activités dont la calligraphie, la peinture ou la musique. Mais ces activités ne me rendaient pas heureuse, jusqu'à ce que je décide de reprendre le sport*»[1], a témoigné plus tard Zahra Nemati.



▲ *Photos: Zahra Nemati*

Elle a rapidement prouvé à tout le monde que son handicap n'était pas une barrière: six mois à peine après avoir repris la pratique de ce sport, elle a participé aux championnats d'Iran aux côtés des archères valides et a terminé à la troisième place. Elle a alors été invitée à rejoindre l'équipe nationale, et a depuis remporté une médaille lors de chaque championnat auquel elle a participé.

Pendant deux ans, Zahra Nemati a tiré dans la catégorie des archers valides, et elle a remporté plusieurs médailles (individuellement et par équipe) aux Grands Prix d'Asie. Pour sa première apparition dans une épreuve de tir à l'arc handisport, au tournoi du classement mondial de Nove Mesto (République tchèque) en 2010, elle a battu un record du monde et remporté plusieurs médailles lors des épreuves individuelles et par équipe. Aux Championnats du Monde Handisport de Turin (Italie) en 2011, elle a battu des records du monde sur quatre distances, et récolté trois médailles: l'argent en individuel dans la catégorie W1/W2, le bronze par équipe open, et l'or en double mixte open. Aux Jeux Paralympiques de Londres en 2012, l'Iranienne a établi un record paralympique en route vers la médaille d'or individuelle, et elle a aussi décroché le bronze dans l'épreuve par équipe.

Ses succès, sa détermination et son courage ont fait d'elle un modèle pour la société iranienne, et ont aidé à changer la perception des handicapés. Le nombre de personnes pratiquant le tir à l'arc handisport en Iran a également augmenté grâce à ses exploits sportifs. En 2013, la championne paralympique

iranienne Zahra Nemati a reçu le prix “Spirit of Sport” à Saint-Pétersbourg, en Russie. En remportant l’or aux Jeux Paralympiques 2012, Zahra Nemati est entrée dans l’histoire en devenant la première Iranienne à remporter une médaille d’or lors de Jeux Olympiques ou Paralympiques. Ses succès ont largement contribué à briser les préjugés touchant les personnes handicapées, et ont également incité de nombreuses femmes à pratiquer un sport.

Ces mérites ont valu à Zahra Nemati de recevoir le prix individuel «Spirit of Sport» à Saint-Pétersbourg lors de la Convention de SportAccord. Ce prix prestigieux a été créé en 2002 par le Conseil de SportAccord pour saluer l’engagement et l’esprit humanitaires des membres de SportAccord ayant apporté une contribution exceptionnelle et durable à la société au moyen du sport. «*Je suis très heureuse, en tant que femme iranienne, de représenter les athlètes paralympiques du monde entier à travers ce prix. J’espère être une digne représentante du mouvement paralympique dans son ensemble*»[2], avait affirmé Zahra Nemati au cours des cérémonies de SportAccord à Saint-Pétersbourg en 2013.

En novembre 2015, l’archère Zahra Nemati a offert à l’Iran une place qualificative tant lors des Jeux Olympiques que Paralympiques de Rio 2016. Que ce soit en compétition open ou para archerie, Zahra Nemati a cimenté son statut de meilleure archère iranienne en arc classique en offrant à la nation une place de quota pour les Jeux Paralympiques 2016 à Rio à l’occasion du tournoi continental de qualification à Bangkok (Thaïlande) au mois de novembre 2015.

42e du classement mondial chez les valides et 15e de celui de para archerie, Zahra Nemati a en vue de représenter l’Iran deux fois à Rio de Janeiro en 2016. «*Je vais faire tout mon possible pour gagner cet honneur de participer aux Jeux Olympiques et Paralympiques simultanément, et je dédie la médaille d’or de Bangkok à ma famille*»[3], a-t-elle déclaré aux journalistes. La dernière archère à avoir participé aux deux éditions des Jeux la même année fut l'Italienne Paola Fantato à Atlanta en 1996.

Que ce soit en compétition open ou para archerie, Zahra Nemati a cimenté son statut de meilleure archère iranienne en arc classique en offrant à la nation une place de quota pour les Jeux Paralympiques 2016 à Rio à l’occasion du tournoi continental de qualification à Bangkok (Thaïlande) au mois de novembre 2015.

A l'issue d'une écrasante victoire lors de laquelle elle a accumulé 84 % des votes du public, Zahra Nemati a été nommée meilleure athlète du mois (Meilleur athlète Allianz) du Comité international paralympique pour le mois de novembre 2015. La championne paralympique de Londres 2012 a été nominée pour ce prix après avoir remporté un quota olympique à la fois pour les Jeux Olympiques et pour les Paralympiques de Rio 2016 lors des Championnats d'Asie en novembre. Elle a également reçu le titre de championne d'Asie en classique femmes open.

Le mari de Zahra, Rahâm Shahâbi-Pour, est membre de l’équipe d’Iran de tir à l'arc pour handicapés. Le couple a célébré leur mariage en 2012 à Londres au village olympique, après la médaille d’or de la jeune mariée.

***

Médailles

Paralympiques	Catégorie	Médaille
Londres 2012	Standing (individuel)	or
Londres 2012	W2 (individuel)	or
Londres 2012	Open (équipe)	bronze

Championnats du monde	Catégorie	Médaille
Turin 2011	Open (équipe)	or
Turin 2011	W2 (individuel)	argent
Turin 2011	Open (équipe)	bronze
Bangkok 2013	W2 (individuel)	or
Bangkok 2013	Open (équipe)	bronze

Championnats d'Asie	Catégorie	Médaille
Guangzhou 2010	W2 (individuel)	bronze
Bangkok 2015	Open (équipe)	or

Lors de la conférence pour la Convention relative aux droits des personnes handicapées qui a eu lieu au siège des Nations unies à New York en 2015, une table ronde consacrée à la pratique du sport par les personnes handicapées a été organisée. Deux athlètes ont été invités à ce panel pour partager leurs expériences avec les participants: l'archère iranienne Zahra Nemati et le nageur italien Salvatore Cimmino. Nous reproduisons ici un extrait de l'intervention de Zahra Nemati au cours de cette table ronde:

«*Après mon handicap, trois éléments m'ont appris que le désespoir n'a aucune place dans la vie: ma religion, la culture de mon pays et le soutien de ma famille. Le sport m'a aidée à me distinguer non pas par mon handicap, mais par mes capacités. Nous nous sommes réunis ici pour étudier les moyens permettant la réalisation des droits des personnes handicapées, conformément à la Convention des droits de l'Homme de l'ONU, dans un monde où il faut respecter les capacités de tous les individus et leurs droits à la vie sociale loin de toute discrimination.*

J'ai la conviction que le sport, qu'il soit amateur ou professionnel, est un instrument efficace pour la réinsertion des personnes handicapées dans la vie sociale. Le sport soutient doublement la personne handicapée: d'abord en changeant le regard que l'on porte sur elle en raison de son handicap, ensuite en changeant son propre regard sur elle-même et ses conditions. Le sport peut donc avoir à la fois des effets intérieurs et extérieurs sur la vie d'une personne handicapée. Il réduit son isolement et la réintroduit dans la vie sociale. Le sport met la personne handicapée dans un état de se protéger et même de protéger les autres.

Les enfants handicapés doivent avoir la chance

de se familiariser avec les activités sportives dès qu'ils sont en âge d'aller à l'école. Le système éducatif de tous les pays doit envisager de fournir les infrastructures nécessaires pour que les enfants handicapés puissent prendre part à des activités sportives. Le sport est capable de rapprocher les enfants valides et invalides en leur permettant de s'adonner aux mêmes jeux et loisirs. Une telle ambiance positive aura, sans aucun doute, un effet important dans la vie d'une personne handicapée qui deviendra capable de développer ses capacités et talents.

J'ai aussi la conviction que les activités sportives sont également au service de la confiance en soi, de l'autonomie et de la réhabilitation des femmes et filles handicapées. Les femmes et les filles handicapées font malheureusement l'objet d'une double discrimination tant de par leur sexe que de par leur handicap. Le nombre des filles et des femmes qui ont la possibilité de participer à des activités sportives est malheureusement très inférieur à celui des hommes et des garçons. Malheureusement, dans certains points de la planète, les femmes sont encore privées de vie sociale et leur présence dans la société se heurte à de sérieux obstacles. Nous nous opposons à ces croyances discriminatoires. En Iran, chaque année, des événements sportifs sont organisés pour célébrer les Jeux Paralympiques. Depuis quelques années, près de 30 000 personnes handicapées, dont la moitié de femmes, prennent part

> "J'ai la conviction que le sport, qu'il soit amateur ou professionnel, est un instrument efficace pour la réinsertion des personnes handicapées dans la vie sociale. Le sport soutient doublement la personne handicapée: d'abord en changeant le regard que l'on porte sur elle en raison de son handicap, ensuite en changeant son propre regard sur elle-même et ses conditions."



▲ *Zahra Nemati portera le drapeau d'Iran aux Jeux Olympiques de Rio*



à ces compétitions et événements sportifs. Dans mon pays, l'un des objectifs de ces manifestations sportives est d'attirer l'attention des pouvoirs publics, des acteurs sociaux et de l'opinion publique sur les défis et les obstacles qui peuvent exister dans divers domaines comme l'accès aux espaces publics, l'amélioration des infrastructures

Récemment, Zahra Nemati a annoncé sa décision de fonder une organisation non-gouvernementale pour soutenir la réhabilitation des personnes handicapées par le sport. Son ambition est de pouvoir développer les activités de cette association dans l'ensemble du pays.

sportives, l'adaptation des moyens de transport urbain, etc. (…)

Je propose aussi qu'une plus grande attention soit accordée à la question de l'emploi des personnes handicapées, hommes et femmes, pour que l'invalidité ne soit plus synonyme de pauvreté et de misère dans le monde. Nous nous sommes réunis ici pour faire disparaître ces obstacles et pour faire de ce monde un endroit propice à la compréhension réciproque, à la sûreté et au bien-être de toutes les personnes handicapées.»[4]

Récemment, Zahra Nemati a annoncé sa décision de fonder une organisation non-gouvernementale pour soutenir la réhabilitation des personnes handicapées par le sport. Son ambition est de pouvoir développer les activités de cette association dans l'ensemble du pays. Elle espère pouvoir obtenir le soutien des clubs, des sportifs professionnels, des fédérations sportives et des associations et institutions responsables des affaires des personnes handicapées pour aider les personnes invalides à développer leur vie sociale via le sport.

«*J'ai eu l'idée de la création de cette association après mon voyage en 2015 à New York à l'invitation de l'ONU. C'était pour moi l'occasion d'apprendre que partout dans le monde, de nombreuses associations et organisations non-gouvernementales spécialisées sont actives dans le domaine du sport pour les handicapés. Le sport m'a appris ainsi qu'à beaucoup d'autres que le handicap n'est pas la fin de la vie normale.*»[5], a confié Zahra Nemati à la presse.

Le producteur de cinéma Manoutchehr Fazli a annoncé en janvier 2016 qu'il avait l'intention de réaliser un documentaire consacré à la vie de Zahra Nemati. ■

---

1. www.kerman.isna.ir
2. www.archery.org
3. www.irna.ir
4. www.handicapcenter.com
5. www.tasnimnews.com

Les archives de Persépolis

Armaghan Esbati

Introduction

Les Achéménides (en vieux-perse: *Hakhâmanishiya)* ont régné durant plus de deux siècles - de 559 à 330 av. J.-C. - sur une grande partie du Proche-Orient. Ils ont régné sur l'actuel Iran jusqu'à l'Asie Mineure, sur la plupart des régions côtières de la mer Noire, à l'est jusqu'en Afghanistan et sur une partie du Pakistan, et au sud et au sud-ouest sur l'Irak, la Syrie, l'Egypte, le nord de l'Arabie, la Jordanie, la Palestine, le Liban et le nord de la Libye jusqu'en 330 av. J.-C., date à laquelle Alexandre, le roi macédonien, incendia Persépolis, la capitale des Achéménides.[1]

Jusqu'au siècle précédent, ce que l'on savait de cet empire était soit basé sur les écrits de leurs sujets et de leurs ennemis, les œuvres des auteurs grecs, ou encore sur des passages de la Bible, dont le *Livre d'Esdras* et le *Livre d'Esther* où l'on trouve des références aux Grands Rois.[2] L'autre source était les inscriptions monumentales que l'on trouve sur les murs de ce qui reste des palais achéménides, sur l'escarpement des monts, etc. Elles ont été redécouvertes et traduites à partir du milieu du XIX siècle. C'est dans les années 1930 que les archéologues ont découvert une nouvelle source riche de renseignements sur les Achéménides: les archives de Persépolis. Bien que leur découverte soit très récente, elles jouent un rôle primordial dans la compréhension de différents aspects du règne des rois achéménides. «*Cette documentation permet en particulier de développer une analyse à partir du centre, et non plus à partir des sources classiques qui, si importantes soient-elles, sont lacunaires et fréquemment biaisées.*»[3] Il faut préciser que les archéologues ont retrouvé les traces d'autres archives achéménides sous la forme de tablettes isolées, de fragments de papyrus, ou d'écrits sur des peaux, dans différentes provinces (satrapies) dont à Suse, Ecbatane, en Egypte etc.[4] En fait, "*dès l'époque de Cyrus (557-530 av. J.-C.), des archives existent dans chaque capitale satrapique, organisées en fonction d'ordres venus du centre et des traditions locales propres à chaque pays conquis.*"[5] Mais les archives de Persépolis ont une importance bien particulière car Persépolis était la capitale des Achéménides, et les tablettes trouvées sont nombreuses.

Depuis la découverte de ces tablettes d'argile, des dizaines de chercheurs leur ont consacré d'importantes recherches. Malgré le déchiffrement encore très limité du contenu de ces archives, lié aux problèmes linguistiques, au manque de financement et au très faible nombre de spécialistes dans ce domaine, les chercheurs ont pu mettre en lumière différents aspects économique, social, politique, culturel, linguistique du royaume achéménide. Mais à quoi servaient ces archives à l'époque? Comment étaient-elles gérées? Dans quelle mesure, les Achéménides maîtrisaient-ils l'art et la technique de l'archivistique?

Les archives de Persépolis, la découverte et le déchiffrement

En 1933-1934, lors de fouilles archéologiques réalisées par l'Institut oriental de Chicago à Persépolis, les archéologues américains, qui travaillaient sous la direction d'Ernest Herzfeld, ont accidentellement découvert un lot d'archives préservé dans deux pièces cachées derrière un pan de mur dans la partie nord-est de la fameuse terrasse de Persépolis. Lors de l'incendie de Persépolis, ce pan de mur est apparemment tombé dans la pièce où on gardait ces archives. Ainsi, ces tablettes en argile cuite dans le feu de l'incendie d'Alexandre sont restées partiellement intactes jusqu'à nos jours. Selon les estimations des archéologues, il s'agirait de plus de

30 000 tablettes en argile, écrites, non écrites ou seulement scellées sans aucune inscription. Deux ans plus tard, les archéologues américains, cette fois sous la direction d'Erich Schmidt, ont trouvé un autre lot d'archives dans la partie sud-est de la terrasse de Persépolis où se trouvait la trésorerie de la capitale achéménide. Il s'agissait de 753 tablettes en argile écrites en élamite. Comme le premier lot de tablettes, on transféra le deuxième aux Etats-Unis pour les déchiffrer. Selon leur lieu de découverte, ces lots portent les dénominations traditionnelles de tablettes des fortifications (PF) et tablettes du trésor (PT). Comme l'écrit Pierre Briant, «*à une exception près au reste d'interprétations délicates (pt 4-5), les tablettes de Persépolis ne sont pas des documents narratifs. On n'y retrouvera ni traité ni récit d'expédition militaire ni allusion même indirecte à l'histoire dynastique. Pour l'essentiel, les tablettes des fortifications ont trait à des opérations de collecte, de magasinage et de distributions de produits alimentaires…*»[6] Ces tablettes sont évidemment une partie limitée d'un immense système administratif. Selon les estimations, les seules archives de la distribution des repas dans le royaume de Darius Ier de 522 à 486 av. J.-C. comptaient plus de 200 000 tablettes en argile.[7]

Les archives des fortifications

Comme nous l'avons noté plus haut, «*le lot de fortifications – date de la 13e à la 28e année de Darius (509-494) - est beaucoup plus imposant.*» Le déchiffrement et la description de ces 30 000 archives continuent encore. «*En 1968, R.T. Hallock de l'institut oriental de Chicago en publia 2087 puis à nouveau 33 dix ans plus tard. Quelques-unes ont été également publiées isolément depuis lors.*»[8] «*L'ensemble de la documentation est extraordinairement concentré dans le temps et dans l'espace. Mises à part les rations de voyage (série Q), elles concernent une aire géographique réduite au Fars central et à la Susiane, de Suse au nord-ouest à Niriz au sud-est (…) La pelle des fouilleurs n'a manifestement mis au jour qu'une partie minime des archives centrales de Persépolis.*»[9]

Les archives du Trésor

«*Les tablettes du Trésor sont datées entre la 30ème année de Darius (492) et la 7e année d'Artaxerxés 1e (458) – si on met à part une tablette accadienne rédigée en décembre 502 (pt 85).*»[10] Les tablettes du Trésor «*enregistrent surtout les versements de rations aux artisans qui travaillent sur les chantiers de Persépolis sous Darius, Xerxès et Artaxerxés 1er.*»[11] Les tablettes du Trésor concernent presque exclusivement des opérations qui ont lieu à Persépolis même. Elles traitent notamment de l'enregistrement des paiements faits à des artisans ayant travaillé sur les chantiers de Persépolis.

Les tablettes en argile, la forme et le contenu
Les langues utilisées dans les tablettes

On sait maintenant que les tablettes trouvées dans ces deux archives sont majoritairement écrites en langue élamite. A part cette langue, environ 500 tablettes sont écrites en araméen, 80 tablettes en élamite mais avec une traduction en araméen et quelques-unes dans d'autres langues.

La langue courante des rois achéménides de l'époque était le vieux-perse, mais ils avaient choisi la langue

70

araméenne comme langue administrative.[12] Est-ce parce qu'elle était une langue officielle, avec une écriture plus développée? Ou est-ce parce qu'elle avait déjà été utilisée par d'autres civilisations dont les Assyriens avant eux? Etait-ce une question de prestige? Ou peut-être un souci archivistique? Quelle que soit la réponse, le choix d'une langue différente de celle parlée à la cour achéménide nous montre l'importance des archives en tant que partie intégrante du système administratif de l'Empire perse. «*Bien que lecture et écriture ne fassent pas partie de la formation que recevait le prince héritier, les rois perses, soucieux d'efficacité, semblent avoir été conscients de la nécessité d'avoir des archives bien tenues*.»[13]

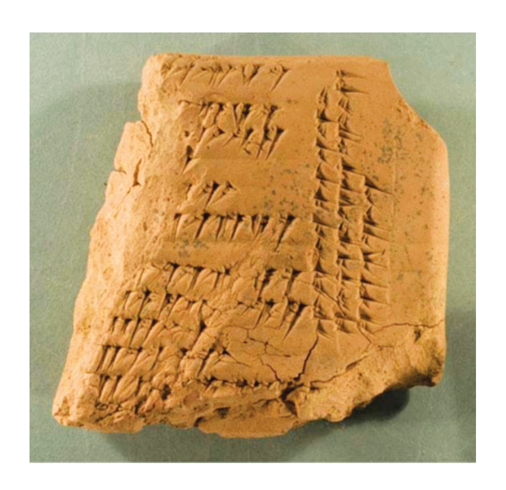
Aussi, il existait des formalités complexes d'enregistrement en plusieurs langues. Conscients de la grandeur de leur royaume et des différents langages parlés par les peuples qu'ils gouvernaient, ils avaient des secrétaires et traducteurs présents sur le lieu des archives. Ils écrivaient le même document sur différentes tablettes dans différentes langues et «*les scribes comptaient parmi les plus hauts fonctionnaires au service du roi...*»[14] En outre, il ne faut pas oublier que bien que la langue de la plupart des tablettes fût l'élamite, le contexte des tablettes était totalement persan. Par exemple, la datation des tablettes est réalisée selon les mois iraniens, et non pas élamites.[15]

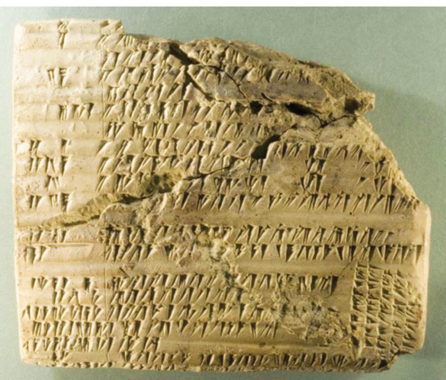
Les sceaux et le souci de l'authentification des documents

Sur certaines tablettes des deux archives de Persépolis se trouve l'empreinte de différents sceaux. Telle «*tablette portait l'empreinte de deux sceaux: le sceau de l'officiel qui a donné la marchandise, et le sceau de celui qui l'a reçue (...) Le sceau des plus hauts officiers était individualisé par une inscription: «sceau d'untel, fils d'untel.*»[16] On voit ce genre de sceau sur presque 600 tablettes. C'est en fait grâce à ces sceaux que les gestionnaires des documents à Persépolis garantissaient l'authenticité, la fiabilité et la crédibilité des documents. Ils assuraient ainsi la provenance et l'intégrité des documents. Voici un exemple tiré du contenu d'une des tablettes même: «*En 500 av. J.-C., le chef suprême de l'administration,*



▲ *Ernest Herzfeld à Persépolis*





▲ *Tablettes trouvées à Persépolis*

Parnaka, fait savoir qu'il a changé de sceau: «Le sceau qui auparavant était le mien, ce sceau a été remplacé. Maintenant, le sceau qui a été porté sur cette tablette est le mien» (PF 2067-2068).»[17]

Comme nous l'avons déjà indiqué, pour mieux gérer les documents, les employés de l'administration achéménide travaillant dans les deux archives de Persépolis préparaient différentes versions du document dès la création de celui-ci. On constate bien le souci d'archives chez les administrateurs perses. On préparait ainsi une version pour les archives locales, une autre pour les archives centrales, et une troisième pour les archives de Persépolis. Ces documents étaient d'abord contrôlés à Persépolis, puis archivés.[18]

La taille des tablettes, un grand pas vers la création des formulaires

La taille des tablettes était aussi un sujet très important dans les archives. Elle «*devait être pensée en fonction de la longueur du texte que l'on voulait écrire. Il s'en trouve donc de tailles et de formes variées, le plus souvent rectangulaires. Les plus petites mesurent quelques centimètres, les plus grandes ont des côtés tournant autour de 40 centimètres. On écrivait les signes dessus, avant de les faire sécher au soleil pour les durcir ou, mieux, de les cuire pour obtenir une meilleure solidité.*»[19] «*Dans les archives des fortifications, on voit très bien le rapport entre le contenu et le format des tablettes.*»[20] Cela nous montre que les administrateurs perses avaient le souci de la création de formulaires à leur façon. Les chercheurs parlent même de l'existence d'une sorte de formulaire de comptabilité parmi les archives de Persépolis.[21]

Les plus petites tablettes ne mesurent que quelques centimètres, et la plus petite qu'on ait retrouvée ne fait que 2 centimètres de long. On peut voir des petits trous sur les côtés de ce genre de tablette au travers desquels on passait certainement des ficelles pour pouvoir accrocher la tablette et ainsi l'archiver. On écrivait en général sur les quatre côtés de ce genre de tablette, et un sceau était apposé sur l'un des côtés. Le souci de l'archivage était toujours présent: «*Les tablettes sont préparées en plusieurs copies: une version pour les administrations et les entrepôts locaux, et une copie envoyée à Persépolis pour la classification et l'archivage.*»[22]

En ce qui concerne les tablettes rectangulaires, on écrivait sur deux de ses côtés et on les préparait à Persépolis même. Certaines tablettes rectangulaires

de plus grande taille y étaient apparemment utilisées pour la comptabilité mensuelle ou annuelle. Normalement, ce genre de document ne comporte qu'un sceau ou n'en porte pas. Il faut aussi garder à l'esprit que les tablettes n'étaient qu'une version des documents destinés à l'archive: une autre version était souvent écrite sur un parchemin ou une peau, surtout lorsqu'il s'agissait de l'envoyer dans de lointaines contrées[23], car le transport était plus facile. Sur place, on utilisait l'argile peut-être parce qu'il était moins cher et plus facile à gérer, ou encore peut-être que les tablettes en argile étaient des documents provisoires et que des documents créés à partir d'autres matières ne sont pas restés jusqu'à nos jours: c'est «*une méthode attestée non seulement par les auteurs classiques, mais aussi par la découverte d'une partie de la correspondance du satrape Arsama, écrite sur peau (DAE 62-74:cf FGrH 115 F263a). On en trouve même mention explicite à Persépolis: transmise sur une tablette d'argile, une lettre de la princesse Irdabama fait référence à un document rédigé sur parchemin.*»[24]

Des tablettes scellées mais non écrites et le souci de repérage

On classifiait les tablettes selon le lieu et le temps, et on les conservait dans des paniers eux-mêmes disposés sur des étagères. Chaque panier avait son étiquette propre. On a également découvert sur ces lieux des tablettes vides de contenu mais scellées. Ces tablettes sont en général petites, convexes, coniques, ou en forme d'œuf.[25] Au début, on croyait qu'il s'agissait de tablettes prêtes à écrire mais maintenant, on est à peu près certains qu'il s'agissait d'«étiquettes» pour la classification et le classement des groupes de tablettes. Ce genre de tablettes comportait aussi des trous et ficelles pour les accrocher aux paniers et parchemins. Les archéologues ont trouvé des restes de ficelles avec des petites tablettes, parfois dans des jarres vides contenant auparavant des parchemins qui n'ont pas résisté jusqu'à nos jours. Les Achéménides connaissaient donc la classification des archives, et avaient le souci de rendre ces archives exploitables - sinon, à quoi auraient servi tant d'énergie et de ressources?

> Les tablettes du Trésor concernent presque exclusivement des opérations qui ont lieu à Persépolis même. Elles traitent notamment de l'enregistrement des paiements faits à des artisans ayant travaillé sur les chantiers de Persépolis.

Grâce à ces archives, on sait le nom et le titre des gestionnaires des documents. On les appelait «hâmarakara»; «*ce sont à la fois des archivistes et des comptables.*»[26] Le chef de l'administration, sous le règne de Darius 1er, était un homme qui s'appelait Parnaka. «*Coiffant l'ensemble de l'administration dont l'autorité est attestée entre 506 et 497 av. J.-C., son sceau porte en araméen, la mention: «Parnaka fils d'Arshama.» On admet généralement que cet Arshama n'est autre que le grand-père de Darius.*»[27]

Malgré le déchiffrement limité des tablettes des archives des fortifications et de celles des archives du trésor, on peut constater l'existence d'un système très développé de gestion de documents chez les Achéménides. Les deux archives découvertes à Persépolis ont chacune un rôle particulier. Les archives du trésor sont consacrées aux documents liés à la



▲ *Persépolis*

construction de Persépolis, et celles des fortifications, plus nombreuses, sont en fait les archives de la comptabilité et du magasinage de Persépolis, de Suse etc. Cela nous montre ainsi l'existence d'une volonté consciente de distinguer les fonds d'archives, pour favoriser le repérage et l'accès au document. Il existait certainement des règles régissant les archives. On en décèle la trace sur certaines tablettes. Ainsi, «*une tablette qui mentionne les manquements de plusieurs responsables et la régularisation alors intervenue, se termine par cette formule: «conformément à la loi d'antan» (PF 1980), dans laquelle le terme ici traduit par loi (en vieux-perse «data») semble se référer aux réglementations administratives.*»[28]

Malgré le déchiffrement limité des tablettes des archives des fortifications et de celles des archives du trésor, on peut constater l'existence d'un système très développé de gestion de documents chez les Achéménides.

Conclusion

La découverte des archives de Persépolis constitue une révolution dans les études achéménides. Ces archives ne sont pas écrites par les scribes des pays vainqueurs avec leurs propres considérations, elles ne sont pas non plus les propagandes courantes des rois. Elles sont, au contraire, une source d'information à la fois fiable, authentique et "interne", destinées à organiser la gestion des documents du royaume achéménide. Ces tablettes ont permis d'éclairer certaines réalités de l'époque achéménide. Grâce à elles, on en sait beaucoup plus sur la vie de tous les jours des employés de la cour, la situation de la femme, le système de paiement, les différents métiers de l'époque, la gestion des parcs du complexe et celle de l'eau. C'est même grâce à ces archives que l'on sait le vrai nom de Persépolis en vieux-

perse: «Pârsâ». Elles sont ainsi un témoin unique des activités des Perses de l'époque.

Cependant, les chercheurs ne sont encore qu'au début d'un long chemin de déchiffrage de ces tablettes d'argile. La complexité des langues anciennes pour les chercheurs a considérablement ralenti le travail, surtout que l'élamite n'a été l'objet que de très peu de recherches. «*Mises à part quelques exceptions rarissimes, les tablettes sont écrites en élamite, langue des chancelleries d'Ansan et de Suse. Du point de vue syntaxique, la langue néo-élamite pose encore aux spécialistes de redoutables problèmes, à tel point que certaines opérations comptables qu'impliquent les tablettes sont encore frappées d'un fort coefficient d'incertitude: on ne sait parfois reconnaitre ni l'acte ni l'agent!*»[29] En outre, certains mots techniques d'origine perse posent problème: «*nous ne disposons pas d'un dictionnaire perso-élamite exhaustif.*»[30] A cela s'ajoutent des problèmes de financement.[31] Quoi qu'il en soit et comme nous l'avons montré, du point de vue de l'archivistique, ces découvertes montrent que les Perses avaient non seulement le souci mais aussi le savoir-faire de la gestion des documents d'activités. Ils avaient aussi créé des procédures bureaucratiques se manifestant notamment par la présence de plusieurs scribes pour écrire en différentes langues un même document. Ils avaient le souci de l'intégrité, de la fiabilité et du caractère exploitable des documents, qui se traduit par la présence de sceaux. Leur savoir-faire constitue ainsi un vaste champ de compétences administratives incluant la création de documents, leur classification et leur conservation dont la logique régit encore les systèmes de classification actuels. ■

---

1. Briant, 1996; Wikipedia, 2015.
2. Wikipédia, 2015.
3. Briant, 1996, p. 17.
4. Delsalle, 2000.
5. Ibid., p. 17.
6. Briant, 1996.
7. Wikipédia, 2015.
8. Briant, 1996.
9. Ibid.
10. Wikipédia, 2015.
11. Ibid.
12. Briant, 1996.
13. Hicks, 1978, p. 52.
14. Ibid.
15. Firouzmandi, Makvandi, 2010.
16. Briant, 1996.
17. Ibid.
18. Hossein Bar, 2009.
19. Ibid.
20.Ibid.
21. Namazi, Tak, 2012.
22. Hossein Bar, 2009.
23. Ibid.
24. Briant, 1996, p. 435.
25. Firouzmandi, Makvandi, 2010.
26. Delsalle, 2000, p. 17.
27. Briant, 1996, p. 437.
28. Ibid.
29. Ibid., p. 438.
30. Ibid.
31. Arfaii, 2009.

Bibliographie:

- Arfaii, Abdolmajid, "Ketâb-e gelnebeshte-hâye takht-e Jamshid, matn-hâye Teh. va Fort" (A propos du livre des tablettes des fortifications, celles de Teh. et Fort), Revue *Bokhârâ*, 2009, pp. 316-320.
- Briant, Pierre, *Darius, les Perses et l'Empire*, Gallimard, 1992.
- Briant, Pierre, *Histoire de l'empire perse*, Fayard, 1996.
- Delsalle, Paul, *Une histoire de l'archivistique*, Editions de l'Université de Montréal, 2000.
-Firouzmandi, Bahman; Makvandi, Leylâ, "*Gelnebeshteh-hâye Takht-e Jamshid-khat va no-e matn*" (Tablette des Fortifications: écriture et formulation des textes), Revue *Les études archéologiques*, Université de Téhéran, No. 1, 2010, pp. 94-62.
- Hicks, Jim, *Les Perses*, Pays-Bas, Time Life Books international, 1978.
-Hossein Bar, Rahmatollah, "Modiriyat dar Irân-e bâstân" (La gestion en Perse antique), Revue *Tadbir*, 2009.
- http://www.aftabir.com/articles/view/applied_sciences/management
- Huyse, Philippe, *La Perse antique*, Les Belles Lettres, 2005.
- "Persépolis Elamite tablets", *Iranica*, 2002. http://www.iranicaonline.org/articles/persepolis-elamite-tablets
- Namazi, Mohammad; Tak Fâtemeh, "Vakaviyeh alvâh-e geli-ye estehkamât-e Takht-e Jamshid ba tamarkoz bar shiveh-ye hesâbdâri va daftardâri" (L'étude des archives des fortifications de Persépolis: méthode de comptabilité et tenue des livres de comptes), *Journal de la comptabilité de l'Université de Téhéran*, No. 4, 2012, pp. 113-134.
- "Les Achéménides", *Wikipédia*, 2015. https://fr.wikipedia.org/wiki/Achéménides
- "Persepolis administrative archives", *Wikipédia*, 2015.
https://en.wikipedia.org/wiki/Persepolis_Administrative_Archives



Mohammad Ghâzi et sa contribution à la traduction en Iran

Behzâd Hâshemi
Université Azâd d'Arâk

Mohammad Ghâzi, traducteur et écrivain iranien, est né le 3 août 1913 à Mahâbâd (ville de la province d'Azerbaïdjan occidental) et est décédé le 14 janvier 1998, à l'âge de 85 ans. Son père était Abdol Khâlegh Ghâzi, imam de la Mosquée du Vendredi de sa ville et notable connu. A sa naissance, le choix de son prénom par son père pose problème, comme il le raconte dans son ouvrage autobiographique publié en 1992: «*C'est mon père qui choisit mon prénom auquel il tenait énormément, contre l'avis de ma mère pour qui il portait malheur, deux de mes aînés morts prématurément ayant porté ce même nom.*»[1]

Sa mère appartenait à la même classe de notables que son père, qu'il perd tôt. Suite au décès de ce dernier, sa mère se remarie, le laissant sous la tutelle de ses grands–parents paternels. Il suit alors l'école primaire, à l'époque essentiellement basée sur l'enseignement classique et religieux, auprès de son oncle, dans sa ville natale. Aucun collège ou lycée n'existant alors dans sa petite ville, il cesse d'étudier à la fin du primaire, prenant son mal en patience.

L'apprentissage du français

A cette même époque, Abdorrahmân Guiv, journaliste et historien kurde, vient de s'installer à Mahâbâd après un long séjour dans le Kurdistan irakien. A Mahâbâd, il enseigne le français, l'arabe, la photographie et l'art de la reliure. Le futur traducteur qu'est le jeune Mohammad prend connaissance de sa présence et l'idée d'apprendre le français lui semble attirante. S'inscrivant au cours d'Abdorrahmân Guiv, il s'initie à la langue de Molière, malgré la désapprobation de son entourage, pour qui le français est une langue profane. Le salaire demandé par le maître est négligeable mais le jeune garçon ne peut y subvenir. Pourtant, son nouveau professeur décide de continuer à lui enseigner cette langue - Mohammad Ghazi est alors son unique élève. Le manuel de français est un vieux livre déchiré, qui est le seul ouvrage de son genre dans la ville. Une fois l'étude de ce livre terminé, le jeune homme demande à sa famille de l'envoyer à Téhéran s'installer chez son oncle qui vient de rentrer d'Allemagne, estimant à juste titre qu'il pourra trouver les moyens d'approfondir sa connaissance du français dans la capitale.

Dès son arrivée à Téhéran, il reprend aussi bien sa scolarité que ses cours de français. Il obtient son bac littéraire en 1936 à la fameuse Ecole Dâr-ol-Fonoun (Ecole polytechnique), puis s'inscrit ensuite en droit à l'université dont il sort avec sa licence en poche trois ans plus tard. Parallèlement à ses études, il travaille en tant que traducteur de français dans une société privée.

Carrière de traducteur

A la fin de ses études, il est recruté par le ministère des Finances en tant qu'expert judiciaire. C'est en 1937 que la proposition de traduction d'un scénario inspiré de *Don Quichotte* le pousse vers la traduction littéraire. Ainsi, il commence l'année suivante sa traduction de *Claude Gueux* de Victor Hugo. Sa deuxième traduction, *L'Ile des Pingouins* d'Anatole France, a du mal à trouver preneur, les maisons d'édition rechignant à la publication de cet ouvrage alors mal connu en Iran. Mais trois ans plus tard, après avoir finalement trouvé un éditeur, le style raffiné et l'éloquence de la traduction font du livre un best-seller en Iran, permettant au lectorat iranien de découvrir cet auteur français.

Mariage et retraite

Mohammad Ghâzi épouse en 1943 une jeune fille du nord de l'Iran, prénommée Irân. De leurs cinq enfants, seuls deux ont survécu. Atteint d'un cancer

du larynx en 1975, Mohammad Ghâzi doit prendre une retraite précoce. Il n'en renonce pas pour autant à la traduction et se fait engager par le Centre de Formation intellectuelle des Enfants et des Adolescents pour se consacrer dorénavant à la traduction d'ouvrages destinés à cette classe d'âge.

Traducteur de grands auteurs, membre de l'Association des Ecrivains Iraniens et lui-même auteur engagé, Ghâzi n'a cessé de s'engager au travers de ses traductions, dont les choix n'étaient pas le fruit du hasard, ces dernières lui permettant au contraire d'exprimer ses idées. Bien qu'ayant souvent subi des difficultés financières, il n'a jamais traduit pour de l'argent, n'ayant constamment qu'une idée en tête: être au service de l'humanité et du développement culturel et intellectuel de ses compatriotes. Ses traductions constituent les meilleures illustrations de cette volonté.

En homme d'esprit, il a toujours gardé un ton léger et un sûr instinct d'humoriste. Parmi ses traductions, citons ses *Maux du peuple* qu'il a traduit en français, en anglais et en kurde, et qui raconte le passé et les problèmes des communautés kurdes tout au long de leur histoire mouvementée.

Mohammad Ghazi décède à l'âge de 85 ans le 14 janvier 1998 et est inhumé, selon ses propres vœux, dans sa ville natale. Son tombeau attire de nombreux visiteurs venant lui rendre un dernier hommage. Pour conclure, voici une liste non-exhaustive de ses traductions, parmi une soixantaine d'ouvrages traduits au total:

1- Croc-Blanc de Jack London

2- L'Ile des Pingouins d'Anatole France

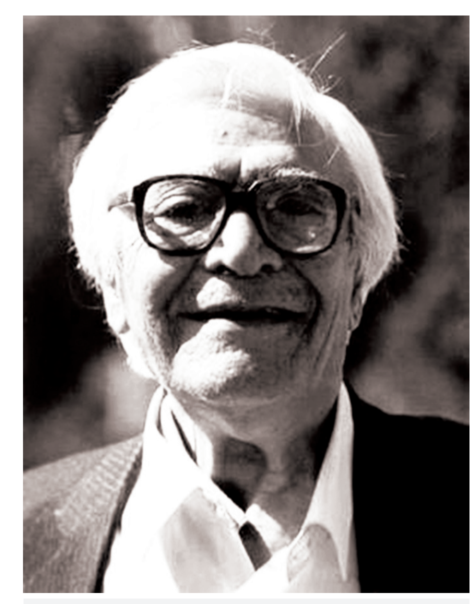
3- Le Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry

4- *L'Ingénu* de Voltaire

5- Le Dernier jour d'un Condamné de Victor Hugo

6- Don Quichotte de Miguel de Cervantès (prix du meilleur traducteur de l'année en 1958)

7- Madame Bovary de Flaubert



▲ *Mohammad Ghâzi*

Traducteur de grands auteurs, membre de l'Association des Ecrivains Iraniens et lui-même auteur engagé, Ghâzi n'a cessé de s'engager au travers de ses traductions, dont les choix n'étaient pas le fruit du hasard, ces dernières lui permettant au contraire d'exprimer ses idées.

8- La liberté ou la mort de Nicos Kazantzakis

9- Napoléon de Eugène Tarle

10- Les Kurdes et leur pays de Basile Nikitine . ■

1. *Dami bâ Ghâzi va tarjomeh* (Instants avec Ghâzi et la traduction), Sanandaj, éd. Jiâr, 1998, p. 91.

Bibliographie:

- Ghâzi, Mohammad, *Khâterât-e yek motarjem* (Mémoires d'un traducteur), Ispahan, éd. Zâyandeh-Roud, 1992.
- Ghâne'i Fard, Erfân, *Dami bâ Ghâzi va tarjomeh* (Instants avec Ghâzi et la traduction), Sanandaj, éd. Jiâr, 1998.

Mehdi Rajabi, auteur iranien de littérature de jeunesse



Traduction et adaptation:
Samirâ Fâzel

Né le 3 septembre 1980 à Khomeyn, l'une des villes de la province Markazi, Mehdi Rajabi a obtenu une licence de l'Université de la Radiotélévision iranienne en études cinématographiques, puis un master en Arts dramatiques à l'Université Tarbiat Modarres. Sa passion pour le cinéma ainsi que pour la littérature se révèle dès son enfance. C'est après la lecture du roman *Croc-Blanc* que le jeune Mehdi décide de se lancer dans l'écriture. L'un des livres qui l'ont le plus touché durant son enfance est *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne. Il dit à ce propos: "*Le grand loisir de mon enfance était la lecture. Je pouvais découvrir des secrets dans les livres. Si l'imagination est dotée d'un corps, alors on peut dire que le livre va le fortifier et raffermir ses ailes afin qu'elle puisse voler et voguer dans des terres lointaines.*"

En 2009, Rajabi est élu lauréat du premier Festival de littérature d'Ispahan. La majorité de ses ouvrages appartiennent à la littérature de jeunesse. Son premier recueil de nouvelles s'intitule *Farâmoushân in zemestân* (Les oubliés de cet hiver), publié aux éditions Qesseh en 2004. En 2005, il est nominé pour ce recueil au concours littéraire Yaldâ. *Farâmoushân in zemestân* comprend huit nouvelles. Son *Moammâ-ye divâneh-ye kalleh âbi* (L'énigme du fou à la tête bleue), publié en 2007, s'adresse aux adolescents et est un recueil de nouvelles inspirées d'anecdotes coraniques. Il obtient pour ce recueil le prix du concours littéraire d'Ispahan en 2009. La même année, ce livre fait partie de la sélection White Ravens de la Bibliothèque Internationale pour la jeunesse (Munich). En 2007, Rajabi publie un second recueil, également inspiré de contes coraniques, *Yonâtârâ gom shodeh* (Yonâtârâ a disparu). Un an plus tard, en 2008, Rajabi fait paraître *Geryeh nakonid mesl-e abr-e bahâr* (Ne pleurez pas à chaudes larmes), lauréat du prix des Editeurs, ainsi que du 14e Festival du livre de jeunesse en 2009.

Outre des ouvrages de jeunesse, Rajabi est également l'auteur de scénarios dont certains ont obtenu des prix dans des festivals nationaux et internationaux, notamment en Espagne, Grèce, Pologne, Ukraine et République tchèque. Citons parmi ces scénarios: *Mosâferân-e zamin* (Voyageurs de la terre), *Daryâtcheh-ye sangi* (Lac de pierre), *Modj-hâye nâpadid* (Vagues disparues), *Abr-e sourati* (Nuage rose), etc.

Konserv ghoul (L'ogre de la boîte de conserve), publié en 2014 aux éditions Ofogh, est l'avant-dernier roman de l'auteur. Ce roman pour adolescents a été notablement remarqué dès sa parution. Le héros de *Konserv ghoul* est un adolescent efflanqué et timide nommé Toukâ qui déteste l'école mais apprécie les romans policiers. Un jour, après avoir mis la main sur le journal d'un assassin, Toukâ se mue en jeune homme actif et courageux. Son acolyte est un ogre poilu orange et inoffensif qui sort des boîtes de conserve. Grâce à lui, Toukâ découvre aussi qu'il est doué pour les mathématiques.

Parmi d'autres ouvrages de ce jeune écrivain, citons *Khâterât-e tchoupân-e tchâgh* (Mémoires du gros berger), *Loulou shab-hâ geryeh mikonad* (Le monstre du placard pleure la nuit), *Kâbous-e asb* (Le cauchemar du cheval) et *Sândwichsâz-e moudomb-e asbibâf* (Le sandwich-maker qui tresse les cheveux en queue de cheval).

Enfin, le dernier ouvrage de Rajabi, *Khâharân-e târik* (Les sombres sœurs), est un roman psychanalytique qui vient d'être publié fin janvier aux éditions Ofogh. ■

Nouvelles sacrées (XXVII)

Les femmes et la Défense sacrée
(1ère partie)

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *Construction d'un abri, Téhéran, 1985. Photo: Saïd Sâdeghi*

Dès l'attaque irakienne contre l'Iran, les femmes iraniennes participent activement à la résistance et à la défense contre l'envahisseur. La longue histoire de la Perse a toujours été marquée par le rôle des femmes dans les divers événements historiques: l'invasion des Mongols en Iran (en l'an 1219), la Révolution constitutionnelle (1905-1911), la Révolte du tabac (1892) et la Révolution islamique (1979) en constituent des exemples.

Profitant des expériences acquises lors des combats révolutionnaires contre le système pahlavi, les femmes prouvent une nouvelle fois l'importance de leur rôle dans les grands moments d'histoire du pays. En général, tout au long de la guerre Iran-Irak, les femmes ont participé à la défense du pays en deux temps: la participation directe aux combats et la participation indirecte à l'effort de guerre. En Iran, les femmes sont dispensées de participer activement aux combats; cependant, au cours des huit années de la guerre, la situation a plusieurs fois exigé l'intervention directe des femmes dans la lutte armée contre l'ennemi. C'est surtout le cas pour l'histoire de la résistance de Khorramshahr face à l'occupation irakienne, durant laquelle le rôle des résistantes est à souligner. Quant à leur participation indirecte, elle comprend un grand nombre d'activités allant des secours aux victimes



▲ *Premiers soins prodigués aux blessés, Andishmak, 1983. Photo: Saïd Sâdeghi*

civiles au soutien aux familles sinistrées. Il s'agit de toute activité accomplie à l'arrière des lignes de front et prolongée jusqu'aux derniers moments de la guerre.

1. La participation directe: Dès le déclenchement de la guerre, plusieurs villes du sud-ouest du pays se voient menacées par l'occupation irakienne. Le 24 septembre 1980, c'est-à-dire trois jours après le commencement officiel de la guerre, suite à la fondation des comités populaires pour la défense, on voit l'apparition d'une branche féminine dont la mission principale est d'organiser et d'instruire les forces civiles volontaires. En outre, un groupe de femmes (n'ayant pour la plupart aucune formation militaire) est chargé de fabriquer des armes artisanales, dont des cocktails Molotov utilisés contre les chars d'assaut de l'armée irakienne. Un autre groupe est chargé de surveiller les dépôts de munitions qui viennent d'être évacués et transférés dans un autre lieu. Pour sécuriser ces munitions malgré l'évacuation des garnisons, ce groupe devait régulièrement les déplacer. Avec la progression des Irakiens à l'intérieur de Khorramshahr, ce groupe féminin de résistance a dû faire passer le dépôt de munitions à Mâhshahr[1]. Dès le début des invasions irakiennes jusqu'à la veille de l'occupation complète de Khorramshahr, un grand nombre de femmes restent dans la ville afin de s'occuper des civils et des militaires tués et blessés. Selon les données statistiques, durant les 35 jours de résistance, la population féminine assume une double charge: 1) transporter des armes à l'arrière des lignes de front afin d'équiper les combattants; 2) porter secours aux blessés et enterrer les morts dans le cimetière de la ville.

En outre, durant cette période, de nombreuses femmes combattent l'invasion irakienne au côté des hommes. Ameneh Vahhâbzâdeh, l'une des femmes combattantes qui résista contre l'occupation irakienne, relate dans ses mémoires: «Le 2 octobre 1980, un groupe de 300 femmes armées arrivent sur les lignes de front à Khorramshahr et Abadân. A partir de ce moment, ce groupe, dont j'étais membre, a participé à plusieurs opérations dont celle de Sâmen-ol-A'emmeh ». Fâtemeh Navvâb Safavi, elle, participe à une opération de reconnaissance sur les rives de Bahman Shir[2] et arrive à collecter des informations sur la situation et la structure de l'armée irakienne. Selon les propos de Noushin Nadjâr, une autre résistante combattante, durant la période de la résistance, un groupe de femmes était chargé de préparer des sacs remplis de terre qu'on utilisait pour construire des tranchées.

La nuit tombée, les femmes s'installaient sur le toit de la Mosquée Djâme' qui était alors utilisée comme siège d'observation. Avec le commencement de la guerre, les femmes ont joué un rôle actif pour repérer et neutraliser des bombes posées par les Monâfeghins[3] En outre, un autre groupe féminin était chargé d'identifier les éléments de ce groupuscule qui s'étaient infiltrés à l'intérieur des villes et villages de l'ouest du pays, et plus particulièrement dans la province du Kurdistân. ■

A suivre…

1. Ville portuaire située à 100 km du sud d'Ahvâz dans la province du Khouzestân.
2. L'une des branches de la rivière de Kâroun qui s'écoule au sud de Khorramshahr.
3. Gorouhak-e Monâfeghin; «Monâfegh» est un mot arabe qui signifie «hypocrite». Pour en savoir plus, voir notre article «Du Forough-e Djâvidân à Mersâd», n° 105, août 2014, consultable sur: http://www.teheran.ir/spip.php?article1933

Source:

- Amiriân, Mohammad, *Seyri dar târikh-e djang-e Irân-Arâgh* (Aperçu sur l'Histoire de la guerre Iran-Irak), 5 vol., Centre des études et recherches de la Guerre, Téhéran, 1367/1988.

80

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	Nom de la société (*Facultatif*) موسسه
شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	Nom نام خانوادگی — Prénom نام
1 an 40 000 tomans	Adresse آدرس
6 mois 20 000 tomans	Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی
	E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور — شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال — یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger — **1 an 170 000 tomans** — **6 mois 85 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

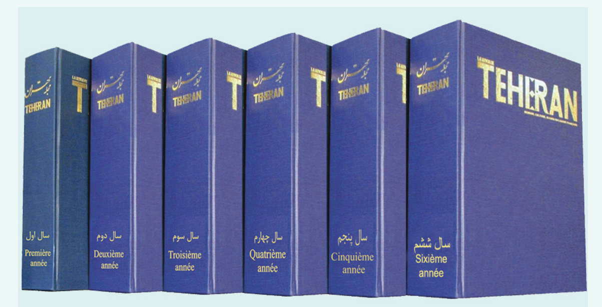
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-seize premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم، هفتم و هشتم
رُوو دو تهران شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

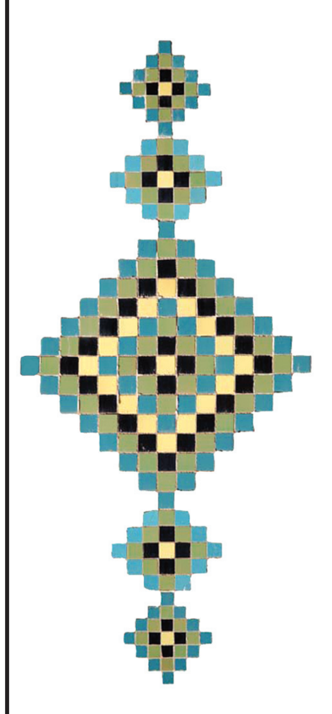
تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Portrait de Sir Robert Shirley en costume persan de l'époque safavide, peint par Sir Anthony van Dyck en 1622

مجله تهران

شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۲۴، اسفند ۱۳۹۴، سال یازدهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو



www.teheran.ir